

Le Courrier du Prince

Bulletin d'information de l'association
Les Amis de Talleyrand
Château de Valençay, 36600 Valençay

Editorial

par Roland Martinet, président



Cher/e/s Ami/e/s de Talleyrand,
Chères lectrices et chers lecteurs,

Après la fête très réussie des vingt ans de l'association lors de l'AG de septembre 2018 à Valençay, j'ai (une fois encore) l'honneur de vous présenter ce onzième numéro du « Courrier du Prince »

Permettez-moi tout d'abord de vous rappeler les points clefs de notre activité de l'année écoulée. Votre CA, avec deux nouveaux membres dont un ami allemand, qui ont pris la relève de deux anciens - que nous remercions pour le travail accompli - s'est réuni quatre fois pour mettre en œuvre les points suivants :

- Près d'une dizaine de conférences dans 7 départements, par cinq conférenciers différents dont 4 membres du CA, pour un total de près de 700 personnes. C'est la première fois que nous avons un tel potentiel de conférenciers parmi nos membres. Je vous remercie tous de nous faciliter les contacts locaux. La mission essentielle de l'association, en votre direction comme en celle du grand public, est bien de faire toujours mieux (re) connaître notre personnage. Son image s'améliore mais il reste fort à faire encore. Merci aux historiens qui y contribuent sérieusement depuis quelque temps.
- Redisons-le, les manifestations et AG à Valençay des 29-30 septembre 2018 pour la célébration du vingtième anniversaire de l'association (cf. la « Lettre aux adhérents » N°14) qui furent un grand succès, y compris par le nombre de participants double des années précédentes : En avant-première, lecture de la pièce de théâtre « la Rencontre » (Talleyrand et Bonaparte) de

notre ami Eric Shell ; inauguration d'un fonds de bibliothèque sur notre personnage et son temps ; dépôt de gerbe au tombeau du Prince ; conférence de E. de Warasquel sur Talleyrand en Amérique ; rétrospective audio-visuelle des vingt ans de l'association ; dîner de gala et chandelles au château avec somptueux dessert inspiré de Carême ; visite insolite des appartements XVIIIe de la tour Sud du Château et de la toute nouvelle salle des trésors ; dévoilement d'une plaque à la mémoire d'André Beau, notre président fondateur.

- La publication de 3 « lettres d'information aux adhérents »
- L'enrichissement conséquent du nouveau site internet : www.amis-talleyrand.org qu'il vous faut faire connaître et consulter.
- Le groupe Facebook, qui atteint 400 membres, mais dont trop peu malheureusement adhèrent à l'association
- Les représentations diverses habituelles auprès des autorités.
- L'obtention d'un dépôt légal de notre bulletin annuel auprès de la Bibliothèque Nationale de France (BnF) sous le N° ISSN 2606-1082.

Ce Numéro II du « Courrier du Prince », par son volume et ses contenus, devrait une fois encore retenir votre intérêt :

– Notre trésorier efface les frontières qui limitaient toutes les civilisations précédentes.

Sa « notion d'histoire » s'étend de l'action humaine alors

limitée au monde humain (y compris du temps de Talleyrand) jusqu'à « L'augmentation de l'homme » à présent. Je ne puis m'empêcher de faire un parallèle avec la théorie de Teilhard de Chardin sur l'évolution des civilisations - toutes mortelles - à travers les âges et les continents et dans laquelle il entrevoyait déjà l'émergence de LA « Civilisation mondialisée » ...

- Notre ami l'Ambassadeur, pétri de culture et de belles lettres, en toute diplomatie, nous fait la grâce, à titre personnel et, nous dit-il, un peu comédien, d'ajouter Talleyrand à sa liste d'écrivains. Par ailleurs, on ne pouvait être mieux qualifié pour évoquer la brillante manifestation « Les Diplomatiques » d'octobre 2017 au château de Valençay, organisée par sa directrice, membre de notre association. Il ne nous reste plus qu'à souhaiter que « l'intention de renouveler cet exercice » ...puisse se concrétiser en 2019 !

- L'animatrice de notre groupe Facebook, (et du site) nous en dit beaucoup du secret (pas entièrement percé) du mariage de Talleyrand avec la « beauté » magnifiée par Mme Vigée-Lebrun. Tout comme Talleyrand, la « belle Indienne » par hasard et plutôt bretonne, fut et demeure l'objet de maintes controverses ! Sa réplique à Napoléon semble monter qu'elle était moins bête - que ses détracteurs.

- Prolixe sur Facebook, l'un de nos amis nous relate, par le menu, le voyage, plutôt méconnu de Talleyrand et Dorothee en Provence. Dans une situation politique empoisonnée par la loi dite « du milliard des émigrés », et au lieu d'en tirer profit (peut-être ?) à Paris, notre « couple » s'engage dans un voyage bien peu préparé et assez mystérieux, pour le sud de la France, la future « Côte d'azur » et « promenade ... des Anglais » ! Découvrez-en le pourquoi ! Notre ami revient plus loin sur le comment et pourquoi de la séparation de Talleyrand et Napoléon en 1807... alors que ce dernier est au sommet d'une gloire que Talleyrand, très lucide, prévoit éphémère et préjudiciable pour l'avenir de la France.

- Notre secrétaire, rémois, nous relate les quatre sacres auxquels Talleyrand, pas toujours Prince, assista. Trois sacres en France et un en Angleterre ! Les deux seuls royaumes en Europe à pratiquer le sacre ! Je vous laisse découvrir cette origine des sacres ... puisqu'elle remonte à « la nuit des temps » nous dit aussi notre secrétaire.

- « Talleyrand : l'homme de la France » est un autre article proposé, mais qui paraît bien décrire aussi notre Prince comme l'homme de l'Europe ! Qu'il est heureux - surtout en la période actuelle, troublée et parfois violente tant en France qu'en Europe - que ce soit l'un des nôtres, germanique francophone francophile et tout nouveau membre du CA, qui nous le ré-expose ... doctement.

- Merci à l'un de nos autres amis, lui aussi membre du CA, qui après le diptyque Talleyrand et La Fayette l'an dernier, nous restitue cette fois Fouché par rapport à Talleyrand. Le premier, régicide et brutal homme de bien peu de foi et de loi, qui finit sa vie oublié en exil, le second, non régicide, la diplomatie faite homme avec une ligne de conduite personnelle pour la France (plus que pour ses régimes) et qui finira publiquement et honoré par le roi.

- Votre serviteur vous fait part de sa joie de faire partager le « cadeau » bien amical reçu de Linda Kelly : les discours de présentation de son livre « Talleyrand in London » à l'Ambassade de France à Londres, le 24 mars 2017. Cette manifestation eut lieu à peine six mois avant la visite de notre groupe à Londres et sa rencontre avec Linda au Traveller's Club ! (cf. « Le Courrier du Prince N°10 janv. 2018 »)

- Notre « past-president » nous invite à une visite guidée et ancrée sur Talleyrand des oeuvres du pastelliste saint-quentinois Maurice Quentin de La Tour

- L'auteur de l'inépuisable rubrique « Dans la bibliothèque » revient sur la réaction de Talleyrand à Austerlitz - et une ancienne Amie rappelle qu'avant 1789, d'autres Etats Généraux avaient eu à trancher la question des biens d'Eglise.

Merci aux auteurs et aux dénicheurs des articles, ainsi qu'au duo responsable du Bulletin sans qui cette publication ne serait pas.

L'actualité fait penser à deux fameuses déclarations de Talleyrand :

- La première au Congrès de Vienne : « L'équilibre général de l'Europe ne peut être composé d'éléments simples. Il ne peut l'être que de systèmes d'équilibres partiels. »

- La seconde, du 27 nov. 1830 de Londres, en pleine tractations pour la création de l'Etat belge, et alors qu'une nouvelle guerre menace, Talleyrand écrit à Mr le Général Comte Sebastiani, tout nouveau Ministre des Affaires Etrangères : « L'Europe est certainement, en ce moment, dans un état de crise ! »

La période présente, de révolte sociale, peut faire penser à ce que vécut Talleyrand avant et aux « Etats généraux ». Elle peut aussi faire penser, plus près de nous, au mouvement d'il y a cinquante ans, même si comparaison n'est pas raison. Comment ne pas souhaiter alors l'A-PAI(X) sement et davantage de concorde tant en France qu'en Europe à la veille d'élections décisives pour cette dernière ... et pour nous tous.

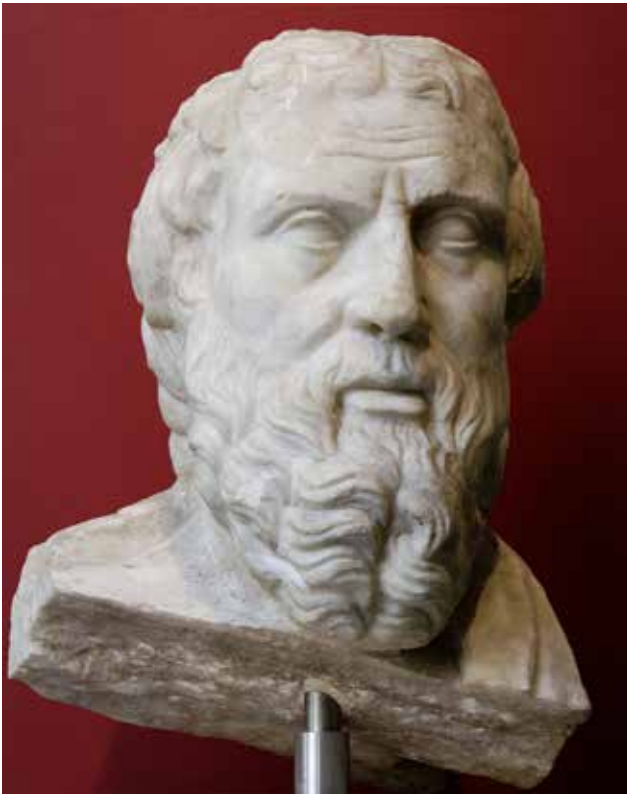
Plus belle et heureuse année 2019 pour chacune et chacun d'entre vous, vos familles et vos proches.

La notion d'Histoire¹

par Jean-Marie Bader

Selon Pierre Chaunu², la plus grande nouveauté survenue dans l'ordre de la connaissance des XIX^e et XX^e siècles réside dans la proposition selon laquelle l'univers nous apparaît désormais comme un processus historique : la science, la cosmologie sont devenues histoire. Il n'y a plus la nature et l'histoire, mais une histoire de la nature dans laquelle s'insère, minuscule gouttelette, mais gouttelette consciente, l'histoire humaine.

Hérodote, que Cicéron appelait « pater historiae », ne disposait pas encore d'un mot pour Histoire. Celui qu'il utilisait (ιστορία), a pris le double sens de « témoignage » et de « recherche de renseignement »



Hérodote

Il nous dit, dans la première phrase des guerres médiques, que « le but de son entreprise est de sauvegarder ce qui doit son existence aux hommes en lui évitant de s'effacer avec le temps et de célébrer les actions glorieuses et prodigieuses des Grecs et des barbares de manière [] à faire briller leur gloire à travers les siècles. »³ L'histoire recevait ainsi dans sa mémoire, par un renom immortel, ceux qui, par l'action ou la parole, s'étaient montrés dignes de demeurer dans la compa-

gnie des choses qui durent.

Contrairement à la plupart des autres, les dieux olympiens, en effet, n'avaient pas créé le monde. Pour les Grecs, la nature comprenait toutes les créatures vivantes qui naissent et se développent sans l'assistance des hommes ou des dieux, l'homme compris. Étant à jamais présentes, elles n'avaient pas besoin de la mémoire des hommes pour exister et étaient donc, implicitement, immortelles, sans, bien entendu, rendre les individus immortels pour autant. Seuls les hommes sont des « mortels », les animaux n'existant que comme membres de leur espèce, et non comme individus. Les grandes œuvres dont les mortels sont capables deviennent le thème du récit historique, et ne sont pas vécues comme des parties d'un tout qui les englobe.

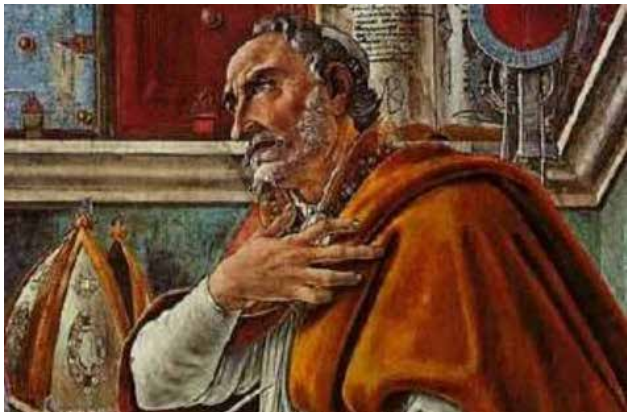
Ainsi, chaque fois que les hommes poursuivent leur but, ils se meuvent en ligne droite dans un univers où tout est cyclique. Quand Sophocle (*Antigone*) dit qu'il n'y a rien de plus terrifiant que l'homme, il le démontre en évoquant les réalisations qui dérangent, dans la nature, le repos éternel de l'être-à-jamais. La vie individuelle, avec sa biographie identifiée de la naissance à la mort, devient la caractéristique de l'existence humaine. Quand, dans l'antiquité tardive, on commença à spéculer sur le destin historique des nations, et qu'on conçut le mouvement historique selon des processus circulaires à l'image de la vie biologique, cela signifia que l'histoire avait réintégré le monde de la nature, et que le sens antérieur de la grandeur de mortels comme Achille ou Ulysse avait été perdu.

Pour les Romains, du début de la République à la fin de l'ère impériale, l'Histoire trouvait sa source dans la fondation de Rome. Cette fondation, et l'expérience de la sainteté du foyer (les dieux Lares) forment le contenu profondément politique de la religion romaine. Être religieux y signifiait être relié (religare) au passé. La construction de l'Empire ne fut jamais pour les Romains que l'élargissement progressif de l'Urbs (Rome), les conduites individuelles prenant pour modèle celles, mythifiées, des grands Anciens.

La chute et le sac de Rome par les barbares en 410, vint confirmer cette approche, et fut vécue, par les chrétiens et les païens romains, pour des motifs diamétralement opposés, comme un événement capital.

Pour les premiers, Saint Augustin consacra trente ans de sa vie à réfuter cette idée, aucune circonstance purement séculière ne pouvant, selon lui, être d'une importance centrale pour l'Homme.

Au XVII^e siècle, Spinoza considère, illustrant sa démonstration par l'exemple du peuple juif, qu'édifier



Saint Augustin

une histoire passe nécessairement par la construction d'un Etat et revient donc à former un pacte à la fois réel et imaginaire grâce auquel les affects sont canalisés par des institutions, fixés par des idéaux sacrés et des conformismes culturels et intégrés par chacun au moyen d'une langue.

Ils se répartissent dès lors sur des objets situés de part et d'autre d'une frontière, elle aussi réelle et imaginaire, entre amis et ennemis, concitoyens et étrangers. Sa résonance actuelle est impressionnante.

Au XIX^e siècle, l'opposition, dépassée aujourd'hui, était forte entre les sciences de la nature, considérées comme objectives et précises, et les sciences historiques, considérées comme subjectives. Pour y faire face, les historiens s'astreignirent (et s'astreignent souvent encore) à une attitude de parfaite distance par rapport au cours des événements, distance limitée seulement par la nécessité de sélectionner subjectivement les matériaux sur lesquels se fonder à partir d'une masse qui semble infinie.

Cette objectivité, caractéristique de la civilisation occidentale, suppose à la fois le refus d'interférer et celui de juger, s'affranchissant de la partialité et du chauvinisme. Elle se heurte aujourd'hui à une difficulté de taille : tous les jugements qui ne sont pas inspirés par un principe moral (considéré par ailleurs comme démodé) ou dictés par un intérêt personnel, sont considérés comme une affaire de « goût ».

Cette subjectivisation, enracinée dans la perte de confiance en la capacité des sens à révéler la vérité, a été initiée lointainement par le célèbre « de omnibus dubitandum » de Descartes. Elle est relayée par l'indi-

vidualisation contemporaine des comportements.

Jusqu'à une époque récente, l'action humaine était limitée au monde humain, les deux principales préoccupations de l'homme quant à la nature étant d'utiliser les matériaux qu'elle mettait à disposition et de défendre ses réalisations contre la force des éléments. A partir du moment où nous avons commencé à intervenir sur des processus naturels (la fission de l'atome d'abord, mais bien d'autres depuis), nous ne sommes pas seulement devenus plus agressifs dans nos rapports à la nature, mais nous avons capté la planète dans notre monde et effacé les frontières qui limitaient toutes les civilisations précédentes.

Les recherches sur l'« augmentation de l'homme » par l'informatique et la techno-médecine s'inscrivent dans cette logique. Elles posent de grandes et petites questions éthiques qui commencent à prendre « un certain caractère d'urgence ».



Baruch Spinoza

1 La matière de cet article provient principalement de celui de Hannah Arendt «Le concept d'Histoire» in «La crise de la culture» Gallimard 1972, de l'ouvrage de Miguel Benasayag «Le mythe de l'individu» La Découverte 1998 et de celui d'Etienne Balibar «Spinoza politique» PUF 2018.

2 Pierre Chaunu « Histoire et décadence » Perrin 1981

3 C'est notamment en raison de cet héritage que, jusqu'à la Révolution française, les femmes sont absentes de l'Histoire autrement que comme maîtresses ou empoisonneuses, à l'exception, bien sûr du mythe de Jeanne d'Arc, construit a posteriori. Cette « survivance » dans les mentalités a dû peser autant dans la décision de Dorothee de retourner à Sagan après le décès de Talleyrand que l'étiquette d'« Allemande » généralement invoquée.

Culture et Belles Lettres versus Diplomatie ?

par Philippe Selz

Vu de Sirius, les belles lettres, la culture et la diplomatie, sont des activités humaines correspondant à des métiers différents : les deux premières relèvent du domaine de l'esprit, de l'art, de l'affectif ; la dernière s'occupe des relations entre les pays, les Etats. Culture et belles lettres se jouent, par définition, des frontières : Homère, Dante, Shakespeare, Cervantès, Molière, Bach, Vinci, Picasso, comme Pouchkine et autres Ramayana ou Contes des Mille et une Nuits -de tous les continents- volent de leurs propres ailes de par le monde. La diplomatie, à l'inverse, s'occupe précisément de faire communiquer entre eux des peuples que langues, frontières, intérêts, ambitions et religions séparent, et parfois opposent.

Mais si l'on creuse, on aperçoit assez vite que ces deux catégories d'actions humaines ont de multiples points communs, et sont même entrelacées, enlacées, l'une à l'autre de manière indissoluble.

1) Premier constat, bien connu : nombre d'écrivains, romanciers, poètes, historiens... manieurs de belles plumes, ont exercé -plus ou moins longtemps- des fonctions diplomatiques. En vrac: Chateaubriand, Stendhal, Lamartine, Tocqueville, Gobineau, Claudel, Giraudoux, Morand, Saint-John Perse, Romain Gary, Pierre-Jean Rémy, Jean- François Parot, Daniel Rondeau, Jean-Christophe Rufin... sans oublier les poètes Octavio Paz au Mexique, Vinicius de Moraes au Brésil...



Alexis de Tocqueville par Chassériau

Il est certain qu'ils sont plus connus comme ambassadeurs des belles lettres que comme diplomates.

A titre personnel, il me plaît d'ajouter, à la liste des écrivains, Talleyrand, dont la renommée - qu'on l'apprécie ou le déteste - ne porte que sur le diplomate (ministre des Relations extérieures sous le Directoire, Napoléon, Louis XVIII, et ambassadeur de Louis-Philippe à Londres).



Alphonse de Lamartine, par Gérard. «Voilà un homme !» avait dit Talleyrand

Or c'est un magnifique écrivain classique, dont la prose diplomatique et la correspondance, privée comme publique, sont un régal. Il sait même, certes rarement, être « romantique », comme dans sa description d'un voyage dans le Maine, en 1794 lors de son exil aux Etats-Unis : « Le bûcheron ne s'intéresse à rien : toute idée sensible est loin de lui : ces branches si élégamment jetées par la nature, un beau feuillage, une couleur vive qui anime une partie de bois, un vert plus fort qui en assombrit une autre, tout cela n'est rien, il n'a de souvenir à placer nulle part : c'est la quantité de coups de hache qu'il faut qu'il donne pour abattre un arbre qui est son unique idée : il n'a point planté. Il n'en sait point les plaisirs. »

Et en 1809, dans son château de Pont-de-Sains, en Avesnois (Nord) : « Je vais reprendre mes promenades avec Charlotte ... Ces promenades faites dans le repos et la fraîcheur du matin me plaisent tout à fait. Je lui raconte des choses qu'elle ne sait point et elle m'en dit que je ne sais plus et que j'aime ... et si vous avez l'oreille fine, essayez de nous écouter ; je consens que vous nous entendiez ; au reste, je ne sais guère de moment de la journée où je craignisse d'être entendu par vous » (Charlotte, âgée de dix ans, sans doute sa

fille naturelle avec Mme Grand, lettre à la duchesse de Bauffremont).

Talleyrand n'est-il pas poète, lorsqu'il décrit, dans un quatrain, comment doit être le café ?

« Noir comme le Diable »

« Chaud comme l'Enfer »

« Pur comme un ange »

« Doux comme l'amour »

Chateaubriand est un étonnant oxymore, qui mérite un détour particulier : écrivain à l'influence considérable, sa carrière diplomatique laisse pantois. Rebelle à toute discipline et hiérarchie, égoïste et plaintif permanent, attendant d'être nommé ministre ou de recevoir une ambassade qu'on lui refuse souvent, ambassadeur à Berlin, Londres, puis Rome – postes prestigieux qu'il met des semaines à rejoindre et quitte quelques mois plus tard - se voyant investi d'une mission d'éclairer du monde, il truffe sa correspondance diplomatique de conseils au gouvernement français assez hors sujet de sa mission : ainsi, à Berlin, il écrit ce que devrait être la politique de la France en Espagne, Autriche, Russie, en Savoie, à Naples... De son passage à Londres, il note : « J'avais du moins l'avantage sur mes collègues de ne mettre aucune importance à mes travaux » Il est vrai qu'il précisait : « La faiblesse humaine me faisait aussi un plaisir de paraître connu et puissant là où j'avais été ignoré et faible » (Revenu ambassadeur à Londres



François-René de Chateaubriand, par Anne-Louis Girodet

en 1822, il y avait vécu exilé et pauvre de 1793 à 1800). Mais il ne restera que huit mois à Londres, car son exceptionnel ego le fit mal recevoir de l'aristocratie anglaise. Ministre des affaires étrangères en 1823 et partisan de faire la guerre en Espagne pour y rétablir le Bourbon Ferdinand VII, il fut remplacé l'année suivante... Un bizarre diplomate !

Mais un intéressant écrivain : voyez la division, en deux parts inégales, que fait Chateaubriand de l'espèce humaine : « Les hommes de la mort et aimés d'elle, troupeau choisi, qui renaît ; les hommes de la vie et oubliés d'elle, multitude de néant qui ne renaît plus : leur existence consiste dans le nom, le crédit, la place, la fortune. Leur bruit, autorité, puissance, s'évanouissent avec leur personne ; clos leur salon et leur cercueil, close est leur destinée » On devine où il place les hommes de lettres et de culture, et où les diplomates. Non moins suggestif est le rappel de certains de ses conseils, qui seraient aujourd'hui l'objet d'autodafés. Ainsi : « Mieux vaut mille fois pour les peuples la domination de la Croix à Constantinople que celle du Croissant. Vous ne voulez pas planter la Croix sur Sainte-Sophie : continuez de discipliner des hordes de Turcs, d'Albanais, de Nègres et d'Arabes et avant vingt ans peut-être le Croissant brillera sur le dôme de Saint-Pierre. Appellerez-vous alors l'Europe à une croisade contre des infidèles armés de la peste, de l'esclavage et du Coran ? il sera trop tard » (Mémoires d'Outre-tombe 3. L 29. chap. 13, Mémoire sur les affaires d'Orient 1828).

2) Deuxième constat, en écho au premier : le diplomate exerce un métier où l'on écrit - et sans cesse - quels que soient le grade et la fonction diplomatique occupée. Qu'il soit responsable de dossiers politiques, stratégiques, économiques, financiers, commerciaux, culturels, consulaires, européens, africains, asiatiques, américains, juridiques, protocolaires, environnementaux etc., le diplomate - débutant ou chevronné - lit et écrit beaucoup, au ministère des affaires étrangères comme dans nos 162 ambassades et nos consulats. Et ce trait rapproche le diplomate des hommes de lettres. Bien que son métier n'ait pas pour objet d'écrire des textes destinés à recevoir un prix de l'Académie française, le diplomate est obligé d'écrire clairement, avec précision, de façon concise, avec un sens aigu de l'analyse et de la synthèse, distinguant l'essentiel de l'accessoire, sans jargon ni fautes d'orthographe. Car la prose du diplomate vise à informer - et souvent les plus hautes autorités de l'Etat - pour agir.

Elle est lue par un nombre plus ou moins grand de

destinataires, à Paris comme dans nos ambassades et consulats. Deux exemples : un message venant d'une ambassade relatant un entretien avec une autorité étrangère, pas seulement ministre ou chef d'Etat, sera lu au Quai d'Orsay, à l'Elysée, à Matignon, dans plusieurs cabinets ministériels, ailleurs. Et quand le diplomate écrit à une autorité étrangère, ou à un responsable privé, il veillera particulièrement au choix des mots et à celui des phrases, de manière à être parfaitement compris, surtout si le sujet qu'il évoque est compliqué, délicat, voire risque de contrarier le récipiendaire étranger. Richelieu avait une formule lapidaire : « Il est du tout nécessaire d'employer aux négociations des personnes qui connaissent le poids des paroles et qui sachent bien coucher par écrit »

Et comme les diplomates, d'une part, prennent ainsi l'habitude d'écrire avec une attention soutenue et que, d'autre part, ils peuvent connaître, dans le cours de leur carrière, des pays un brin curieux et des situations rares, instructives, cocasses, voire risquées, l'idée peut leur venir de mettre sur le papier des Mémoires relatant leur parcours, leur expérience, leur témoignage, et cela depuis au moins quatre siècles.

Dans mon petit manuel sur le métier diplomatique intitulé « La diplomatie expliquée à une jeune fille du XXI^e siècle », figurent maints exemples cueillis chez divers praticiens de la diplomatie pour illustrer ce propos, dont, au premier rang, Talleyrand, surnommé le Prince des diplomates, tellement son rôle a été central. Car Talleyrand - antithèse de Chateaubriand - est le diplomate qui a « couché par écrit » le plus grand nombre d'avis, constats, conseils et préceptes, sur les caractéristiques du métier diplomatique, qui apparaissent d'un emploi toujours utile deux siècles après : sur le comportement, les manières de travailler, les bonnes et les moins bonnes initiatives, les qualités à avoir... D'où le « pillage » que je me suis autorisé dans ses écrits, sous le titre de « Petit Talleyrand portatif »

Du simple - mais oh combien profond ! - « Celui qui ne comprend pas un regard ne comprendra pas une longue explication », au subtil « En général et c'était là ma plus grande difficulté, à Paris on ne jugeait les affaires qu'à un point de vue exclusivement français, sans faire aux autres la part qui leur était due » en passant par « L'action, quand elle ne sert pas, nuit », et par « Il ne faut pas faire aux autres le plaisir de les mettre à l'aise en se brouillant avec eux et, ne se brouille pas avec moi qui veut », Talleyrand donne mille et un conseils aux diplomates et autres amateurs et praticiens des relations internationales, conseils dont la plupart n'ont pas pris une ride.

Comme il ne faut pas occulter les mérites des prédécesseurs, voici deux autres préceptes glanés chez un autre praticien de la diplomatie et un peu espion, Abraham de Wicquefort, qui - bien qu'embastillé un moment par Mazarin et condamné « à perpétuité » en Hollande pour ses indiscretions - a écrit un ouvrage « L'Ambassadeur et ses fonctions » à la fin du XVII^e siècle : « Ne pas tomber dans le pédantisme, qui est un des plus grands escueils, où la réputation puisse faire naufrage » ; et « L'Ambassadeur ne se doit jamais battre en duel, pour quelque occasion que ce soit. Il est payé pour servir son Maître de son esprit & de sa langue & non de son épée » (orthographe de l'époque). Transposé aujourd'hui, n'est-ce pas toujours valable ?

3) Troisième constat : pour bien travailler, non seulement le diplomate doit savoir écrire bien, mais il doit aussi comprendre le pays où il sert ; afin d'apprécier au plus juste la politique, l'action, des responsables locaux. Pour cela, quoi de mieux que de s'imprégner de la culture de ce pays, au sens large. Ce qui nécessite une certaine empathie de sa part. La communauté de langue et de culture que nous avons avec les pays francophones, en Afrique et ailleurs, est un atout, mais qui n'estompe évidemment pas toute différence.

Le diplomate de carrière peut aussi, pendant quelques années, exercer en ambassade des fonctions de conseiller ou attaché culturel. Il aura à mettre en œuvre des actions de nature culturelle (spectacles, concerts, expositions, colloques etc.), et de plus en plus en valorisant, en parallèle, la culture du pays d'accueil, là où c'est possible.

Notre diplomatie est d'ailleurs privilégiée, compte tenu du réseau encore puissant - même s'il a subi de regrettables coupes - de nos Instituts français, Centres culturels et Alliances françaises, tous relais d'influence d'autant plus importants que leurs responsables sont d'habitude de vraies locomotives.

Quatre exemples vécus :

- A Londres le diplomate conseiller culturel Jean-Pierre Angremy (au nom de plume Pierre-Jean Rémy), a fait venir, en 1976, « La Dispute » de Marivaux mise en scène par Patrice Chéreau, et « Le Tartuffe » de Molière, mis en scène par Roger Planchon : deux triomphes auprès des Anglais. (A Londres, un conseil d'ami à tout diplomate : se plonger dans Shakespeare, il s'en joue à tout moment) ;

- Les parades de « Géants » de la troupe Royal de Luxe de Nantes, au Cameroun, qui - en résidence pendant six mois en 1997 - impressionnaient fort les foules africaines dans les villages ;

- Les semaines de la bande dessinée au Gabon, en 1998/99, où nos savoureux auteurs de BD - Ptiluc, Jano, Loustal et quelques autres - travaillaient avec des auteurs africains;

- Les défilés du « Bagad de Lann Bihoué », cette formation musicale bretonne de notre Marine nationale, dont les sonneurs de cornemuses et de bombardes (flûtes à anche double) provoquaient un étonnement et une forte attention populaire dans les rues de Djibouti en 2005.

La culture d'un pays ce n'est pas seulement ce qu'en donnent ses écrivains, penseurs et artistes ; ce sont aussi ses habitudes, usages, manières de travailler, ses loisirs ... toutes choses plus ou moins proches ou lointaines de nous, et dont la connaissance facilite nos relations. Être ouvert aux autres cultures et civilisations, s'adapter, donc savoir écouter ses interlocuteurs, tout cela entraîne l'estime, et donc la confiance dont bénéficiera le diplomate. Ce qui ne signifie pas qu'il faille s'immiscer dans certaines pratiques culturelles, ou culturelles, qu'il apparaisse sage de laisser « à l'autre » rite vaudou en Haïti, pour ne prendre qu'un exemple. Connaître sa propre culture, s'imprégner des autres, être imbibé de vieux textes - « more majorum » (à la manière de nos Anciens) selon la devise de la Légion étrangère - c'est être solidement armé pour gérer les affaires internationales les plus actuelles, y compris les situations de crise les plus complexes ou les plus aiguës. Car, selon le mot du père de l'éducation moderne en Europe, le Tchèque Jan Amos Comenius au XVII^e siècle :

« La culture n'est pas la conservation des cendres, mais l'entretien du feu. »

Voilà pourquoi j'ai toujours senti que « la diplomatie n'avait rien perdu de son charme ni la négociation de son éclat. » comme aurait certainement pu l'affirmer le jeune et fougueux reporter Rouletabille.

Et pourquoi je n'ai pas été surpris de découvrir, en 2005, l'année où s'est achevée ma carrière diplomatique, la synthèse qu'a tracée du diplomate Dominique de Villepin, dans sa « Présentation » de l'« Histoire de la diplomatie française » aux éditions Perrin (2 volumes) :

« A force de scruter les visages, le diplomate connaît toutes les ruses de l'âme humaine ... Or le diplomate est

savant, archéologue ou grammairien quand il déchiffre l'énigme des motivations politiques. Il s'improvise géographe pour dessiner des cartes et décider du sort de populations entières. Il devient parfois prophète lorsqu'il ne s'accommode pas des injustices faites à une nation. Il est l'éternel écrivain du roman national et de l'épopée internationale. Il défend avec passion les idées et les convictions qui ont fait battre son cœur. A commencer par l'obsession de l'équilibre contre le chaos, identitaire ou mondial, et, si celui-ci advient, l'acharnement à trouver le salut dans le mouvement. En réalité, la stratégie diplomatique nationale veut concilier l'exigence de mouvement et le souci de l'équilibre. Par le mouvement, nous entendons affirmer notre voix et notre vision. Par l'équilibre, il s'agit à la fois de prévenir les combinaisons qui pourraient chercher à nous neutraliser, et de construire un ordre international équitable, durable et légitime. »

On ne m'en voudra pas de terminer par une petite appoggiature, picorée de nouveau chez Wicquefort :

« Quoique l'on ne puisse pas nier qu'un bon Ambassadeur ne soit aussi un grand personnage de théâtre, et que pour réussir en cette profession, il faut être aussi un peu Comédien »



Abraham de Wicquefort, par Caspar Netscher

Le mariage de Charles-Maurice de Talleyrand

par Claude Jambart

Le 10 septembre 1802 à Paris, Talleyrand épouse civilement Catherine-Noël Worlée. Catherine s'y présenta comme veuve alors que toujours mariée à un certain M Grand. Talleyrand, lui, se déclara orphelin de père et de mère, alors que sa mère était toujours en vie, en exil (elle décédera en 1809).

Le lendemain 11 septembre, mariage religieux à Epinay, dans la vallée de Montmorency. Cette cérémonie religieuse fut rendue possible par un tour de passe-passe. En effet si Charles-Maurice fut bien rendu à la « communion laïque » par le pape Pie VII dans son bref du 29 juin 1802, il ne fut pas dispensé de l'interdiction de se marier, point que camoufle l'« arrêté consulaire pour promulguer le bref » du 20 août.

Mais pourquoi (« pourquoi diable », si l'on osait!) Charles-Maurice épousa-t-il, à 48 ans, une aventurière de 41 ans, lui si imbu de son rang et si heureux avec les femmes ? Ce mariage suscita l'étonnement des contemporains, la réprobation de ses amis et, encore aujourd'hui, la perplexité des historiens. Il révèle un Talleyrand humain et traversé par la passion, bien loin du monstre froid très souvent décrit.

Catherine Worlée était née le 21 novembre 1762 aux Indes, à Tranquebar, de parents bretons peu fortunés. Elle brillait par sa beauté : silhouette parfaite, cheveux blonds, yeux verts ... Elle épousa à Chandernagor un Anglais d'ascendance française, Georges-François Grand, employé de l'« Indian Civil Service » A Calcutta, un an après le mariage, Catherine rencontra sir Philip Francis, qui fit sa conquête. Stupéfaction et fureur du mari. L'affaire se conclut en justice. Sir Philip fut condamné à verser cinquante mille roupies de dommages à M. Grand qui s'en déclara satisfait. Catherine, quant à elle, était retournée vivre chez ses parents à Chandernagor. Elle décida de tenter fortune en Europe et quitta l'Inde en novembre 1780.

On la retrouve à Paris en 1782, où elle mène grand train. Résidences somptueuses, bijoux, bals, abonnements aux Italiens, aux Français et à l'Opéra ... Femme libre, elle a le soutien de nombreux « protecteurs », souvent du monde de la finance : Valdec de Lessart, futur ministre sous la Législative, Rilliet-Plantamour, fondé de pouvoir d'un agent de change, Louis Monneron, banquier, Frenilly, qui lui offrit deux superbes



Le portrait de Catherine par Mme Vigée-Lebrun

chevaux blancs pour sa berline, John Whitehill, ancien gouverneur de Madras, le beau Edouard Dillon, ...

Son portrait par Mme Vigée-Lebrun en 1783 la montre resplendissante.

La Révolution la contraint à l'exil en Angleterre en août 1789. Elle rejoint la France en prairial an V (mai 1797) en compagnie d'un diplomate de la république de Gênes, C. Spinola. Le Directoire, soupçonnant ce dernier d'être un agent anglais, prononça contre eux un avis d'expulsion. Catherine resta cependant à Paris. Aurait-elle eu des activités de renseignement ? E. de Waresquiel les évoque.

Début 1798 on voit Catherine aux côtés de Talleyrand, ministre des Relations extérieures du Directoire. Les dates et lieux de leurs premières rencontres font débat (Versailles, Londres, Hambourg, Paris ?). Selon un récit connu, Catherine aurait sollicité un entretien avec Talleyrand pour obtenir sa protection suite à une suspicion d'espionnage ... Et s'installa sur le champ à l'hôtel de Gallifet, siège du ministère des Relations extérieures. Il est vite question de mariage. Citons ici le contenu d'une lettre de mars 1798, interceptée, de Catherine à un certain Emmanuel Lambertye, Français

réfugié à Londres : « Piédcourt est plus amoureux que jamais, il m'obsède du matin au soir ... Piédcourt me parle mariage depuis quelques jours, il espère, dit-il, mettre un sceptre à mes pieds ... » Mais le mariage attendra !

Toujours est-il que Talleyrand adressa, le 23 mars 1798, à Barras, homme fort du Directoire, une lettre très explicite : « On vient d'arrêter Mme Grand comme conspiratrice ... C'est une indienne bien belle, bien paresseuse, la plus désoccupée des femmes que j'ai jamais rencontrées ... Elle ne s'est mêlée et n'est en état de se mêler d'aucune affaire ... Je l'aime. » Talleyrand fit-il cet aveu d'amour, dans une lettre à un tiers, pour d'autres femmes ?

Barras se heurta à une farouche opposition quand il relata l'affaire dans une séance du Directoire. Reubell et Merlin de Douai, entre autres, y virent l'occasion rêvée de chasser Talleyrand, qu'ils exécraient, de son ministère. Barras proposa de renvoyer l'affaire au ministre de la police ... qui l'enterra. Les papiers de Catherine lui furent rendus. Catherine, prudente, adressa ensuite une pétition au Directoire pour sa défense.

Le 7 avril 1798 le mariage de Catherine sera annulé à la mairie du II^{ème} arrondissement, au motif que M. Grand n'avait pas donné signe de vie depuis 5 ans. Le 21 avril 1799 Catherine sera rayée de la liste des émigrés.

Catherine accompagne Talleyrand dans sa fulgurante ascension pendant le Consulat et les débuts de l'Empire. Elle devient une femme en vue, tient salon à Paris et à Neuilly ... Mais les diplomates étrangers, et surtout leurs épouses, s'émurent à la perspective d'être reçus par la concubine du ministre des Relations extérieures, évêque qui plus est. Scandale ! Bonaparte fit savoir à Talleyrand qu'il « devait bannir Mme Grand de sa maison. » Joséphine plaida la cause de Catherine auprès de Bonaparte, qui la reçut, et suggéra alors le mariage. Et mariage il y eût.

Les difficultés furent nombreuses et, en particulier, Talleyrand n'était pas relevé du vœu de célibat malgré ses efforts obstinés pour inclure une clause générale applicable aux ecclésiastiques dans sa situation (« La clause de Mme Grand ») dans le texte du Concordat.

Talleyrand ne renonça pas et adressa à Pie VII une supplique personnelle en latin pour le relever de ses vœux. Cette supplique fut d'abord bien reçue. Elle suscita d'intenses controverses à Rome. Mais on exigea finalement, sans succès, une rétractation complète de ses « fautes » par Talleyrand (serment à la constitution civile du clergé, menées schismatiques par la consécration des premiers évêques constitutionnels, ...). On

retrouvera ce débat entre Talleyrand et Rome, à l'identique, à la veille de la mort du Prince. Et, cette fois-ci, la démarche aboutira ...

Une troisième tentative, officielle celle-ci, fut faite en mai 1802, une fois le Concordat signé, par une lettre du Premier Consul au pape Pie VII. Cette lettre, inspirée par Talleyrand, évoquait les cas de mariages d'évêques dans l'histoire du Saint-Siège. Talleyrand appuya cette demande par des pressions insistantes sur le cardinal-légat à Paris Caprara. Qu'on en juge par ces extraits d'une lettre à ce dernier : « Je viens vers vous pour vous déclarer que nous sommes au moment de voir perdus tous les soins employés au rétablissement de la religion ... Il en résultera des malheurs sans fin... En un mot, tout sera mis à feu et à sang ... Parce que, dans des circonstance aussi douloureuses, vous n'avez pas voulu condescendre à des conditions de conciliation ... Réfléchissez à la situation à laquelle sont les choses, et calculez d'avance les conséquences qui découleront de la ruine totale de la religion en France. » Une menace de guerre civile en quelque sorte ! Nouveau refus manifesté par le bref du 29 juin. Les cas évoqués de mariages d'évêques sont réfutés un à un. Dans ce bref, point important, le pape absout Talleyrand de l'excommunication. Le pape appuya ce bref par deux lettres très diplomatiques rédigées par le secrétaire d'Etat Consalvi au Premier Consul (en italien) et à Talleyrand lui-même.

Mais l'affaire n'était pas close. Le 19 août Portalis, chargé du culte, demanda la promulgation du bref du 29 juin. Le texte prend acte de la décision du pape de rendre Talleyrand à la vie séculière, mais en omettant la non-levée des vœux de célibat. Rome s'en indigna, fit connaître son mécontentement, mais le tour était joué. La question qui vient ici à l'esprit est de savoir pourquoi Talleyrand souhaitait à ce point un mariage religieux. Une réponse nous en apprendrait beaucoup sur le personnage ! Une simple affaire de convenances, vraiment ?

Une difficulté d'une autre nature apparut. La paix d'Amiens avait ouvert la voie aux Anglais ... et, parmi eux, dans l'été 1802, des revenants d'outre-mer, sir Philip Francis et M. Grand. Cette situation vaudevillesque fit la gorge chaude des journaux de l'époque. Catherine réussit facilement à mettre à distance Sir Francis, mais M. Grand s'incrusta. Catherine demanda alors à M. Van der Goës, ministre des Affaires étrangères de la République Batave, de lui trouver une place dans une colonie hollandaise. Ce qui fut fait, et M. Grand se déclara une fois de plus satisfait.

Le notaire Lecerf donna lecture, le 9 septembre 1802, du contrat de mariage dans la villa de Neuilly. Le contrat fut signé par le Premier Consul et Joséphine, par les Deuxième et Troisième Consuls, par deux frères de Talleyrand et par le secrétaire d'Etat Maret. Le contrat était très généreux pour l'épousée : hôtel de Créqui, Ponts-de-Sains dans le Nord, divers biens, ... Le mariage fut ensuite célébré par le maire du Xème arrondissement, en présence des témoins Roederer, du vice-amiral Bruix, du général en chef Beurnonville, de Radvy Sainte-Foy et du prince de Nassau-Siegen. Le mariage religieux s'ensuivit à Epinay-sur Seine, célébré par M. Pourez, prêtre constitutionnel, dont Mme Grand fut une des paroissiennes. M. Pourez connaissait-il le contenu du bref du pape ?

Mme de Talleyrand était enchantée. Les amis de Talleyrand, « sa vraie famille » pour J. Orioux, furent consternés. La duchesse de Luynes, la princesse de Vaudemont, Mme de Coigny, Mme de Rémusat, grande amie du Prince, Mme de Souza, anciennement Mme de Flahaut, Mme de Brignoles, Montrond, ultérieurement la comtesse Tyszkjewitz, ..., entouraient le ministre. Catherine avait à peine sa place dans cette société. Sa vanité et sa réputation de stupidité la desservaient. Mais ne devait-elle pas cette réputation, tout simplement, à son manque de culture dans un milieu très raffiné ? Talleyrand aurait déclaré : « Elle me délasse de Mme de Staël ! » Écoutons aussi Courtiade, son fidèle serviteur : « Qui aurait pu croire que nous fissions une telle sottise, nous qui avons eu toutes les plus belles dames de la Cour ? Nous qui avons eu cette charmante comtesse de Brionne : finir par nous loger comme cela, c'est à peine croyable. »

Lors d'une réception aux Tuileries, Bonaparte aurait lancé à Catherine : « J'espère que la bonne conduite de Mme Talleyrand fera oublier les légèretés de Mme Grand. » Il se serait vu répliquer : « Je ne saurais mieux faire que de suivre à cet égard l'exemple de la citoyenne Bonaparte » Stupide vraiment ?

En 1803 apparut Charlotte, petite fille de 5 ans, née à Londres le 4 octobre 1799 de père et de mère inconnus. Elle serait la fille illégitime de Catherine et de Charles-Maurice. Talleyrand s'occupa d'elle tendrement, comme un père, et devint son tuteur en 1807. Il la fit épouser son neveu le baron Alexandre de Talleyrand. Elle porta ainsi son nom ... L'existence de Charlotte expliquerait-elle, même en partie, le mariage ?

Talleyrand se fatigua ensuite bien vite de son épouse.



La future Princesse de Talleyrand vers 1805 par Gérard

Pour E. de Waresquiel, « Il fera de plus en plus comme si sa femme n'existait pas. »

En mai 1806, Napoléon venait de prendre la famille royale espagnole dans le traquenard de Bayonne. Il ordonna à Talleyrand de l'héberger à Valençay, à l'exception du père envoyé au château de Compiègne. Talleyrand reçut cette compagnie en mai, puis la quitta en août pour regagner Paris d'où il devait suivre l'empereur à Erfurt. Catherine resta jusqu'en automne. Elle quitta Valençay accompagnée, selon B. de Lacombe (cf. la bibliographie en fin d'article), du duc de San Carlos, ce qui fit jaser... Leur relation dura. Cette liaison signa la fin des relations conjugales du couple Talleyrand.

En janvier 1809, Napoléon, en veine de sarcasmes, lancera à Talleyrand : « Vous ne m'aviez pas dit que le duc San Carlos était l'amant de votre femme. » Il s'entendra répondre : « En effet, Sire, je n'avais pas pensé que ce rapport pût intéresser la gloire de Votre Majesté, et la mienne. » Le duc San Carlos décéda en juillet 1828. Talleyrand commenta cette disparition au duc de Dalberg : « Je vais vous expliquer cela : le duc de San Carlos était

l'amant de ma femme, il était homme d'honneur et lui donnait de bon conseils dont elle a besoin. Je ne sais maintenant dans quelles mains elle tombera. »

De son côté Talleyrand ne fut point en reste dans sa vie privée. Nous pouvons évoquer ses relations avec la princesse Tyszkiewicz, la duchesse de Courlande et la duchesse de Dino. Fin 1806 Talleyrand, alors entraîné dans le sillage de la Grande Armée, rencontra à Varsovie Mme Tyszkiewicz, issue d'une grande famille polonaise, et en fit sa maîtresse. Elle devait se dévouer au Prince sa vie durant. Elle fit un séjour à Paris de février 1809 à juin 1812. Sous la Restauration et de retour à Paris, elle s'installa à proximité de l'hôtel Saint-Florentin. Dès lors elle sera toujours dans l'entourage de Talleyrand, membre en quelque sorte de la famille. Elle s'in-



Charlotte. Fusain de Prud'hon

génia à lui être agréable de bien des façons. Elle repose auprès du Prince dans la chapelle de Valençay. Au printemps 1809 Talleyrand accueillit à Paris Anne-Charlotte-Dorothée de Medem, duchesse de Courlande. La duchesse était la mère de Dorothée, mariée, avec l'aide du tsar, à Edmond de Périgord, neveu du Prince. Ce fut un coup de foudre partagé. Ils vécurent ensemble à Pont-de-Sains, à Saint-Germain-en-Laye, à Paris... En 1814 elle se rend à Vienne où elle découvre la liaison entre sa fille Dorothée et Talleyrand. Elle ferma les yeux et Talleyrand lui en fut d'autant plus reconnaissant et attaché. La Princesse mourut en 1821. En 1814 Talleyrand emmena donc avec lui à Vienne sa nièce par alliance Dorothée, duchesse de Dino. Elle fut dès lors sa compagne jusqu'à la fin de sa vie en 1838.

L'ambassade à Vienne confirma la rupture entre Charles-Maurice et Catherine. L'argent aplanit les difficultés. Par un accord conclu en décembre 1816 le Prince s'engagea à verser une pension annuelle de trente mille francs, sous les conditions, entre autres, d'éviter de se rencontrer et de ne pas résider, à Paris, dans le même arrondissement. Catherine s'ennuya. Elle revint inopinément de Ponts de Sains à Paris à l'automne 1817. Louis XVIII, se moquant de ce retour, s'attira cette réplique cinglante : « Sire, il fallait bien que j'eusse aussi

mon 20 mars » Catherine résida à Auteuil puis au 80, rue de Lille, à Paris. Elle fut ensuite quasiment oubliée.

La Princesse décéda le 10 décembre 1835. La duchesse de Dino annonça l'événement au Prince. « Ceci simplifie beaucoup ma position. », lui déclara-t-il en guise d'épithaphe.

La Princesse repose au cimetière Montparnasse, division 2, ligne 7 nord, tombe n°16 ouest. L'administration du cimetière répond à la question de savoir pourquoi le corps n'a pas été relevé pour rendre la parcelle disponible : « On ne déplace pas une personnalité célèbre » Elle est donc célèbre !

En conclusion, pour la réponse à la question initiale du motif de ce mariage, nous pourrions aussi faire confiance à Talleyrand : parce qu'il l'aimait (lettre à Barras) et aussi parce que « Cela s'est fait dans un temps de désordre général ; on n'attachait alors une grande importance à rien, ni à soi, ni aux autres (confiance à Dorothée). »

Une folie dans l'air du temps en quelque sorte !

Bibliographie :

- Emmanuel de Waresquiel « Talleyrand, le prince immobile »
- Casimir Carrère « Talleyrand amoureux »
- Bernard de Lacombe « La vie privée de Talleyrand »
- Jean Orioux « Talleyrand »



La tombe de la Princesse, au cimetière Montparnasse. (photo G. Lacordais)

Le voyage de Talleyrand en Provence

par Daniel Chartre

30 septembre 1825 : Talleyrand, la duchesse de Dino et la comtesse Tyskiewicz décident de passer l'automne et l'hiver en Provence. Cette décision paraît, à première vue, anodine. Quoi de plus naturel en effet que de fuir les rigueurs hivernales en allant séjourner en un lieu où elles se font nettement moins sentir.

Habituellement, et excepté un court séjour à Bourbon l'Archambault pour sa cure annuelle, Talleyrand passe l'été et une grande partie de l'automne à Valençay, qu'il ne quitte qu'aux premiers jours de décembre pour se réfugier dans son confortable hôtel particulier de la rue Saint Florentin. Il s'y livre à sa passion dévorante : la politique. Il se rend au palais des Tuileries pour faire sa cour au Roi et reçoit des personnages importants,

membres du gouvernement ou de l'opposition. Il fréquente les mêmes salons qu'eux. C'est un observateur vigilant et un personnage incontournable de la vie politique. Il est informé immédiatement de tous les événements qui se produisent, quand il ne les a pas suscités. Il les commente, les critique, prodigue avis, conseils et, bien souvent, railleries. Lors des crises ministérielles, il intrigue en coulisse pour essayer, en vain, de revenir aux affaires ou, à défaut, de placer dans le gouvernement des personnes favorables à ses idées.

A l'automne 1825, la situation politique était tendue. Le nouveau règne avait pourtant été accueilli favorablement par le peuple suite aux assurances libérales

et aux propos favorables à la charte tenus devant les grands corps de l'Etat. Mais le gouvernement Villèle, en faisant voter, le 20 avril 1825, une loi favorisant l'établissement de communautés religieuses et punissant de mort le sacrilège, avait révolté tous les esprits et réveillé un sentiment anticlérical dans la population. L'indignation fut portée à son comble avec la loi dite « du milliard aux émigrés » promulguée le 27 avril 1825, et indemnisant les émigrés qui avaient perdu leur patrimoine foncier et immobilier vendu comme bien national sous la Révolution. Talleyrand avait donc mieux à faire que de séjourner loin de Paris où, à tout moment, sous la pression du mécontentement populaire, le gouvernement Villèle risquait de tomber, lui offrant une opportunité de revenir aux affaires ou, à défaut, de peser de tout son poids sur la constitution du nouveau cabinet. Il est surprenant de voir cet homme qui a la politique chevillée au corps, s'éloigner du centre névralgique des affaires de la nation pour de longs mois en s'exilant en des lieux éloignés où



La duchesse de Dino, par Joseph Chaboud.

Image fournie par Jana Talkenberg et nos amis de Posterstein

les informations ne lui parviendront qu'avec plusieurs jours de retard.

Il fallait un motif puissant pour qu'il consente à ce sacrifice. Dans son livre « Le dernier amour de Talleyrand », Françoise de Bernardy nous en donne la raison : Dorothee était enceinte !

En se basant sur la date de naissance l'enfant (23 janvier 1826), on peut dire sans trop se tromper qu'il fut conçu en avril ou mai. Il est probable que Dorothee n'eut la certitude de sa grossesse qu'en juillet ou août alors qu'elle accompagnait Talleyrand à sa cure annuelle à Bourbon l'Archambault. Cette nouvelle ne dut pas les réjouir. Il était hors de question qu'elle s'ébruite et Valençay était un lieu où la surveillance exercée sur Talleyrand était discrète mais vigilante. La nouvelle de la grossesse de Dorothee aurait vite été colportée à Paris où les ennemis politiques du prince ne se seraient pas privés de l'utiliser pour le discréditer, sans recours possible, dans l'esprit d'un souverain qui était sous la coupe de la Congrégation, au point « [qu]il ne se permettait pas une pensée sans la soumettre à sa décision. » (Comtesse de Boigne, Mémoires). Celle-ci n'aurait certainement pas manqué l'occasion de se venger du rôle joué par Talleyrand dans la confiscation des biens du clergé, dans l'affaire des prêtres constitutionnels et dans l'élaboration du Concordat de 1801, en interdisant au Roi de prendre pour ministre un homme qui entretenait des relations intimes avec sa nièce, lui ôtant définitivement l'espoir de revenir aux affaires. Talleyrand connaissait bien Charles X, le nouveau souverain. Il jugeait cet homme aimable et affable, mais redoutait sa montée sur le trône, le sachant sous l'influence des ultraroyalistes, « ces gens qui n'ont rien appris ni rien oublié depuis trente ans. » Talleyrand connaissait son désir de revenir à la monarchie absolue. Il pressentait que le nouveau monarque allait tout faire pour renouer avec l'ancien régime et savait que sa présence serait nécessaire pour combattre ses dérives absolutistes. Charles X ne rêvait que de s'affranchir de la Charte acceptée par son frère Louis XVIII, que Talleyrand estimait être le seul moyen de maintenir la dynastie des Bourbons sur le trône.

Or, pour pouvoir agir, il fallait que l'audience de Talleyrand et sa respectabilité ne soient pas plus entachées qu'elles ne l'étaient déjà. Un nouveau scandale provoqué par une suspicion de paternité de l'enfant de sa nièce, de trente-huit ans sa cadette, devait être absolument évité. Il était donc important qu'elle mette au monde l'enfant dans un lieu discret, éloigné de ceux qu'ils fréquentaient habituellement. Il a sans doute estimé préférable de l'accompagner parce qu'il redoutait,

si elle s'était absentée aussi longtemps seule, que cela parût suspect. En usant du prétexte fallacieux de son dégoût pour la politique, il donnait une cause plausible à sa longue absence.

Au dix-neuvième siècle, les grands voyages se préparaient longtemps à l'avance. Les capacités hôtelières dans les lieux de villégiatures étaient réduites et les délais d'acheminement du courrier étaient longs; il fallait réserver plusieurs mois avant le départ pour être assuré d'avoir un logement confortable pour un long séjour. Pris de court, Talleyrand, Dorothee et la princesse Tyskiewicz se mirent en route en septembre sans avoir un point de chute assuré, annonçant à leur entourage « qu'ils avaient décidé de passer l'automne et l'hiver en Provence. » (Lacour-Gayet).

Ils entreprirent ce voyage qui, d'abord, les conduisit à Genève, une grande ville où il était facile de trouver à se loger. Cette première partie du voyage était motivée par le fait qu'ils ne pouvaient attendre à Valençay d'avoir trouvé dans le midi un point de chute discret car le secret y aurait été percé à jour tôt ou tard. Cela laissait aussi à Dorothee et Talleyrand le temps de trouver un hébergement dans l'un des deux lieux retenus pour l'accouchement : Hyères ou Nice.

Ils gagnèrent ensuite le sud de la France par des itinéraires différents, pour éviter d'engorger les hôtels par un trop grand nombre de personnes à loger mais aussi pour ne pas éveiller l'attention des autorités locales qui n'auraient pas manqué de signaler à Paris le passage d'un cortège important.

Empêchés par le mauvais temps de rendre visite au baron de Vitrolles sur ses terres des Hautes Alpes, ils arrivèrent le 28 octobre 1825 à Marseille, où ils séjournèrent jusqu'à la mi-janvier 1826, date de leur départ pour Hyères.

Pourquoi un aussi long séjour dans la cité phocéenne ? Il est fort probable que l'intention était de faire naître l'enfant hors de France, à Nice ou en Italie, du côté de Gènes. Le comté de Nice, passé du protectorat français au protectorat sarde en 1815, avait probablement leur préférence. Il présentait le double avantage d'être un territoire étranger mais situé à proximité immédiate de la France, dont le fleuve Var était la frontière naturelle. Mais « Nice n'a pas d'auberges dignes d'accueillir des hivernants. » nous dit l'historien Marc Boyer et ceux qui existent « manquent par trop de confort. » Le mode d'hébergement normal des hivernants était le meublé, mais, en 1826, il était difficile d'en trouver un

pour qui n'avait pas pris la précaution de le réserver, car ils étaient quasiment tous occupés « en grande majorité par des Anglais » au nombre d'une centaine de familles. En outre, Marc Boyer, citant l'historien Robert Latouche (« Histoire de Nice »), précise que les étrangers y étaient étroitement surveillés. Un accouchement n'y serait donc pas passé inaperçu.

Restait alors Hyères. Cette petite ville était un peu moins fréquentée que Nice par les gens de leur monde. Elle était le lieu idéal pour mettre au monde un enfant, loin cette haute société parisienne que Dorothee méprisait profondément, et qui, sous les dehors de la plus parfaite courtoisie, le lui rendait bien. Cette petite station hivernale et de santé n'avait probablement pas été leur premier choix parce qu'elle se trouvait en territoire français où la police était vigilante. Mais les atouts qu'elle possédait par rapport à Nice étaient son relatif isolement ainsi que la présence d'un médecin réputé, le docteur Fleury. C'est lui qui accoucha Dorothee et veilla jusqu'à la fin de sa vie au bien-être matériel et à l'éducation de l'enfant dont il fut le premier tuteur. Hélas cette ville connaissait exactement les mêmes problèmes d'hébergement que Nice : Il était tout aussi difficile d'y trouver un logement confortable pour une longue période. Les grands établissements de luxe ne commenceront en effet à y être édifiés qu'à partir de la Monarchie de juillet. Beaucoup d'hivernants devaient louer des maisons confortables à des particuliers (tels M Filhe à Hyères), et, comme à Nice, elles étaient rares et chères.

Talleyrand et sa nièce durent donc prolonger leur séjour à Marseille en attendant de trouver un logement dans l'une des deux villes sélectionnées.

Marseille était une ville agréable qui fournissait à des voyageurs fortunés tous les produits de luxe qui faisaient l'agrément de leur vie. Le logement qu'ils occupèrent était agréable (« Ils habitaient la maison de campagne de M Vidal, au quartier Sainte Marguerite, non loin de la mer. » (Lacour-Gayet). Les distractions ne manquaient pas, et ils furent reçus dans la bonne société marseillaise avec tous les égards dus à leur rang. Le mauvais temps, comme certains l'affirment, n'est pas une explication suffisante à cette longue halte qui fut certainement, en plus du problème d'hébergement, motivée par une grande fatigue de Talleyrand ou de Dorothee, à son cinquième mois de grossesse. Celle-ci se plut beaucoup dans sa résidence marseillaise, et le dit dans une de ses lettres envoyée depuis cette ville à Prosper de Barante. Elle lui fait part de sa joie de voir la santé de Talleyrand s'améliorer, et son plaisir de

contempler la mer : « Je me plais à observer ses agitations ou bien à admirer son calme. Rien ne prête autant à une rêverie qui a du charme et de l'utilité [...] Je crois cependant que les idées s'étendent davantage encore à la vue de ce grand et brillant élément qui nous menace et nous respecte tour à tour. » (Micheline Dupuy) ou bien « La mer et le soleil réconcilient avec tout. » (de Bernardy), avec une réserve toutefois à cause du mistral, « la plus vilaine et la plus malsaine chose du monde. » (de Bernardy)

A la mi-janvier, ils envisageaient toujours de partir pour Nice. La comtesse Tyskiewicz y avait été envoyée en éclaireur, mais le temps passait et le terme de la grossesse approchait. Ce fut donc Hyères qui fut, faute de mieux, choisie. (André Beau et Françoise de Bernardy)



La comtesse Tyskiewicz

La vie sentimentale de Dorothee était très compliquée et demeure obscure, car ses amants successifs eurent la délicatesse de ne pas s'en vanter. Pour autant, sa liberté de mœurs était notoire depuis son escapade à Vienne avec le major Clam. Mais on était entre gens bien élevés, et les ragots, s'ils circulaient dans les salons à la mode, en sortaient rarement. En ce qui concerne la grossesse de Dorothee, le fait est clairement avéré : Alphonse Denis, homme politique et Hyérois d'adoption, qui fut maire de cette ville puis député de la circonscription, en atteste. Très lié avec Charles de Rémusat, le fils de la grande amie du prince, il a peut-être été présenté à Talleyrand dans le salon de madame de Rémusat, mais cette présentation, si elle eut lieu, resta sans suite. Dans un ouvrage, aujourd'hui introuvable, qu'il a consacré à Hyères, Alphonse Denis raconte sa première rencontre avec le prince : « Lorsque je le vis pour la première fois, il me reçut fort aimablement tout en étant extrêmement distant. » Ce récit nous apporte aussi la preuve que Dorothee était enceinte. M Denis fait clairement mention de cette grossesse, et se gausse de Talleyrand qu'il prétend être totalement ignorant de cet état de fait. Il est vraisemblable que M Denis ait été abusé par le silence du prince sur ce sujet. Visiblement sa connaissance du personnage était très superficielle.

Le 23 janvier 1826, « *Clandestinement* », comme le précise André Beau, Dorothee accouche d'une fille, déclarée à l'état civil de Toulon deux jours plus tard,

sous le nom de Julie Zulmé. Episode trouble qui a donné lieu à de patientes recherches par des historiens locaux, aboutissant à une présomption de paternité en la personne « d'un marquis ou comte de Mornay parmi trois membres de cette dernière famille. » (André Beau).

André Beau est convaincu de l'identité de l'enfant. Il se réfère aux recherches entreprises par Emmanuel Davin, publiées dans un article intitulé : « Une Hyéroise devenue toulonnaise, puis marseillaise, fille de la duchesse de Dino, nièce de Talleyrand, 1826-1913, Mme Bertulus, née Julie Zulmé. » Après de longues recherches il établit que l'enfant est née « le 23 janvier 1826 à dix heures du soir et qu'elle ne fut déclarée à l'état civil de Toulon par le Dr Fleury que deux jours après, le 25 janvier, à trois heures du soir. » Le registre de l'État-Civil de la ville de Toulon où est enregistrée la naissance de l'enfant est consultable en ligne, aux archives départementales du Var.

Le 16 février 1826, le « Journal de la méditerranée » annonce le départ du prince de Talleyrand et de la duchesse de Dino de la ville de Hyères, où ils séjournaient depuis le milieu du mois de janvier, pour Nice. De nombreuses questions se posent : Pourquoi Talleyrand et sa nièce ne demeurèrent-ils qu'environ un mois dans cette cité où, aux dires de Dorothee il y faisait si bon vivre l'hiver, et où elle semblait trouver le séjour très agréable ? Pourquoi un départ aussi rapide alors que Dorothee n'était certainement pas encore totalement remise des fatigues de l'accouchement ?

La duchesse de Dino appréciait beaucoup la douceur du climat hyérois en hiver comme nous le montre la lettre suivante, du 31 janvier 1826, adressée à Barante qui la cite dans le tome 3 de ses souvenirs : « Nous voulions passer une quinzaine de jours à l'auberge, en attendant qu'on fît notre établissement à Nice (cette phrase accrédite l'hypothèse que Nice était bien la prochaine étape, où devait avoir lieu l'accouchement, et que Hyères n'est qu'une étape par défaut). Au lieu de cela, les auberges étant très pleines, nous avons accepté les offres du plus gros et plus élégant propriétaire à Hyères, qui s'appelle M Filhe (Jean-Baptiste Filhe, ancien officier de cavalerie de Louis XVI). Il nous a abandonné la plus belle partie de sa maison (appelée maison Filhe mais aussi le château Filhe, bastide du 18ème siècle) située au milieu jardin le plus réputé de l'endroit, (Il y a fait construire plusieurs bâtiments au milieu d'un jardin riche de 18000 orangers) en plein midi, en vue de la mer, enfin tout ce

qu'il y a de mieux ; puis un temps tel que je vous écris auprès de ma fenêtre ouverte dont j'ai baissé les stores, afin que le soleil ne frappe pas sur ma tête. Puis des promenades le soir, comme au mois d'août à Paris. Il n'y a rien à désirer ici comme température. Je ne sache pas d'endroit plus doux de se sentir vivre ... »

Cependant, elle explique ce départ dans la suite de cette missive : L'agrément de ce lieu qu'elle vante en disant « A Hyères, on n'a rien que des fruits, des fleurs, du soleil et de la mer. » semble être combattu par un problème ; « Eh bien ! On n'y voit que mourants, on ne rencontre qu'enterrements, on n'entend parler que de pneumonies. »

Talleyrand et Dorothee étaient déjà venus à Hyères à l'automne 1817. Lacour-Gayet en fait état au chapitre intitulé « Le voyage aux Pyrénées » où il écrit : « ils étaient à Marseille le 7 septembre ; ils assistèrent à une représentation au théâtre ; ils virent un parent de Mme de Rémusat, M de Candolle, qui était consul à Nice. Ils poussèrent jusqu'à Toulon et Hyères, mais ce ne fut qu'une pointe très rapide, car le 14 septembre ils arrivaient à Lyon. »

Ils connaissaient donc cette petite station climatique dont ils avaient apprécié la beauté et la douceur du climat et où, loin des lieux fréquentés par la noblesse et la haute bourgeoisie qui lui préféraient Nice, on pouvait séjourner dans une relative discrétion.

Quand, d'après Dorothee, ce serait le spectacle attristant des malades et des enterrements qui les auraient poussés à quitter Hyères, il convient de prendre cette affirmation avec circonspection :

Il est vrai qu'Hyères accueillait beaucoup de malades pulmonaires aisés. Les médecins de l'époque étaient convaincus que le climat méditerranéen était propice à la guérison de ces pathologies, au premier rang desquelles venait la tuberculose dont on pensait qu'elle était héréditaire, avant que le médecin allemand Robert Koch n'en isole en 1882 le bacille responsable.

La raison des désagréments qu'auraient occasionnés les nombreux enterrements et qui auraient poussé Talleyrand à fuir Hyères est fallacieuse puisqu'il y est revenu durant l'hiver 1828, probablement seul, car Dorothee avait préféré rester à Rochecotte qu'elle venait d'acquérir pour superviser les travaux d'aménagement qu'elle avait entrepris. et y recevoir son nouvel amant : Théobald Piscatory. L'achat du château avait été décidé à l'automne 1827 et elle en avait eu dès ce moment la jouissance même si pour des raisons inconnues l'acte notarié ne fut signé que le 30 avril 1828. mais, surtout, elle souhaitait être seule pour recevoir son nouvel amant

Théobald Piscatory.

Cette hypothèse est vraisemblable car M Pichot, lorsqu'il parle des conversations entre Talleyrand et le Dr Allègre en 1828 nous dit que : « ...Même par les jours du plus beau ciel bleu et en se promenant au milieu des orangers en fleurs, il parlait souvent de Rochecotte, des jardins qu'il y avait tracés, des arbres qu'il y avait plantés » etc, ce qui d'ailleurs est faux car c'est Dorothée qui fut le maître d'œuvre des travaux ; il suffit pour s'en convaincre de lire ses lettres à ce sujet qui ont été publiées). Talleyrand a sans doute préféré éviter de séjourner seul à Paris, car l'absence de la Duchesse de Dino à ses côtés ne serait certainement pas passée inaperçue et aurait de nouveau provoqué la circulation de rumeurs calomnieuses et infâmes sur l'oncle et la nièce. Il a voulu fuir les désagréments des travaux entrepris et pour laisser Dorothée poursuivre, hors sa présence, sa liaison amoureuse, évitant la gêne pour tous de la présence de l'oncle et de l'amant sous



Théobald Piscatory, selon un journal de l'époque.

le même toit. Il n'y avait nulle jalousie de Talleyrand vis-à-vis des amants de la duchesse de Dino, Il était, par tempérament, quoiqu'on ait affirmé le contraire en 1816, au moment de la première fugue amoureuse de Dorothée, dépourvu de cette faiblesse. Les liens qui unissaient Dorothée et Talleyrand, n'étaient, contrairement à ce que la plupart des biographes du prince affirment, que « le fait d'une parenté d'esprit issue de leurs communes intelligences qui étaient vives, brillantes et complémentaires, bien plus forts que ne l'est un lien charnel. » Talleyrand ne souhaitait pas non plus séjourner seul dans son immense château de Valençay, où personne ne serait venu le voir en raison des conditions climatiques hivernales qui engendraient des difficultés de circulation. Il a donc choisi d'hiverner à Hyères dont il avait beaucoup apprécié la douceur. Ce séjour fut rendu possible grâce à l'accalmie politique survenue début 1828 après la démission de Villèle. Celui-ci devenu impopulaire a provoqué la dissolution de la Chambre des députés en novembre 1827 et a perdu largement les élections qui s'ensuivirent (180 députés ministériels contre 180 libéraux et 70 ultras anti-Villèle.). Le grand vainqueur est Royer-Collard, un libéral modéré (élu dans sept départements différents) qui prend la tête de la Chambre. Ce désaveu pour sa politique a poussé Villèle à démis-

sionner début janvier, cédant la place à un ministère dirigé par Martignac, de tendance libérale. Les esprits s'étant calmés à la suite de ce changement de gouvernement, Talleyrand pouvait s'éloigner temporairement de la capitale.

On peut donc douter de la sincérité de l'argument avancé par Dorothée quant à la cause du départ d'Hyères en février 1826 puisque le séjour de Talleyrand en 1828 dément cette affirmation. S'il n'avait pas apprécié son séjour, il ne serait pas venu une troisième fois.

Si Dorothée a souhaité quitter Hyères sans être complètement remise de ses couches et n'y est pas revenue, c'est peut-être pour les raisons sentimentales évoquées plus hauts qui la retenaient à Rochecotte, mais aussi parce qu'elle s'y ennuyait beaucoup, en dépit de l'agrément de leur logement et la douceur du climat. Cette petite ville manquait singulièrement de distractions susceptibles de plaire à une jeune femme qui vivait sa vie intensément, et le taux de mortalité important parmi les personnes en villégiature ne devait pas créer un climat propice à l'organisation des réjouissances. Elle devait regretter les nombreuses distractions de Marseille et aurait souhaité se rendre à Nice où elle espérait en trouver de meilleures au sein d'une société qu'elle pensait être d'une qualité plus relevée que celle d'Hyères. Dans son « Essai historique, topographique et médical sur la ville d'Hyères en Provence », le Dr Gensollin, que cite Marc Boyer, affirme que « la ville manque d'ornements. » M Boyer, se référant également aux lettres de Mme Brunette Nathan (Correspondance de cette dame à son mari) et à un ouvrage écrit par le Dr Armand Honnoraty nous apprend de plus qu'il n'y a pas d'arbres le long des routes d'accès, que les places sont étroites, et qu'il n'y a ni salle de spectacles, ni troupes de comédiens ni bibliothèque.

Dans sa lettre à Prosper de Barante, Dorothée avance une autre raison : Elle se plaint de difficultés matérielles : « ...mais ce n'est pas tout ; et sans le voisinage de Toulon qui fournit jusqu'aux besoins les plus primitifs de la vie, on serait fort mal ici ... »

Il faut remarquer que si Hyères était une ville autosuffisante en ce qui concerne la satisfaction des besoins base, elle manquait des produits de luxe nécessaires aux gens fortunés. Cependant, si on y regarde de près, Valençay où Dorothée séjournait une grande partie de l'été et de l'automne, était dans une situation pire :

Il fallait, pour se procurer les produits nécessaires au soutien de son train de vie, faire 42 km pour aller à Châteauroux, 72 km pour aller à Bourges et 98 km pour aller à Tours, alors que Toulon ne se trouve qu'à 16 km d'Hyères. Les difficultés d'approvisionnement

étaient donc bien moindres en Provence qu'en Berry, et il en va de même pour Rochecotte qui se trouve à environ 38 km de Tours.

Cette phrase a tellement intrigué André Beau qu'il l'a reproduite en italiques dans son livre pour la souligner.

De toute évidence elle ne reflète pas l'exacte vérité.

De plus, à Nice également, nombre de phtisiques, peut-être plus fortunés, venaient finir leurs jours. Le spectacle de ces gens épuisés par la maladie et des convois funéraires y était tout aussi navrant qu'à Hyères. Dorothée en fait état dans cette même lettre du 31 janvier : « A Nice, écrit-elle, on meurt à peu près autant qu'ici, mais le cadre est plus grand, et on est moins obligé d'arrêter sa pensée et ses regards sur des scènes de deuil. » (Lacour-Gayet). De plus Nice était aussi dépourvue de divertissements qu'Hyères : pas de bibliothèque, pas de vrai théâtre, juste un cercle où les femmes n'étaient admises dans une salle triste qu'à l'occasion de bals (Marc Boyer).

C'est probablement pour être agréable à Dorothée que, dans une lettre datée du 4 février 1826 adressée à la duchesse de Bauffremont, Talleyrand annonce son départ d'Hyères aux environs du 15 février pour Nice puis Gênes. Ce projet semble avoir été favorisé par le mauvais temps qui les avait chassés de Marseille et qui s'est également abattu courant février sur Hyères, mais il est probable que Dorothée ait aussi voulu fuir Hyères pour couper rapidement tout lien affectif avec l'enfant qu'elle venait de mettre au monde. Peut-être aussi craignait-elle qu'on finisse par faire le rapprochement entre la naissance de cet enfant déclarée à l'état civil de Toulon « née de parents inconnus », et la disparition de ses rondeurs qui n'étaient pas passées inaperçues dans la bourgeoisie locale, comme le rapporte M Alphonse Denis.

Une dernière raison a certainement pesé dans leur décision de partir : Talleyrand, avait été nommé maire de Valençay par un arrêté du préfet de l'Indre du 10 janvier et il en avait été informé assez rapidement puisque Dorothée en fait état dans sa lettre à Barante du 31 janvier.

Ils ne séjournèrent que peu de temps à Nice, où la Comtesse Tyskiewicz qui les y avait précédés, avait trouvé un logement, probablement le temps d'achever la convalescence de Dorothée. Hélas les intempéries les y avaient suivis. Dans une autre lettre écrite de cette ville à la duchesse de Bauffremont le 17 février il écrit : « Tout en m'éloignant, je me regarde comme en retour :

je ne sais ce que je resterai de temps ici. J'y comptais sur le soleil ; il y pleut depuis avant-hier que j'y suis arrivé. C'est dans les petits mécomptes mais c'en est un, car Nice en carême sans beau temps me paraît devoir être triste. Les Anglais s'en vont. » (E de Waresquiel). Plus loin il ajoute : « Nous sommes bien logés mais nous ne voyons pas la mer de nos fenêtres, ce à quoi nous étions tous accoutumés depuis cinq mois. Je prends des informations sur la route de Gênes : tout ce qui me revient me paraît un peu difficile, surtout pour la princesse (Tyskiewicz), à qui 3 jours à dos de mulet répugnent un peu. Nous verrons s'il n'y a pas moyen d'aller commodément par la mer. Je serais fâché de renoncer à Gênes, Turin et Genève. » (Waresquiel). En effet si l'accès à Nice depuis la France se faisait dans des conditions satisfaisantes, il n'en était pas de même entre Nice, San Remo et Turin. Nice, fief de la famille Savoie, se trouvait sous l'autorité du roi de Piémont-Sardaigne. Elle était délaissée par la monarchie sarde depuis que celle-ci avait annexé Gênes qui lui procurait un bien meilleur débouché sur la Méditerranée. La route qui conduisait à Turin via Cuneo était fort mauvaise et, l'hiver, celle passant par le col de Tende était difficilement praticable. De plus elles n'étaient pas sûres. Seule restait la voie maritime qui en hiver est dangereuse en raison du mauvais temps. Toutes ces difficultés menèrent Talleyrand à renoncer à son voyage en Italie.

Il était dès lors pressé de rentrer. L'éloignement de Paris devait lui peser et il prit prétexte de sa nomination Valençay, où il n'avait pas pris ses fonctions plus de deux mois, pour écourter son voyage. Cela ne l'empêcha pas, pourtant, de faire un détour par Paris, où on le retrouve le 27 mars, avant de se rendre dans sa ville pour exercer des fonctions qui, loin de lui déplaire par leur modestie, le comblaient d'aise d'après la duchesse de Dino. Notons effectivement qu'il y prit du plaisir et mit beaucoup d'application à les remplir. Il fut un très bon maire, très apprécié de ses concitoyens, soucieux du bien-être de ses administrés, et, sous sa mandature, il mit fin à l'isolement relatif de la commune, participa financièrement à son embellissement et à son développement économique et finança les œuvres de charité.

Il est évident que ce voyage en Provence de Talleyrand et de Dorothée, n'a eu pour seul but que la dissimulation de la nouvelle maternité de la Duchesse de Dino. Leur séjour à Hyères n'aura duré que le temps nécessaire à la duchesse pour mettre au monde l'enfant le plus discrètement possible et se remettre de l'accouchement. Le secret fut bien gardé. Même les amies

intimes de Talleyrand furent tenues dans l'ignorance. Il n'y fait aucune allusion dans les lettres qu'il adresse à la duchesse de Bauffremont tout au long de son voyage. Prosper de Barante, ami de Talleyrand et de Dorothée n'était pas non plus dans la confidence. Les lettres que cet homme aussi délicat qu'intelligent reçut de Dorothée et de Talleyrand durant ce voyage le prouvent. Le Baron de Vitrolles, qui jouait le rôle d'amoureux transi, n'en eut probablement la révélation que lorsque qu'il rendit visite aux voyageurs à Marseille. Ce vieil ami se comporta en parfait gentilhomme et ne divulguait pas le secret. Il était enfin souhaitable que Théobald Piscatory, le nouvel élu du cœur de Dorothée, ne l'apprît pas, enfin pas tout de suite.

De leur passage, nulle trace autre que l'annonce de leur départ dans la presse locale. Hormis les ouvrages d'Alphonse Denis et d'Emmanuel Davin, le fait n'est apparemment mentionné que dans l'ouvrage de Marc Boyer intitulé « L'invention de la Côte d'Azur » (Editions de l'Aube 2002). La maison où ils séjournèrent a disparu. A sa place fut édifié, d'après Marc Boyer, le Grand Hôtel du Parc : devenu le Grimm's Park Hôtel, il existe toujours mais est devenu depuis 1925 un bâtiment administratif communal (source Patrimoine de France).

Ce ne fut pas la seule fois qu'un voyage de Dorothée dissimula une naissance clandestine. Cela s'était déjà produit pour le fruit de son escapade amoureuse à Vienne avec le major Clam, et se reproduira en 1827. Elle voyagera seule cette fois, se rendant à Neris les Bains, à Luchon, puis en Bigorre avant de mettre au monde à Bordeaux, le 10 septembre 1827, l'enfant né de ses amours avec Théobald Piscatory.

Talleyrand a beaucoup voyagé dans son existence. Certains même de ses déplacements furent fort longs, tel celui de son exil forcé en Angleterre puis en Amérique. Au service de Napoléon, il est souvent hors de France entre 1805, début de la première campagne d'Allemagne et 1808, pour l'entrevue d'Erfurt. Au service de Louis XVIII il sera, pour le congrès de Vienne, à nouveau absent entre septembre 1815 et juillet 1816, sans compter ses séjours annuels à Bourbon l'Archambault ou dans une autre station thermale. Au service de Louis-Philippe il fut durant quatre ans (septembre 1830-décembre 1834) ambassadeur de France en Angleterre où il traita la délicate question de l'indépendance de la Belgique et consolida l'équilibre européen par la signature de la Quadruple Alliance. En 1826, Talleyrand, qui était dans sa soixante et onzième année, devait avoir plus envie de se fixer que de voyager.

Valençay était le lieu idéal pour se reposer des fatigues d'une vie active pour ne pas dire agitée. Ce château majestueux était un cadre digne de lui. Il pouvait y mener une existence paisible de grand seigneur terrien digne de son rang. Il aura fallu les raisons impérieuses évoquées plus haut pour l'obliger à entreprendre un nouveau long voyage. Il profita probablement de l'occasion de sa nomination à la fonction de maire de Valençay pour l'écourter et se consacrer à nouveau à sa raison de vivre : la politique. Fidèle à son pays, il en a toujours défendu les intérêts, soucieux du bien-être des Français en général et de ses administrés de Valençay en particulier.

Daniel CHARTRE.

Sources.

André beau « Talleyrand, chronique indiscreète de la vie d'un prince » Editions Royer 1992.

Françoise de Bernardy « Le dernier amour de Talleyrand » Librairie Académique Perrin 1966

Georges Lacour-Gayet : « Talleyrand » Editions Payot 1991.

Comtesse de Boigne « Mémoires T 2 » Collection « Le temps retrouvé » Editions Mercure de France.

Micheline Dupuy « La duchesse de Dino » Librairie Perrin Edition 2002.

Marc Boyer « L'invention de la Côte d'Azur » Editions de l'Aube 2002 (chez Harmonia Mundi)

Patrimoine de France.com : « Hôtel de voyageurs, dit Hôtel du Parc puis Grimm's Park Hôtel à Hyères »

E de Waresquiel : « Mémoires et correspondance du Prince de Talleyrand » Lettres à la duchesse de Bauffremont p1420 à 1424 Editions Robert Laffont.

Amédée Pichot : « Souvenirs intimes sur M de Talleyrand recueillis par M Amédée PICHOT » Reproduction à la demande par Forgotten Books de l'ouvrage paru le 24 mai 1868 aux éditions E Dentu Paris.

Emmanuel Davin article intitulé : « Une Hyéroise devenue toulonnaise, puis marseillaise, fille de la duchesse de Dino, nièce de Talleyrand, 1826-1913 [Mme Bertulus, née Julie Zulmé. » Paru dans le N° 8 du journal Le Fureteur N° 8 d'août 1955 (disponible contre rétribution à la BNF).

Alphonse Denis (Article intitulé « Le prince de Talleyrand à Hyères » par M Alphonse Denis extrait d'un livre aujourd'hui introuvable dont le passage concernant Talleyrand a été publié dans La vie hyéroise N° 6 du Jeudi 2 janvier 1930 (Source BNF disponible contre rétribution).

Les sacres royaux au temps de Talleyrand

par Alain Boscher

Talleyrand est probablement le seul personnage historique qui eut le rare privilège d'avoir assisté à quatre sacres royaux. Le premier sacre auquel il assiste est celui de Louis XVI en 1775, le second celui de Napoléon en 1804, le troisième aurait été celui de Louis XVIII s'il avait eu lieu, le quatrième celui de Charles X en 1825 (soit cinquante ans après le premier) ; il y en a en réalité un dernier, celui de Guillaume IV, roi d'Angleterre, prédécesseur et oncle de la reine Victoria, durant son ambassade à Londres en 1831. Précisons que les royaumes de France et de Grande Bretagne sont les seuls en Europe à pratiquer le sacre.

Mais en quoi consiste un sacre et quel est son origine ? Le sacre est l'onction d'huile sainte sur le corps du roi. C'est donc un acte religieux, à la différence du couronnement qui est un acte civil. Les évêques eux aussi sont sacrés ; on parle de nos jours d'ordination épiscopale, qui est un acte sacramentel. Mais le roi sacré reste un laïque, alors que l'évêque est un ecclésiastique. L'origine du sacre remonte à la nuit des temps.

On en trouve trace dans l'ancien testament (plus précisément dans le Livre de Samuel et dans le premier Livre des Rois) où Dieu dit à Samuel : « Remplis ta corne d'huile et pars ... Tu donneras l'onction à celui que je t'indiquerai »

Samuel verse solennellement l'huile sur la tête de David, choisi par Dieu pour être le grand Roi d'Israël, celui qui a reçu l'onction royale. Ceci est sensé se passer environ mille ans avant notre ère.

Etant donné l'importance du sacre dans l'histoire de la royauté, il convient de rappeler comment le sacre est apparu. Trois dynasties se sont succédé : les Mérovingiens, les Carolingiens puis les Capétiens. La première dynastie n'a pas connu le sacre qui n'a été pratiqué qu'avec le premier carolingien, Pépin le Bref. Clovis lui-même, le mérovingien le plus connu, n'a jamais été sacré. Il a été seulement baptisé en 496 sous l'influence de la reine Clotilde et de l'évêque de Reims Saint Rémi, ce qui en fait le premier roi chrétien et son baptême est un acte fondateur de la royauté.



Le sacre de Pépin le Bref en 754

Pépin le Bref avait succédé à son père Charles Martel dans les fonctions de maire du palais auprès du dernier roi mérovingien Childéric III en l'an 741. A ce titre, il avait des attributions très larges et était le véritable gestionnaire du royaume (d'où la légende des rois fainéants). Le poids important de ses responsabilités a amené Pépin à se demander s'il ne serait pas plus logique qu'il exerce personnellement la fonction de roi, en cette période de décadence de la dynastie mérovingienne. Mais Pépin était prudent. Il a d'abord demandé au pape ce qu'il pensait de cette situation. Le pape lui a répondu que, effectivement, il était possible que celui qui avait la réalité du pouvoir porte le titre de roi. Fort de ce soutien papal, Pépin est proclamé roi des Francs par une assemblée composée d'évêques, de nobles et de grands du royaume, à Soissons en novembre de l'an 751, et l'ancien roi Childéric III est déposé, tonsuré et envoyé dans un couvent. Après cette élection, Pépin est sacré par les évêques des Gaules, avec l'onction de l'huile sainte sur son front et renforce ainsi sa légitimité. Mais cette légitimité a un coût politique, celui de la fidélité à l'église et au pape qui a donné son assentiment au changement de dynastie.

Les événements vont pousser le pape Etienne II à s'allier au roi des Francs. Etienne II a des difficultés avec les Lombards du nord de l'Italie, et ne peut pas compter sur l'aide de l'empereur romain d'orient installé à Constantinople. En 754, le pape traverse les Alpes et vient s'entretenir avec Pépin.

Une alliance est scellée au terme de laquelle le pape Etienne II confirmerait par un second sacre fait par lui-même son appui spirituel à Pépin lequel s'engage à combattre les Lombards et à restaurer l'autorité du pape sur les états du centre de l'Italie. Pépin tiendra d'ailleurs cet engagement et confiera plus tard au pape les états utiles à la sécurité du pontife. Ceci correspond à la naissance du noyau des états pontificaux.

Le 28 juillet 754, dans l'abbaye royale de Saint Denis, Etienne II procède au second sacre de Pépin, et par la même occasion il sacre ses deux fils et leur mère, la reine Bertrade (ou Berthe au grand pied).

Le sacre des fils du roi de son vivant est important, car il permet d'introduire la notion d'hérédité et de légitimer la dynastie. Cette coutume consistant à sacrer le ou les fils du vivant de leur père, se poursuivra jusqu'à Philippe Auguste (vers l'an 1200), afin qu'il n'y ait pas de discussion lors de la succession des rois.

Ainsi le sacre a permis à Pépin, par une démarche longuement réfléchie, de devenir un monarque de droit divin qui ne dépend pas exclusivement des seigneurs francs qui l'ont désigné, et qui a la charge de

diriger les peuples que Dieu lui confie, grâce à la force morale de ce droit divin. Le principe de cette monarchie de droit divin suite au sacre va durer pendant presque onze siècles. Par l'acte religieux qu'est le sacre, le Saint Esprit investit le roi qui devient une sorte de fils adoptif de Dieu et un intermédiaire entre Dieu et le peuple. Enfin le sacre entraîne l'inviolabilité du roi ; en conséquence il est impossible de tuer un roi sacré sans commettre un sacrilège. Tout ceci contribuera à assurer la stabilité de la monarchie française, reconnue par le peuple, et conduira jusqu'à la monarchie absolue.

Progressivement les sacres donneront lieu à des cérémonies somptueuses et très codifiées, ainsi qu'à des fêtes populaires. Les nombreux invités officiels remplissaient la cathédrale, mais le peuple venait en nombre car le sacre donnait lieu à distribution d'une aumône royale. De plus, le lendemain du sacre, les capétiens ont pris l'habitude de toucher les écrouelles. En effet on attribuait au roi sacré un pouvoir de guérison. Si seuls quatre carolingiens ont été sacrés à Reims, la presque totalité des capétiens a fait le voyage à Reims pour leur sacre. Ceci tient à la confusion qui a été entretenue entre le baptême de Clovis à Reims et le sacre. Les rois, soucieux de la reconnaissance de leur légitimité, ont toujours cherché à s'approprier un lien avec les événements les plus anciens de la royauté comme par exemple le baptême de Clovis à Reims, ville où était conservée la sainte ampoule qui contenait l'huile sacrée. La référence à Clovis sera permanente dans la royauté française. Rappelons que le prénom Louis, souvent porté par nos rois, vient de Clovis, qui s'écrivait Chlodovicus en latin, puis Ludovicus qui devint Louis. Enfin le sacre à Reims est aussi le fait du pape. La bulle du pape Urbain II en 1089 donne à l'archevêque de Reims le privilège de sacrer le roi. Urbain II était un pape français issu de la noblesse champenoise. A partir de Philippe 1er sacré en 1059, tous les rois seront sacrés à Reims, sauf Louis VI sacré à Orléans en 1108 et Henri IV sacré à Chartres en 1594.

Pendant la guerre de Cent Ans, un roi anglais sera sacré roi de France à Notre Dame de Paris en 1431. Ce sacre faisait suite à celui de Charles VII, sacré à Reims en 1429, que Jeanne d'Arc s'obstinait à appeler le gentil dauphin avant son sacre et le gentil roi après le sacre de Reims. C'est dire si, pour la population, il n'y avait de roi légitime qu'après l'onction reçue à Reims.

Ainsi les sacres vont se succéder à Reims à un rythme variable. Le quatorzième siècle connaîtra sept sacres,

alors que le dix-septième et le dix-huitième n'en connaîtront que deux. Au dix-huitième siècle, les mentalités évoluent sensiblement sous l'influence des philosophes qui privilégient la science en réaction contre la superstition, l'intolérance et les abus des pouvoirs du roi et des églises. Le siècle des Lumières réclame plus de liberté.

Aussitôt la mort de Louis XV, le nouveau roi se préoccupe de préparer son sacre à Reims. Nous sommes en 1774. Le 23 septembre, Condorcet écrit à Turgot : « Ne croyez-vous pas que, de toutes les dépenses inutiles, la plus inutile comme la plus ridicule serait celle du sacre ? » Malgré les tentatives de Turgot qui ira jusqu'à suggérer d'organiser le sacre à Paris pour atténuer les dépenses, le très pieux Louis XVI maintiendra la tradition. Le peuple n'aurait peut-être pas compris qu'on le privât d'une si belle fête. Voltaire disait : « Le sacre n'est qu'une cérémonie, mais elle en impose au peuple. » Ainsi Louis XVI fit le voyage de Versailles à Reims, pour être sacré le 11 juin 1775. Le roi a vingt et un ans, le même âge que Talleyrand qui assiste à la cérémonie en soutane ; il ne sera ordonné prêtre qu'en 1779, mais il a déjà reçu les ordres mineurs de diacre et sous-diacre. Il ne fait qu'assister comme tant d'autres membres du clergé, mais ne jouera aucun rôle particulier. Il est intéressant de relire ce qu'il a écrit dans ses mémoires à ce sujet :

« Le temps amena ma sortie du séminaire. C'était vers l'époque du sacre de Louis XVI. Mes parents m'envoyèrent à Reims pour y assister. La puissance religieuse allait être dans toute sa gloire ; le coadjuteur de Reims devait remplir le rôle principal si l'âge du cardinal de la Roche-Aymon l'avait, comme on le supposait, empêché de faire cette auguste cérémonie ♦ Quelle époque brillante !...

Un jeune roi, d'une morale scrupuleuse, d'une modestie rare ; des ministres connus par leurs lumières et leur probité ; une reine dont l'affabilité, les grâces, la bonté tempéraient l'austérité des vertus de son époux ; tout était respect ! tout était amour ! tout était fêtes !... Jamais printemps si brillant n'a précédé un automne si orageux, un hiver si funeste.

C'est du sacre de Louis XVI que datent mes liaisons avec plusieurs femmes que leurs avantages dans des genres différents rendaient remarquables, et dont l'amitié n'a pas cessé de jeter du charme sur ma vie. C'est de Madame la duchesse de Luynes, de madame la duchesse Filtz-James, et de Madame la vicomtesse de Laval que je veux parler. »

Les points d'exclamation et les trois petits points sont ceux du texte original. Ces lignes, fort bien écrites, ap-

pellent quelques commentaires. Talleyrand fait remarquer qu'il est allé à Reims sur l'ordre de ses parents. Comme souvent, quand il évoque ses parents, on sent un sentiment de reproche ; mais il est un fils respectueux qui se fait toujours un devoir d'obéissance.

Au sujet des évêques de Reims, il faut préciser que le coadjuteur dont il parle n'est autre que son oncle Alexandre Angélique de Talleyrand, lequel pouvait être appelé à remplacer le cardinal archevêque en titre, Monseigneur de la Roche-Aymon, dont on pouvait craindre que l'âge avancé et la santé déclinante ne lui permettent pas de supporter cette mission physiquement éprouvante. Le coadjuteur deviendra archevêque de Reims en 1777, puis cardinal et archevêque de Paris en 1817.

Dans ce texte, Talleyrand n'exprime pas une opinion nette sur ce qu'il pense de l'événement. Toutefois certaines expressions sont significatives. « Quelle époque brillante ... tout était respect ... amour ... fêtes ... un printemps si brillant ... »

On sent ici que Talleyrand s'amuse, qu'il se moque. Il ne prend pas l'événement au sérieux. En quelques phrases sobres, il dépeint le roi et la reine en usant d'adjectifs qui les décrivent parfaitement et ici, avec sincérité.

Le dernier paragraphe est surprenant. Il fait un lien assez inattendu entre le sacre de Louis XVI et ses rencontres féminines. Du fait d'une assistance brillante et nombreuse, il affirme qu'il a profité de l'événement pour favoriser son entrée dans le monde en faisant la connaissance de personnalités féminines (et non pas masculines) et ajoute que ces amitiés naissantes ont jeté du charme sur sa vie. On retrouve là le Talleyrand qui a aimé les dames et qui appréciait cette période antérieure à la Révolution où régnait la douceur de vivre.

Le 18 mai 1804, un senatus-consulte décidait de confier le gouvernement de la république à un empereur en la personne de Napoléon Bonaparte qui décide de se faire sacrer à Notre Dame de Paris le 4 décembre 1804 en présence du pape Pie VII. Cette cérémonie a été minutieusement préparée. Elle devait d'abord être grandiose. Elle ne devait pas être absolument identique à celle des rois, pour bien marquer le changement de dynastie, mais elle devait en emprunter bon nombre d'éléments pour ressembler à un sacre.

Nous avons la chance de pouvoir la contempler grâce au tableau de David conservé au Louvre (une copie existe à Versailles). Ce tableau est très réussi et a justifié les félicitations que Napoléon adressa au

peintre. Il est par ailleurs assez fidèle à la réalité car David a assisté à la cérémonie au cours de laquelle il a pris des notes et dessiné de rapides croquis. Dans ce tableau sont représentées environ 190 personnes qui sont presque toutes identifiables. Il contient plusieurs erreurs volontaires. Napoléon avait exigé de ses sœurs qu'elles portent la traîne de Joséphine, ce qu'elles ont accepté difficilement. Le peintre a représenté à leur place deux dames de compagnie de l'impératrice, les sœurs ayant refusé de figurer à leur vraie place sur le tableau. La mère de l'empereur est représentée (à la demande de Napoléon) alors qu'elle était absente. Enfin le pape esquisse une bénédiction de sa main droite, alors que les témoins affirment qu'il a gardé les mains sur ses genoux (détail demandé par Napoléon).

Talleyrand figure en bonne place en bas à droite du tableau. C'est un des rares portraits où on le voit sourire. Peut-être par dérision. Tout cela lui paraît-il désuet ? Ou bien ce sourire n'est-il que la traduction de sa satisfaction ? On ne sait pas, d'autant qu'il n'a laissé aucun commentaire sur le sacre dans ses mémoires. Talleyrand était favorable à la naissance de l'Empire, lui qui cherchait un roi pour la France depuis plusieurs années. Précisons enfin qu'en sa qualité de grand chambellan, il portait un très lourd costume rouge et qu'au cours de la cérémonie il était chargé de présenter à l'empereur son manteau de sacre. On peut penser, vu l'absence de mention dans ses mémoires,

qu'il considérait l'événement comme secondaire.

A la gauche de Talleyrand, on reconnaît Lebrun et Cambacères, les deux derniers consuls, à sa droite le maréchal Berthier, au dessus de ce dernier le Prince Eugène de Beauharnais, puis Caulaincourt et Bernadotte.

La famille de Napoléon est à gauche du tableau. On reconnaît les frères, Joseph et Louis, les sœurs, Caroline, Elisa et Pauline, puis Hortense et Julie Clary et le seul enfant de ce tableau, le fils aîné de la reine Hortense, Napoléon Charles. Murat tenant la couronne sur un coussin, se tient derrière Joséphine, et Laetitia Bonaparte se trouve plus haut dans la tribune, et encore plus haut David s'est représenté lui-même.

Que peut inspirer ce tableau ? La lumière tombe sur le couple impérial et Napoléon apparaît en majesté. La France est censée retrouver son unité, l'empereur est entouré des piliers du nouveau régime : la famille impériale, l'église et le pape, l'armée et ses maréchaux, et enfin les grands dignitaires de l'empire. Il y a une volonté de rupture avec les rois : pas de fleurs de lys mais des abeilles sur les manteaux, Notre Dame de Paris et non pas Reims. L'onction d'huile sainte se limite au front et aux mains, on n'a pas ressorti la sainte ampoule (elle avait été brisée durant la Révolution). Mais on note une volonté d'apparaître dans la continuité de Charlemagne, car son épée (dite de Charlemagne) lui est remise, de même que lui sont remis le sceptre et la main de justice (éléments qui sont ceux des anciens rois et qui ont été remis en ser-



Le sacre de Napoléon en 1804, par David. Talleyrand est en bas à droite, en manteau rouge.

vice pour l'occasion). Toutefois le tableau rappelle que Napoléon se couronne lui-même et se charge de couronner Joséphine, ce qui montre l'affirmation de son indépendance vis-à-vis de l'Église. Il tourne le dos au pape qui n'a qu'un rôle secondaire et apparaît comme un témoin. Madame de Rémusat a noté : « Le pape, durant la cérémonie, eut toujours l'air d'une victime résignée, mais résignée noblement. » En définitive si la cérémonie fut grandiose, elle manque de spiritualité et le sentiment religieux est peu perceptible. Le tableau est finalement une œuvre de propagande.

La Restauration des Bourbons après les Cent Jours voit monter sur le trône un roi âgé qui retrouve le sol français après 22 ans d'exil. Malgré une intelligence certaine et même une finesse d'esprit, Louis XVIII n'a pas complètement intégré que les temps avaient changé. Il considère qu'il est dans la vingtième année de son règne depuis la mort du jeune Louis XVII et entend bien être sacré à Reims. Depuis la charte constitutionnelle, le roi n'est plus vraiment de droit divin, c'est la Nation qui se donne un roi. Et Talleyrand lui avait déconseillé le sacre. En 1815, il est difficile d'organiser la cérémonie : la France est occupée par les troupes alliées, la situation financière n'est pas florissante et le sacre coûte cher. On diffère l'opération. Mais on se prépare, le manteau du sacre est commandé. On en reparle en 1818. Le roi hésite. En effet la cérémonie est physiquement éprouvante, (il faut se prosterner devant l'archevêque) et Louis

XVIII est en mauvaise santé, il est pratiquement impotent. Il renonce, le sacre n'aura pas lieu. Depuis Pépin le Bref, Louis XVIII est le seul roi de France qui ne sera pas sacré. Quelle fut la conséquence de l'absence de sacre : aucune. C'est constater que le sacre qui avait un sens profond dans les temps plus anciens, était devenu anachronique.

Louis XVIII décède en 1824 dans la souffrance et le grand chambellan qu'était Talleyrand l'assiste avec assiduité durant ses derniers jours. Son successeur est son frère Charles X, un fringant sexagénaire qui est le plus âgé des rois de France lors de son avènement. C'est un homme très attaché aux valeurs de l'Ancien Régime, même s'il accepte la charte constitutionnelle. Celle-ci évoque le sacre dans son article 74 qui est rédigé ainsi : « Le roi et ses successeurs jureront, dans la solennité de leur sacre, d'observer fidèlement la présente charte constitutionnelle. » On organise donc le sacre qui a lieu le 29 mai 1825 à Reims. Talleyrand, toujours grand chambellan, est aux premières loges. Il est le seul personnage présent à avoir assisté au sacre de Louis XVI. Il n'a laissé aucun commentaire sur cette cérémonie. Il est vrai qu'il pouvait difficilement dénigrer l'opération, car sa fonction l'a conduit à y exercer des gestes protocolaires. Lors de la cérémonie, c'est en effet Talleyrand qui a été chargé de passer les bottines aux pieds du roi et de lui remettre la tunique, la dalmatique et le grand manteau du sacre (c'était le manteau qu'on avait préparé pour Louis XVIII). La cérémonie fut légèrement simplifiée mais



Le sacre de Charles X, en 1825, par Gérard

on a respecté le rite ancien en y ajoutant un serment sur la fidélité à la charte. On a ainsi renoué avec les habitudes de l'Ancien Régime. Deux jours après le sacre, Charles X ira toucher les écrouelles d'une centaine de malades ; ce sera la dernière fois qu'un roi de France se livre à l'exercice du roi thaumaturge.

Ce dernier sacre est le plus documenté. L'assistance y fut nombreuse et brillante. On note, parmi les invités, outre les vieux maréchaux d'empire, Lamartine, Chateaubriand et Victor Hugo ; ce dernier, qui n'a que 23 ans à l'époque, est dans sa période monarchiste et il composera une ode à Charles X. Il a donc vu et peut-être rencontré Talleyrand.

Le roi avait commandé à Rossini, le compositeur italien qui a souvent habité à Paris, un opéra dont le titre est : « Le voyage à Reims ».

Dans « les mémoires d'outre tombe », Chateaubriand a consacré un passage au sacre de Charles X. Il est amusant de le lire car bien que quelque temps avant il se soit montré favorable au sacre, dans cet extrait il se montre très critique. Il faut dire que Chateaubriand dont la fierté et l'orgueil sont légendaires, venait de connaître une déconvenue ; en 1824 il avait été évincé du gouvernement Villèle. Or quand Chateaubriand est mécontent, il boude :

« Le sacre actuel sera la représentation d'un sacre, non un sacre : nous verrons le maréchal Moncey, acteur au sacre de Napoléon ; ce maréchal qui jadis célébra la mort du tyran Louis XVI, nous le verrons brandir l'épée royale à Reims, en qualité de comte de Flandre ou de duc d'Aquitaine. A qui cette parade pourrait-elle faire illusion ? Je n'aurais voulu aujourd'hui aucune pompe : le roi à cheval, l'église nue ornée seulement de ses vieilles voûtes et de ses vieux tombeaux ; les deux chambres présentes, le serment de fidélité à la Charte prononcé à haute voix sur l'évangile. C'est ici le renouvellement de la monarchie ; on la pouvait recommencer avec la liberté et la religion : malheureusement on aimait peu la liberté ; encore si l'on avait eu le goût de la gloire ! (...) Le peuple a été amené à penser qu'un rite pieux ne dédiait personne au trône. (...) Les figurants à Notre Dame de Paris, jouant pareillement dans la cathédrale de Reims, ne seront plus que les personnages obligés d'une scène devenue vulgaire. (...) J'ai vu passer les carrosses dorés du monarque ; j'ai vu ces voitures pleines de courtisans qui n'ont pas su défendre leur maître. Cette tourbe est allée à l'église chanter le Te Deum, et moi je suis allé voir une ruine romaine et me promener seul. (...) J'entendais de loin la jubilation des cloches, je regardais les tours de la cathédrale, témoins séculaires de cette cérémonie. (...) La monarchie a péri,

et la cathédrale a, pendant quelques années, été changée en écurie. Charles X, qui la revoit aujourd'hui, se souvient-il qu'il a vu Louis XVI recevoir l'onction aux mêmes lieux où il va la recevoir à son tour ? Croira-t-il qu'un sacre mette à l'abri du malheur ? Il n'y a plus de main assez vertueuse pour guérir les écrouelles, plus de sainte ampoule assez salutaire pour rendre les rois inviolables. »

Cinq ans après, en 1830, la révolte parisienne chassait le dernier roi sacré.

Ainsi le sacre royal initié par le premier carolingien est un des éléments qui ont contribué à la consolidation du régime. Il est devenu un geste nécessaire, reconnu par le peuple et qui s'intégrait dans les notions de monarchie de droit divin et de monarchie absolue. Mais la seconde moitié du 18^{ème} siècle a connu de grands bouleversements : l'esprit des Lumières et la Révolution ont amené une modification importante dans les mentalités et dans la structure de l'état. Le sacre a été regardé avec indifférence comme étant un rite ancien et inutile. Ce n'est pas sans raison que ni Louis-Philippe ni Napoléon III n'ont souhaité s'y soumettre. Talleyrand s'est peu exprimé sur cette cérémonie mais il ne l'a pas défendue. Il avait peut-être des regrets : les trois sacres auxquels il a participé correspondent à des règnes qui ont connu une fin tragique.



La sainte ampoule, dans son reliquaire d'origine. Selon la légende, elle aurait été apportée par une colombe

Talleyrand - Napoléon : 1805-1807 : Les prémices de la séparation

par Daniel Chartre

Les trois derniers mois de l'année 1805 marquent un tournant dans le rapport de confiance existant entre Talleyrand et l'Empereur.

La lecture attentive des mémoires de Talleyrand portant sur cette période, et sur celle qui s'étend jusqu'à Tilsitt, met en évidence cette évolution et ses conséquences

Dès le début de la troisième coalition, Talleyrand savait que les victoires sur les champs de batailles, aussi



Le comte de Metternich, ministre des Affaires étrangères de l'Empire austro-hongrois

retentissantes qu'elles fussent grâce au génie militaire de Napoléon, n'apporteraient qu'une paix précaire, qui serait rompue à la première occasion. Il était convaincu que le risque en serait d'autant plus grand que les conditions dictées aux vaincus seraient sévères.

Il fait part à Napoléon de sa vision des choses dans une lettre rédigée depuis Strasbourg et datée du 17 octobre 1805, veille de la bataille que celui-ci s'appropriait à livrer contre les Autrichiens à Ulm : « Tant que l'Autriche et l'Angleterre seront rivales de la France elles

seront alliées naturelles et nécessaires » écrit-il (1).

Talleyrand ne voit de possibilité de conjurer le danger que si l'Autriche est en conflit d'intérêts avec un autre membre de la coalition : la Russie. Son raisonnement est le suivant :

Pour éviter que l'Autriche et la Russie ne s'allient contre la France, il faut qu'elles aient des conflits d'intérêt : « Tant que l'Autriche ne sera point en rivalité avec la Russie, il sera facile à l'Angleterre de les unir dans une alliance commune. Tant que les Russes seront en contact avec l'empire ottoman et qu'ils en méditeront la conquête, la France sera forcée de les considérer comme ses ennemis »(2) écrit-il à l'Empereur.

Il insiste également sur le fait que, pour faire disparaître toute mésintelligence avec l'Autriche, il faut organiser les Etats en Europe de telle manière qu'elle cesse d'être en contact immédiat avec la France et les Etats qu'elle a fondés en Allemagne et en Italie, avec en contrepartie, des compensations territoriales qui la dissuadent de chercher à se venger un jour. Il est convaincu que des conditions trop sévères destinées à l'abattre définitivement pour en faire une nation de second rang seraient contraires aux intérêts de l'Europe.

Dans cette longue lettre, il donne à l'Empereur sa vision du redécoupage territorial à effectuer qui, en satisfaisant les grandes puissances, les dissuaderait de prêter une oreille complaisante aux manigances de l'Angleterre et favoriserait l'établissement d'une paix durable.

Talleyrand revient à la charge auprès de l'Empereur après la victoire d'Austerlitz, une des plus cuisantes défaites de l'Autriche qui l'a acculée à la négociation. Il invite à nouveau Napoléon à faire preuve de modération dans les conditions qu'il va dicter à l'Autriche :

« Aujourd'hui abattue et humiliée, elle a besoin que son vainqueur lui tende une main généreuse. »(2)

Hélas Napoléon fit la sourde oreille aux conseils de son ministre. Le traité de Presbourg ne mit pas fin à la violence, puisqu'une quatrième coalition se forma en 1806, à partir des puissances de la précédente qui n'avaient pas signé de paix avec la France, et dont la Prusse et la Russie furent l'âme. Cette guerre aurait pourtant pu être évitée si la Russie avait été obligée de garder un œil sur une Autriche restée puissante qui était en rivalité



Alexandre 1er, Tsar de toutes les Russies

d'intérêts avec le Tsar dans le sud-est de l'Europe. Mais l'Autriche vaincue et « dans l'état de détresse ou elle était réduite. »(3) ne pouvait rompre le traité pour se joindre à la nouvelle coalition et était trop affaiblie pour pouvoir être une source d'inquiétude pour le Tsar.

Autre conséquence néfaste du traité de Presbourg : en raison de la dureté des conditions dictées à l'Autriche par Napoléon, celle-ci bien qu'en paix avec la France avait été humiliée et comptait bien se venger un jour. Les échecs de Napoléon en Espagne l'encouragèrent à céder aux sollicitations anglaises et, en s'engageant dans la cinquième coalition, à rallumer la guerre (avril 1809). Les succès militaires remportés par Napoléon contre la Prusse et la Russie au cours de la quatrième coalition peuvent laisser penser que l'opinion de Talleyrand sur ce qu'il fallait entreprendre pour ramener la paix en Europe était erronée. Ils démontrent au contraire qu'il avait raison. Bien que Napoléon ait battu les Prussiens à Auerstedt et à Iéna le 14 octobre 1806 et les Russes à Eylau, bataille dont Talleyrand dit dans ses mémoires qu'elle fut seulement « un peu gagnée » tant elle fut confuse et sanglante (8 février 1807), puis à Friedland (14 juin), au prix d'innombrables vies humaines, les deux traités de Tilsit : avec la Russie le 7 juillet 1807 puis avec la Prusse le 9 juillet, ne permirent pas l'établissement d'une paix durable tant la rancune et le désir de revanche habitait les nations vaincues.

A Tilsit, Talleyrand n'a pas pu modérer la dureté des conditions imposées aux Prussiens. Il croyait à tort que

l'Empereur était en grande confiance avec lui. Mais il avait été écarté des négociations par un Napoléon qui lui reprochait d'avoir à Presbourg modéré la sévérité des termes du traité imposé aux Autrichiens par des adoucissements sur les contributions et pénalités financières qu'il comportait ; aussi à Tilsit dit-il « Je fus chargé, non pas de négocier avec les plénipotentiaires prussiens avec le général Falkreuth et M de Goltz, mais de signer avec eux le traité du 9 juillet 1807 qui contenait les cessions territoriales de la Prusse à Napoléon et l'Empereur Alexandre. »(3) Ce fut une cruelle désillusion pour notre personnage.

Les conditions du traité avec la Prusse furent encore plus féroces et inflexibles que celles imposées à l'Autriche, elles portaient en elles les germes d'une nouvelle guerre entre les deux nations.

Le traité avec la Russie « que je négociais et signais avec le prince Kourakjn », nous dit-il, le fut strictement sur la base des décisions arrêtées par les deux seuls empereurs sans pouvoir s'en écarter. Les clauses en étaient beaucoup plus magnanimes qu'avec la Prusse, parce que Napoléon voulait ménager un adversaire dont la présence en Europe centrale servait ses intérêts en constituant une menace pour l'Autriche.

Le Tsar les avait acceptées parce qu'elles lui permettaient de « mettre son amour propre à couvert à l'égard de ses sujets. » (3) puisqu'il pouvait se vanter d'avoir évité un démembrement total de la Prusse et que ce traité lui laissait la possibilité de se rattraper sur l'Empire ottoman dont un partage avait été arrêté.

Mais cette paix ne fut en réalité qu'une trêve entre les deux empereurs, chacun rêvant d'exercer seul une suprématie politique, territoriale et militaire sur l'Europe. Napoléon comptait que les traités de Presbourg et de Tilsit, qu'il avait imposés à ses adversaires, seraient respectés à cause de la peur que ses victoires éclatantes leur avait inspirées. Talleyrand dit aussi que Napoléon « se plaisait à croire que, de l'Empereur de Russie, il avait fait une dupe. » (3). Mais le temps a donné raison à Talleyrand sur sa vision des choses. Il a en effet prouvé que la véritable dupe était l'Empereur français. Pour Talleyrand il ne faisait aucun doute qu'une paix que Napoléon imposait par la force et reposant sur la terreur qu'il inspirait n'était pas viable.

Grisé par ses succès militaires, Napoléon n'écoutait plus personne et ne se fiait plus qu'à son propre jugement. Talleyrand en a fait la triste constatation. Presbourg, pour commencer puis Tilsit ensuite prouvent que le lien de confiance qui unissait les deux personnages n'existait plus. Enivré par sa puissance, Napoléon se croyait infailible. Trop sûr de ses opinions, il ne

tenait plus compte des avis divergents de son ministre, qui bien souvent l'agaçaient.

Talleyrand en fait l'amère constatation dans ses mémoires : « Pendant tout le temps que j'ai été chargé de la direction des Affaires étrangères, j'ai servi Napoléon avec fidélité et avec zèle. Longtemps il s'était prêté aux vues que je me faisais un devoir de lui présenter. Elles se réglèrent sur ces deux considérations : établir pour la France des institutions monarchiques qui garantiraient l'autorité du souverain en la maintenant dans des justes limites ; ménager l'Europe pour faire pardonner à la France son bonheur et sa gloire.

En 1807, Napoléon s'était depuis longtemps déjà écarté, je le reconnais, de la voie dans laquelle j'ai tout fait pour le retenir... » (3).

Il était indigné par le comportement de l'Empereur, par tout ce qu'il y avait « d'impolitique et de destructeur dans cette manière de renverser des gouvernements pour en créer d'autres qu'il ne tarderait pas à abattre. » au gré de la situation du moment. Il en tira les conséquences et démissionna de sa charge, ne voulant plus contribuer à « mettre en péril la destinée de ma patrie. » Sur le moment cette démission arrange Napoléon qui remplace Talleyrand par un homme à l'échine plus souple. Plus tard, il regrettera amèrement ce départ. Talleyrand, lui, reste très attentif aux événements. Il est convaincu que même s'il n'épouse plus les vues de l'Empereur, celui-ci reste indispensable à la stabilité intérieure de la France, que sans un homme à poigne tel que lui, la France retournerait vers le chaos. C'est pourquoi, en se contraignant à applaudir aux succès d'un Napoléon devenu très sensible aux flatteries pour ne pas dire aux flagorneries, bref, en se comportant en parfait courtisan, il espérait conserver quelque crédit auprès de l'Empereur et ainsi éviter à la France encore plus de privations, de sang et de larmes.

Son but principal était de servir les intérêts de la France. Jugeant que les actes de Napoléon devenaient contraires et néfastes à son pays, il prit de plus en plus ses distances ; cet éloignement se fit progressivement. Constatant qu'en refusant de céder tant soit peu, Napoléon rendait sa chute inéluctable, il commença à réfléchir à « quelle forme de gouvernement devait adopter la France après la catastrophe de la chute de Napoléon » (3)



Les sources principales de cet article sont les suivantes :

Source 1 : Documents figurant en annexe du chapitre « L'Empire jusqu'à Tilsit » de l'édition des Mémoires de Talleyrand parues chez Plon dans la série « Les mémorables »
Source 2 : Lettre de Talleyrand à l'Empereur écrite de Vienne, le 5 décembre 1805, lendemain de la bataille d'Austerlitz. Même source que précédemment.

Source 3 : Talleyrand, Mémoires



Talleyrand – l'homme de la France¹

par Joachim von Below-Dünnow

Il y a une arme plus terrible que la calomnie, c'est la vérité.

Talleyrand

En contemplant le portrait de Talleyrand par François Gérard,² Goethe écrit son fameux commentaire sur lui en 1826³ :

Ici nous voyons le premier diplomate du siècle, assis dans le plus grand calme et attendant tous les hasards de l'instant avec sang-froid... Nous n'avons pas supprimé l'impression des dieux épicuriens, qui habitent là où il n'y a ni de pluie ni de neige ni de tempête ; dans ce calme cet homme est assis, sans craindre les tempêtes qui se déchaînent autour de lui. L'on peut comprendre son apparence, mais l'on ne comprend pas comment il la maintient. Son regard est tout ce qu'il y a de plus inconnaissable ; il regarde devant lui, mais il est douteux qu'il regarde son observateur... Son regard n'est pas dirigé vers l'intérieur comme celui de quelqu'un qui réfléchit, ni vers l'extérieur comme celui de quelqu'un qui observe. Ses yeux reposent en et sur eux-mêmes, ainsi que toute sa figure, qui, certes, n'évoque pas une complaisance avec soi-même, mais plutôt un certain manque de rapport avec l'extérieur. Assez, quelque soit notre physiognomonie et interprétation ici, nous trouverions notre connaissance trop courte, notre expérience trop pauvre, notre imagination trop bornée, pour que nous puissions trouver un jugement suffisamment correct d'un tel être. Probablement il en sera de même avec les historiens futurs, qui pourront juger, dans quelle mesure le portrait présent les aidera.⁴

Dans cette contribution nous évoquons quelques traits et actes de la vie riche de ce personnage extraordinaire de l'histoire de la France, de ce personnage d'une part baroque qui pourrait bien figurer dans *Les Liaisons dangereuses*, et d'autre part plein d'idées politiques libérales et modernes, qui méprisait le militaire, les guerres et les nationalismes. Il eut toujours la vision d'une Europe des nations dans leurs frontières naturelles. Après les désastres des nationalismes en Europe pendant les 19^e et 20^e siècles, sa vision d'une identité européenne, surtout d'une France forte dans une Europe confédérée par la paix, nous semble aujourd'hui plus prometteuse et plus actuelle que jamais.

Personnage du 18^e siècle, Charles Maurice de Talleyrand – Périgord vécut sous de nombreux régimes différents qui se succédèrent par des ruptures historiques, de l'Ancien Régime à la Monarchie de Juillet, en passant par la Révolution de 1789, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration. A travers ces ruptures il incarne l'anti-rupture par sa vision constante de la France et de sa nation. Cela peut sembler paradoxal et comporte le risque du reproche d'opportunisme. En effet, cette image d'opportuniste, de cynique et d'égoïste politique a été colportée surtout au 19^e siècle, mais encore jusqu'à nos jours. Je citerai seulement quelques biographies ou romans récents

1 Voir aussi : Actes du Colloque international et pluridisciplinaire «Ruptures modernes et contemporaines» Boulogne-sur-Mer 16 – 18 novembre 2006, Université du Littoral Côte d'Opale, édités par Jacqueline Bel.

2 François Gérard : Portrait de Talleyrand, huile sur toile 1808, original aujourd'hui au Château du Marais, jadis à Sagan en Silésie. Copies à Valençay, à Versailles et à l'ambassade de France à Londres. Voir aussi Fig. 1.

3 Johann Wolfgang von Goethe, *Schriften zur Kunst 1816 – 1832*, Sophien – Ausg. 1887 – 1919, Tome I49I, *Neuere Malerei und graphische Künste*, pp. 397 – 399 : - ; hier sehen wir den ersten Diplomaten des Jahrhunderts, in der größten Ruhe, sitzend und alle Zufälligkeiten des Augenblicks gelassen erwartend. ... Wir erwehr[t]en uns nicht des Andenkens an die Epikurischen Gottheiten, welche da wohnen wo es nicht regnet noch schneiet noch irgend ein Sturm weht ; so ruhig sitzt hier der Mann, unangefochten von allen Stürmen, die um ihn her sausen. Begreifen läßt sich, daß er so aussieht, aber nicht wie er es aushält. ... Sein Blick ist das Unerforschlichste; er sieht vor sich hin, ob er aber den Beschauer ansieht, ist zweifelhaft. Sein Blick geht nicht in sich hinein wie der eines Denkenden, auch nicht vorwärts, wie der eines Beschauenden ; das Auge ruht in und auf sich, wie die ganze Gestalt, welche, man kann nicht sagen ein Selbstgenügen, aber doch einen Mangel an irgend einen Bezug nach außen andeutet. Genug, wir mögen hier physiognomieren und deuten wie wir wollen, so finden wir unsere Einsicht zu kurz, unsre Erfahrung zu arm, unsre Vorstellung zu beschränkt, als daß wir uns von einem solchen Wesen einen hinlänglichen Begriff machen könnten. Wahrscheinlicherweise wird es künftighin dem Historiker auch so gehen, welcher dann sehen mag, in wie fern ihn das gegenwärtige Bild fördert.

4 Traduction personnelle



Figure 1 : Portrait de Talleyrand, gravure sur fer d'E. Finden à Londres, 17 janvier 1831, avec signature autographe de Talleyrand et d'après le tableau de François Gérard de 1808.
© Collection privée.

comme *Talleyrand ou le cynisme* par André Castelot, ⁵ *Le diable boiteux* par François Boulain, ⁶ *Talleyrand ou l'art de rouler tout le monde* par Francœur ⁷, ou, un peu plus gentiment, *Talleyrand, le sphinx incompris* par Jean Orioux. ⁸

Certes, Talleyrand était impliqué dans quelques affaires ténébreuses ⁹ et il savait toujours conjuguer engagement et nécessité politique avec ses propres intérêts, surtout avec ses intérêts financiers.

Mais, à cet égard, il réussissait simplement mieux que tout le monde agissant de même. D'autant qu'au 19^e siècle, le reproche d'opportunisme se faisait plutôt par jalousie que par vertu. Parmi les jugements moraux peu fondés dans cet esprit, Chateaubriand ¹⁰ nous sert de modèle exemplaire. Parmi les premiers qui ont corrigé l'interprétation à courte vue de la vie et des actes de Talleyrand, figurent les historiens Duff Cooper (1937), Georges Lacour-Gayet (1928), Guglielmo Ferrero (1940) et, modestement, même Saint-Beuve dès 1869. A ce propos Waresquiel ¹¹ écrit : *Fascinés par le personnage, tous les contemporains ne se sont intéressés qu'à son style. Mais son expérience des révolutions, son art de l'évaluation des situations, le poids de son influence, tout cela ne lui aurait servi à rien si la projection de sa pensée n'avait pas été au-delà des prévisions ordinaires et s'il n'avait pas eu une idée claire et déterminée du but à atteindre.*

Et ce but de Talleyrand se définit par les libertés et par une Constitution, en 1789 comme en 1814, à la fin de l'Empire et pendant toute sa vie. Son engagement courageux pour la France, notamment pendant la deuxième moitié de l'Empire, en 1814, au congrès de Vienne 1814/15 et, finalement, à Londres en 1830, est un fait, hélas, souvent incompris, voire non reconnu. Les apparentes trahisons des régimes sous lesquels il vivait s'expliquent très bien par sa vision de ce qui était bon pour la France. Certes, le qualificatif d'homme de la France peut provoquer, surtout les bonapartistes, mais cette appréciation sera justifiée ci-dessous. Dans

la préface de sa biographie de Talleyrand, Louis Madelin ¹² écrit : *Talleyrand reste donc ... l'objet des plus vives contestations et des plus étonnantes contradictions. ... En tout cas ... il a été, parmi les personnages non seulement de son temps, mais de notre histoire, un des plus marquants ; on n'ose écrire « un des plus grands », et je dirai pourquoi.* ¹³

Né en le 2 février 1754 à Paris comme descendant d'une des plus vieilles familles nobles de France, Charles Maurice de Talleyrand – Périgord était un enfant prometteur, ambitieux, curieux et intelligent, mais réservé et contraint à observer son entourage sans pouvoir décider de son propre sort. Sans fortune et par népotisme ecclésiastique, ses parents ¹⁴ décidèrent qu'il entrerait dans l'état ecclésiastique contre son gré, faisant ainsi de son frère cadet Archambault le futur chef de famille. En 1770 il entra au Séminaire de Saint – Sulpice, fut ordonné prêtre en 1779 à Reims, fut désigné comme agent général du clergé, et, sur intervention de son oncle, l'archevêque de Reims et cardinal Alexandre - Angélique de Talleyrand – Périgord, il fut sacré évêque le 4 janvier et devint évêque d'Autun le 16 janvier 1789. Le 2 avril 1789 il fut élu député aux Etats généraux par le clergé d'Autun et président de l'Assemblée le 16 février 1790. Il fit voter la mise à disposition des biens du clergé. Il déposa la mitre et démissionna de l'évêché d'Autun le 13 janvier 1791 et fut élu administrateur du département de Paris le 17 janvier 1791. En janvier 1792 il fut envoyé en mission diplomatique à Londres, et en avril 1793 son nom fut inscrit sur la liste des émigrés. De l'Angleterre, Talleyrand s'embarqua pour les Etats – Unis, d'où il sollicita son retour en France pendant deux ans. Le 4 septembre 1795, la Convention Nationale raya son nom de la liste des émigrés, et Talleyrand regagna la France par Hambourg en septembre 1796. Le 16 juillet 1797 il fut nommé ministre des Relations extérieures du Directoire. Le 6 décembre il rencontra Napoléon pour la première fois. Le 20 juillet 1799 le Directoire reçut

⁵ André Castelot, *Talleyrand ou le cynisme*, Librairie Académique Perrin 1980.

⁶ François Boulain, *Le diable boiteux*, Editions France-Empire 2002.

⁷ Francœur, *Talleyrand ou l'art de rouler tout le monde*, Le Cercle Paris s.a.

⁸ Jean Orioux, *Talleyrand, le sphinx incompris*, Flammarion Paris 1970.

⁹ L'on permettra l'allusion au roman de titre homonyme de Balzac, dans lequel Talleyrand joue un rôle sibyllin

¹⁰ Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. réimpr. Jean de Bonnot Paris 2005 – 2006.

¹¹ Emmanuel de Waresquiel, *Talleyrand, le prince immobile*, Librairie Arthème Fayard 2^e éd. 2006, p. 433.

¹² Louis Madelin, *Talleyrand*, Tallandier 1979.

¹³ Talleyrand voulait que *pendant des siècles, on continue à discuter sur ce que j'ai été, ce que j'ai pensé, ce que j'ai voulu.* Ainsi fut il et ainsi soit il !

¹⁴ Charles – Daniel comte de Talleyrand – Périgord et Alexandrine de Damas - d'Antigny. Rappelons deux autres ancêtres bien fameux: Wilgrim comte d'Angoulême et de Périgord 843 et Adalbert comte de Périgord 990, qui donna la fameuse réponse à Hugues Capet à la question « Qui t'a fait comte? »: « Qui t'a fait roi? » La devise familiale volontairement ambiguë est: « Ré que Diou »



Figure 2 : Talleyrand ministre des relations extérieures du consulat, détail d'une gravure avec manière noire de 1804, probablement par ou d'après Jean Duplessi-Berteaux. © Collection privée.

la démission de Talleyrand dudit ministère, qu'il reprit sous le Consulat le 22 novembre 1799 sur intervention de Bonaparte, après avoir été un des principaux instigateurs du coup d'état du 18 brumaire de l'an VIII, (9 novembre 1799).

Déjà pendant les premiers grands succès militaires de Bonaparte en Europe centrale, Talleyrand plaide pour une politique de la paix et pour une victoire raisonnée : « *Ce qu'il faut pour la nation française, c'est lui montrer le but et le terme des sacrifices qui sont exigés d'elle ; ce qu'il faut pour les nations étrangères, c'est de les rassurer sur leur indépendance, c'est de leur présenter une constitution inébranlable, un gouvernement fixe avec lequel elles puissent traiter.* »¹⁵

Alors qu'une reprise de la guerre avec l'Angleterre était en vue, Talleyrand passait pour l'homme de la paix dans l'opinion des Anglais. Comme l'illustre la caricature *Boney and Talley, the corsican carcass-butcher's reckoning day [Boney et Talley, le jour des comptes du boucher de cadavres]* par J. Gilray London septembre 1803.¹⁶ Boney en boucher sanguinaire armé d'une hache et visant le taureau anglais de l'autre côté de la Manche, est retenu par Talley portant un chapeau à moitié épiscopal et à moitié civil ou ministériel. En outre, le Germanic body est décapité, faisant allusion au Reichsdeputations-Hauptschluß de 1803, qui constitua la fin du Saint Empire Romain Germanique. Le 10 septembre 1802, Talleyrand fut contraint par

Napoléon, épris d'un fort embourgeoisement, d'épouser une de ses maîtresses, Mme Catherine Grand. Détail important à noter : le mariage ne fut pas reconnu par l'Église, parce que Mme. Grand était déjà mariée. Séparé d'elle à l'amiable en 1816, Talleyrand dit, lors de sa mort en 1835 « cela simplifie ma situation. »

Aucun enfant ne naquit de ces noces. Par contre, parmi les au moins cinq enfants naturels de Talleyrand, nous comptons le général Charles de Flahaut (né en 1785) et peut-être Eugène Delacroix (né en 1798)¹⁷. Le 7 mai 1803, Talleyrand acquit le château de Valençay dans le Berry avec l'aide de Napoléon, prison dorée des princes et infants d'Espagne du 15

mai 1808 au 8 février 1814.

Après la proclamation de l'Empire, le 18 mai 1804, Talleyrand fut nommé Grand Chambellan le 11 juillet et assista au sacre de Napoléon le 2 décembre 1804¹⁸. Le 5 juin 1806 Talleyrand obtint la principauté de Bénévent en Italie par le nouveau roi de Naples, Joseph Bonaparte, pour services rendus. Bénévent sera rétrocédé au Saint-Siège après le Congrès de Vienne en 1815. Le prince de Bénévent n'y mit jamais le pied, mais s'en occupa soigneusement. Il introduisit une administration moderne, le code civil, le code pénal et la scolarité obligatoire pour garçons et filles, et celle-ci non pour des raisons émancipatoires, mais « pour augmenter les bonnes mœurs. » Il renvoya les militaires français pour installer une police locale.

Talleyrand accompagna l'Empereur durant la campagne de Prusse et de Pologne en 1806/07. Il signa le traité de Tilsit entre la France et la Prusse, et fut le seul témoin durant l'entretien tragique entre la reine Louise de Prusse et l'empereur Napoléon, le 7 juillet 1807. Il écrit dans ses mémoires : « *J'étais indigné de tout ce que je voyais, de tout ce que j'entendais, mais j'étais obligé de cacher mon indignation. Aussi, serai-je toute ma vie reconnaissant de ce que la reine de Prusse, reine d'un autre temps, voulut bien s'en apercevoir.* »¹⁹

Doutant du Grand Empire en train de naître, Talleyrand donna sa démission de ministre des Relations extérieures le 10 août 1807 avec le célèbre commentaire

15 Waresquiel lc. p. 272, p.743.

16 Voir par exemple Waresquiel lc. p.XVIII, ou la collection du musée national du château de Malmaison.

17 Voir Casimir Carrère, Talleyrand amoureux, Editions France-Empire 1975.

18 Voir aussi le tableau de 1805 - 1807 de Jacques - Louis David au Musée du Louvre Paris.

« Je ne veux pas être le bourreau de l'Europe » Notons bien que Talleyrand quitte Napoléon au moment où celui-ci est à l'apogée de son pouvoir et de sa gloire. Un opportuniste l'aurait quitté en 1812 ou 1813. Toutefois, Napoléon le nomma vice - Grand - Electeur de l'Empire une semaine après, sans pouvoir empêcher Talleyrand de s'opposer désormais à sa politique qui n'était plus celle de la France mais celle de l'Empereur. L'Entrevue d'Erfurt, du 25 septembre au 12 octobre 1808, permit à Napoléon d'avoir les mains libres en Espagne et envers l'Angleterre en partageant avec le tsar Alexandre le reste de l'Europe continentale en zones d'intérêt. Il emmena Talleyrand pour négocier avec Alexandre un traité franco-russe, notamment une alliance contre l'Autriche en cas de déclaration de guerre par celle-ci. Là, l'empereur fut vraiment naïf et commit une grande erreur. Talleyrand, partisan d'une alliance avec l'Autriche, mais bon ami du tsar depuis Varsovie, réussit secrètement à le convaincre de résister aux exigences démesurées de Napoléon : « Sire, vous ne sauverez l'Europe qu'en tenant tête à Napoléon. » Il manœuvra avec une efficacité simple, mais machiavélique, tout en étant convaincu que l'Empire dépassait largement ses limites. Il compromit aussi un éventuel mariage de Napoléon avec la sœur du tsar et, toujours fin diplomate, fit jouer au Théâtre Français à Erfurt la pièce *Cinna* de Corneille contenant la belle phrase « *la perfidie est noble envers la tyrannie* ». Dans son tableau,²⁰ Gosse a parfaitement saisi le rôle et l'impassibilité apparente de Talleyrand en le plaçant entre l'empereur et le baron Vincent, l'observateur délégué par l'Autriche, qui n'était pas invitée à Erfurt. Les résultats ne furent guère favorables pour Napoléon. L'apparente trahison d'Erfurt était en vérité la conséquence logique de la situation stratégique et politique, et il fallut beaucoup de sang-froid et de courage pour agir ainsi. Il dira plus tard « *à Erfurt, j'ai sauvé l'Europe d'un complet bouleversement.* »²¹

Après la folie de l'aventure espagnole, Talleyrand comprit que l'Empire devait chuter, et qu'il s'agissait du commencement de la fin.

Après l'entente, à première vue paradoxale, entre Fouché et Talleyrand, portant surtout sur une éventuelle succession de l'Empereur, nécessaire à l'Empire, nous assistons à la fameuse scène du 28 janvier 1809²². Inquiété par les rumeurs d'une conspiration, Napoléon

rentra précipitamment le 17 janvier 1809 d'Espagne et convoqua les dignitaires de l'Empire et les ministres Decrès et Fouché pour le 28 janvier. Après un préambule de menaces générales, il s'adressa à Talleyrand : « Vous êtes un voleur, un lâche, un homme sans foi, vous avez trahi, trompé tout le monde, ... vous vendriez votre père. ... Tenez, vous êtes de la m... dans un bas de soie. » Talleyrand restait debout, appuyé contre une console, pour soulager sa mauvaise jambe. Pas un mot ne sortit de ses lèvres, pas un muscle ne tressaillit. Ce flegme imperturbable ne fit que pousser Napoléon à bout « Vous ne m'aviez pas dit que le duc de San Carlos était l'amant de votre femme? » Cette fois le prince daigna répondre : « En effet, Sire. Je n'avais pas pensé que ce rapport pût intéresser la gloire de Votre Majesté et la mienne. » L'Empereur finit par lâcher sa victime et sortit. En se retirant à pas lents, alors que tous les témoins pensaient le retrouver pendu aux grilles du Carrousel le lendemain matin, Talleyrand ramena le tout à une question d'urbanité et dit : « *Quel dommage, qu'un aussi grand homme soit si mal élevé !* » Et au comte de Ségur il murmura : « *Il y des choses qu'on ne pardonne jamais.* » Et il ne pardonna pas. Sa fonction de Grand Chambellan lui fut retirée, mais il restait vice - Grand - Electeur.

S'ensuivirent quelques années difficiles pour Talleyrand entre sa résistance au régime, des problèmes financiers et l'impossibilité d'exercer des fonctions à la hauteur de ses ambitions. Néanmoins il refusa à Napoléon de reprendre le ministère des Relations extérieures après la défaite de Leipzig en octobre 1813. Evidemment il voyait plus loin. Son heure sonna déjà quelques mois plus tard : Le 31 mars 1814, Paris capitulait et le tsar s'installait chez Talleyrand, le 1er avril 1814 Talleyrand était élu président du gouvernement provisoire par le Sénat, le gouvernement souvent caricaturé comme celui des *girouettes*. Dans la fameuse *Déclaration du 31 mars 1814 à Paris*, composée par Talleyrand, Dalberg et Nesselrode, les armées des puissances alliées refusent toute négociation avec Bonaparte ou sa famille, reconnaissent et garantissent la Constitution que la nation française se donnera, et proclament qu'ils respectent l'intégrité de l'ancienne France, telle qu'elle a existé sous ses Rois légitimes ; ils peuvent même faire de plus, parce qu'il professent toujours le principe que, pour le bonheur de l'Europe, il faut que la France soit

19 Mémoires de Charles - Maurice de Talleyrand, Tome I, éd. réimpr. Jean de Bonnot Paris 1967.

20 L'Entrevue d'Erfurt, par Nicolas Gosse 1838, Musée de Versailles.

21 Mémoires de Charles - Maurice de Talleyrand, I.c.

22 Lacour-Gayet, I.c. tome 2 Chap. XVIII pp. 271 - 273

grande et forte. ²³ Ce texte est du Talleyrand à cent pour cent et contient le mot clef de ses arguments appliqués dans la suite : la légitimité. Sans exagérer, il était l'homme idéal pour défendre et réorganiser la France pendant les 18 mois à suivre, une France doublement vaincue pendant ladite époque. Waresquiel l'appelle carrément le *quasi-roi de France*. ²⁴ En cet instant il devenait ainsi l'homme de la France parce que personne d'autre ne pouvait mieux sauver cette France déchirée entre royalistes, ultraroyalistes, bonapartistes et d'autres, une France tombée de si haut après le 31 mars 1814 et après le 18 juin 1815, la défaite de Waterloo. Le 23 avril 1814, il signe l'armistice avec les Alliés, Louis XVIII est proclamé roi et rentre à Paris le 3 mai. Le 13 mai Talleyrand est nommé ministre des Affaires étrangères et le 30 mai, il signe déjà le Traité de Paris avec les Alliés.

En juin, Talleyrand fut nommé pair de France à vie. Louis XVIII lui accordait le titre de *prince de Talleyrand* et le nommait premier plénipotentiaire du roi au Congrès de Vienne 1814/15, que le traité de Paris prévoyait pour établir définitivement la paix en Europe. Le 23 septembre 1814, muni des instructions à sa guise et à celle du Roi, Talleyrand arriva à Vienne et y retrouva une ambiance altérée et hostile à la France, notamment de la part de la Russie et de la Prusse. Les quatre Alliés, l'Angleterre, l'Autriche, la Russie et la Prusse, avaient déjà signé une convention pour régler entre eux les problèmes majeurs – notamment ceux de la Saxe, de la Pologne et du royaume de Naples – sans consulter les autres plénipotentiaires, en compromettant ainsi le Traité de Paris et en essayant de reporter une assemblée générale le plus longtemps possible. Surtout, la France se voyait exclue du cercle des grandes puissances. Alors Talleyrand se mit à la tête des états secondaires et revendiqua en leur nom l'ouverture officielle du congrès, tout en ne demandant rien d'autre que l'application du principe de la légitimité des régimes et des frontières à instaurer. La réponse ne se fit pas attendre. Les quatre Alliés invitèrent Talleyrand à une conférence préparatoire sur laquelle nous sommes très bien renseignés grâce au travail du secrétaire général du congrès, Friedrich von Gentz, et de la Geheime Staatspolizei de l'Empereur François I^{er}. Durant la séance il démonta complètement leurs manigances et leur rappela leurs intentions préalables : « *La présence d'un ministre de Louis XVIII consacre ici*

le principe sur lequel repose tout ordre social. Le premier besoin de l'Europe est de bannir à jamais l'opinion qu'on peut acquérir des droits par la seule conquête, et de faire revivre le principe sacré de la légitimité d'où découlent l'ordre et la stabilité. Montrer aujourd'hui que la France gêne vos délibérations serait dire que les vrais principes seuls ne vous conduisent plus et que vous ne voulez pas être justes ! » Les Alliés n'étaient plus alliés : dès lors, la France se retrouvait parmi les grandes puissances et participait à la direction du congrès : il n'y avait plus ni vainqueurs, ni vaincus. Talleyrand réussit à conclure une alliance secrète défensive avec l'Angleterre et l'Autriche, qui fut signée le 3 janvier 1815. Les Cent Jours furent bien pénibles pour l'ambassade française, entretenue alors par l'Autriche et d'autres états secondaires, mais Talleyrand ne changea pas sa politique et convainquit le congrès que la chute de l'usurpateur se fasse sans attendre. La suite lui donna raison : Talleyrand signa l'acte final du Congrès le 9 juin 1815, neuf jours avant Waterloo (!), et quitta Vienne le 10 juin 1815 pour retrouver le Roi à Mons. Après les guerres de Napoléon dans presque toute l'Europe, la France sortait du congrès en tant que grande puissance et presque indemne : sans réparations à payer, son territoire était défini par les frontières de 1792, ²⁵ i.e. comme aujourd'hui sans la Savoie et Nice, qui appartiennent à nouveau à la France depuis 1860. Ironie du sort, le véritable gagnant du congrès était l'Angleterre. La composition de la délégation française était déjà en elle-même un chef d'œuvre diplomatique. Composée surtout en fonction d'aspects de politique intérieure, elle comprenait : les deux autres plénipotentiaires, le duc Emmerich de Dalberg, ami de toujours, pour assurer les liens avec les princes médiatisés ou mécontents allemands, et le comte Alexis de Noailles, royaliste et catholique pour assurer les liens avec un roi compliqué, le comte de la Tour du Pin, ancien préfet sous Napoléon, le comte de la Besnardière ainsi que d'autres de ses fidèles collaborateurs du ministère de longue date, son chef de cuisine Antonin Carême, un des meilleurs en Europe, le peintre Jean Baptiste Isabey, son pianiste Sigismund Neukomm et beaucoup d'autres, parmi lesquels il ne faut pas oublier les célèbres danseuses Emilia Biggotini, Aimée Petite et Rosalie Morel pour dissiper le moindre doute sur le savoir-vivre français. A la place de son épouse, il emmena sa jeune et ambitieuse nièce, la comtesse Dorothee de

²³ Voir André Castelot, l.c. p. 453

²⁴ Waresquiel l.c. p.448.

²⁵ Talleyrand avait préféré la définition par la paix de Lunéville

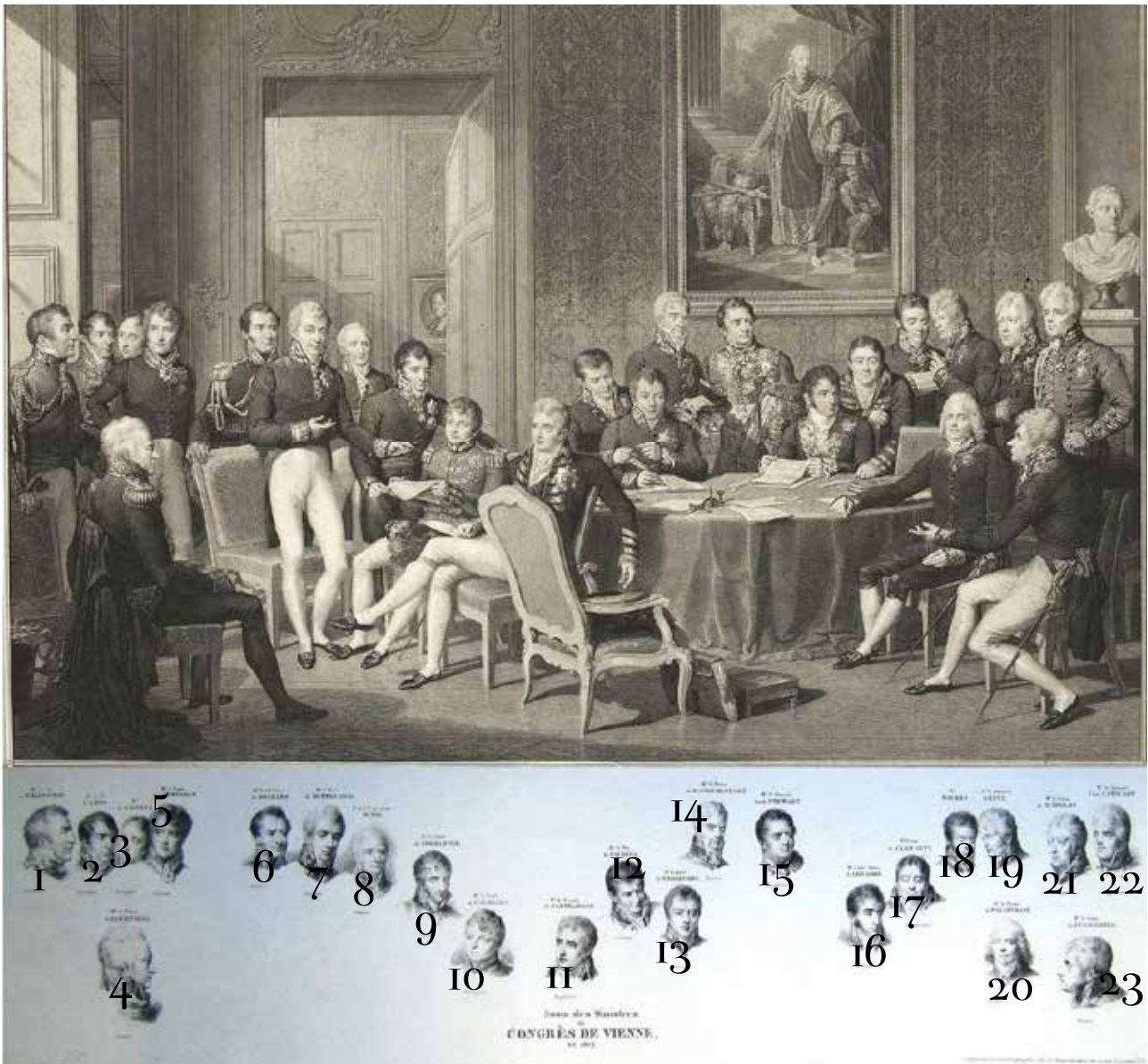


Figure 3 : Jean Baptiste Isabey : Le congrès de Vienne début février 1814, l'introduction de Wellington en tant que successeur de Castlereagh par Metternich. De gauche à droite du haut en bas : 1. Wellington (Angleterre) 2. Lobo da Silveira (Portugal) 3. Saldanha da Gama (Portugal) 4. Hardenberg (Prusse) 5. Loewenhjelm (Suède) 6. Noailles (France) 7. Metternich (Autriche) 8. La Tour du Pin (France) 9. Nesselrode (Russie) 10. Palmella (Portugal) 11. Castlereagh (Angleterre) 12. Dalberg (France) 13. Wessenberg (Autriche) 14. Rasumofsky (Russie) 15. Stewart (Angleterre) 16. Labrador (Espagne) 17. Clancarty (Angleterre) 18. Wacken (?) 19. Gentz (Autriche, secrétaire du congrès) 20. Talleyrand (France) 21. Humboldt (Prusse) 22. Cathcart (Angleterre) 23. Stackelberg (Russie). Le tableau au mur montre l'empereur d'Autriche François 1er, celui au couloir montre l'impératrice Marie - Thérèse. Le buste représente son chancelier Kaunitz. En haut, détail de la gravure 1819 d'après Isabey par Jean Godefroy. La scène n'avait jamais lieu et fut composée de portraits seuls et séparés par Isabey. En bas, les noms des ministres du congrès de Vienne, gravure par Isabey. © Collection privée.

Périgord, princesse de Courlande. Comme première dame de l'ambassade française, elle aida surtout Talleyrand à dissiper les réserves de la délégation prussienne contre lui.

Comme pour Talleyrand, les caricatures connurent un apogée durant ces deux années. Citons seulement ici la caricature *La balance politique*, parue dans le Nain Jaune du 15 mai 1815 et montrant les souverains et mi-

nistres, Castlereagh, Frédéric Guillaume III de Prusse, François 1^{er} d'Autriche, le tsar Alexandre 1^{er} et Talleyrand qui pèsent les âmes des pays à partager. De la bouche de Talleyrand sort la phrase « *Je ne demande que pour un Louis.* »

Talleyrand fut nommé président du conseil des ministres le 9 juillet 1815, mais démissionna du ministère le 24 septembre 1815 pour cause de trop de désaccord

avec le Roi. Il fut toutefois nommé Grand Chambellan du roi quatre jours plus tard. S'ensuivirent presque 15 années consacrées moins à la politique qu'à ses affaires privées. Maire de Valençay, instigateur parmi d'autres de la révolution de juillet 1830, il fut nommé ambassadeur français à Londres par Louis-Philippe le 6 septembre 1830. A nouveau il joua un rôle primordial dans la solution de la crise belge qui s'acheva avec le traité de Londres du 15 novembre 1831, portant reconnaissance du royaume de Belgique et du roi Léopold I^{er}. En outre il fut l'instigateur de la Quadruple Alliance entre l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal et la France, signée le 22 avril 1834. Il démissionna le 13 novembre 1834, ayant plus de 80 ans.

Même envers le salut spirituel et la mort, il garda son flegme. Après plusieurs semaines de négociations avec l'Eglise, il signa sa réconciliation avec le Saint-Siège

le 17 mai 1838, vers 6 heures du matin. Après l'ultime confession, il reçut publiquement l'extrême onction d'un évêque (!) à midi et mourut aussi publiquement à 15h35 du même jour. Il ne savait pas seulement vivre, mais aussi mourir.²⁶

Il fut inhumé à Valençay le 5 septembre 1838. Avec lui, un homme d'un siècle lointain mais politiquement étrangement moderne, s'en allait et nous laisse encore, et peut-être pour toujours, perplexes devant ce personnage extraordinaire.

D'une intelligence inouïe, d'une éloquence parfaite et d'une sagesse claire, Talleyrand, comme Bismarck d'ailleurs, était et est peu estimé, voire souvent méprisé. Quoiqu'il en soit, en raison de ses actes politiques, il fut l'homme de la France au bon moment et mérite que l'on ne l'oublie pas. Aux reproches d'opportunisme Talleyrand répondait et expliquait son comportement par la célèbre

phrase aussi laconique que philosophique : « *je n'ai abandonné aucun régime avant qu'il se fût abandonné lui-même.* »²⁷ Ou, d'après un autographe de 1830, « *de tous les gouvernements que j'ai servis, il n'y en a aucun de qui j'aie reçu plus que je ne lui ai donné.* »



Figure 4 : Portrait de Talleyrand par C. Vogel à Londres du 26. Juin 1834, lithographie de Louis Zöllner, avec signature autographe de Talleyrand. © Collection privée.

26 Voir aussi Waresquiel : l.c. Le savoir vivre et le savoir mourir, pp. 615 – 616.

27 Mémoires de Charles-Maurice de Talleyrand, l.c.

Talleyrand et Fouché, des ennemis mais aussi des complices

par Daniel Haumont

Préambule

Dans l'édition de 2018, j'avais fait un parallèle entre les personnages de La Fayette (1758-1834) et Talleyrand (1754-1838), des contemporains qui avaient agi au cours de la même période historique et dont les destins s'étaient achevés à peu d'années d'intervalle sous le règne de Louis-Philippe.

Pour cette édition 2019, je mets en parallèle les destins de Joseph Fouché (1759-1820) et de Talleyrand. Leurs destins se sont rejoints plus tardivement (fin du Directoire) que ceux de Talleyrand et La Fayette, qui se sont rencontrés dès 1789 aux Etats Généraux.

Talleyrand et La Fayette ont choisi de quitter la France avant que la Révolution ne les emporte, alors que Fouché a choisi le camp des révolutionnaires régicides après n'être entré dans la Révolution que plus tardivement (élu à la Convention en septembre 1792).

La pièce de théâtre « Le Souper » de Jean-Claude Brisville, qui a remporté un énorme succès, met face à face Talleyrand et Fouché au moment de choisir un destin pour la France après Waterloo et la chute de Napoléon.

La Fayette, riche par héritage, n'a pas ressenti le besoin de s'enrichir encore plus, à l'inverse de Talleyrand et de Fouché qui ont fait chacun une « immense fortune ». Mais faire fortune était un objectif de vie pour ceux

qui en avaient l'opportunité; ainsi, c'était la norme de l'époque pour ceux qui avaient accès au pouvoir. Joseph Bonaparte était devenu immensément riche.

Talleyrand et Fouché avaient un point commun : la très bonne connaissance des systèmes financiers de leur époque et l'art d'en jouer à leur profit afin de faire fructifier leur fortune. Talleyrand

aimait dépenser l'argent en festivités prestigieuses ; Fouché aimait accumuler. Fouché la fourmi, Talleyrand la cigale, mais une cigale qui ne sera jamais à court de fonds.

Fouché et Talleyrand partagent le rôle de traîtres dans le Mémorial de Sainte-Hélène, paru en 1823.

Louis Madelin, dont la thèse de doctorat en 1900 portait sur Fouché, se vit reprocher par Lavisson d'avoir écrit une thèse sur « un personnage aussi décrié que Fouché »

Il ne semble pas qu'il existe en France une Association des « Amis de Joseph Fouché ». Mais il pourrait y en avoir une des « curieux » de Fouché.

Acte I : avant 1789

Talleyrand naît dans une famille noble, mais une noblesse plutôt désargentée. Fouché naît dans une famille plutôt aisée de Nantes (père petit armateur qui participe au « commerce triangulaire », Afrique, Amérique, Nantes, et qui mourra en mer, comme plus tard le frère cadet de Joseph Fouché).

Joseph Fouché étudie à Nantes chez les Oratoriens et s'oriente vers l'enseignement, toujours chez les Oratoriens. Il a subi la tonsure, mais n'a jamais été prêtre. Il enseigne dans plusieurs collèges en France, les plus marquants étant ceux de Juilly en Seine-et-Marne et d'Arras. Juilly en 1788 était le collège le plus renommé des Oratoriens et le « Père Fouché » y enseignait les mathématiques et la physique. Le Conventionnel Billaud-Varenne y enseigna aussi. Jérôme Bonaparte y fut élève après, entre autres, Montesquieu et le Maréchal de Villars. Pendant et après la Révolution, Fouché, devenu athée, resta cependant attaché à Juilly, protégea certains anciens et évita à Juilly le démantèlement. Après Juilly, Fouché est à Arras en 1789 et y fait la



Billaud-Varenne par Jean-Baptiste Greuze, vers 1790



Joseph Fouché Ecole française du XIXe siècle

connaissance de l'avocat de Robespierre et de sa sœur Charlotte pour laquelle il eut quelque attirance. Robespierre contacta les oratoriens dans le cadre d'un procès et il avait besoin de quelqu'un connaissant la physique : ce fut Fouché.

On ne lui connaît pas de maîtresse. Il épousera Bonne-Jeanne Coiquaud en 1792 avant de partir siéger à la Convention. Il en aura 4 enfants. Ses descendants vivent en Suède (effet Bernadotte).

Talleyrand ne disposait pas de fonds et, après le Séminaire, il rêvait d'obtenir un évêché qu'il n'obtiendra, à 34 ans, qu'en 1788 à Autun, ville où Joseph et Napoléon Bonaparte avaient étudié quelques années auparavant. Cependant il avait obtenu un certain nombre de charges ecclésiastiques rémunératrices, en particulier celle d'Agent Général du clergé à 26 ans où il a pu parfaire sa culture financière et montrer son talent. Fréquentant, entre autres, le banquier suisse Panchaud, Calonne et Mirabeau, il a acquis cette culture financière qui lui a permis toute sa vie de gérer sa fortune, devenue une « immense fortune ». Pendant ce temps il a plusieurs maîtresses de haut rang.

Acte 2 : 1789-1792, des Etats-Généraux à la proclamation de la République

En 1789, Talleyrand est élu du clergé aux Etats-Généraux ; Fouché en 1789 est, lui, toujours professeur chez les Oratoriens à Arras, mais suite à l'agitation créée par les événements parisiens, il est renvoyé en 1790 à Nantes. Il y adhère au Club des Amis de la Constitution dont il deviendra le Président. Notable de Nantes, il pouvait espérer un siège de député modéré dans une ville conservatrice. Elu à la Convention, il siègera effectivement parmi les modérés, ce qui déplait à Robespierre. De modéré, il deviendra Girondin (parti majoritaire), puis Montagnard quand le vent aura tourné en faveur de ceux-ci. Girondins et Montagnards étaient issus des Jacobins. Ce sont les Girondins qui avaient poussé à la guerre contre les puissances européennes en avril 1792.

C'est l'Assemblée Législative qui mettra sur les rails la République qui sera proclamée le 22 septembre 1792 ; la famille royale est emprisonnée au Temple.

Talleyrand voulait une Constitution pour la France. La « Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen » fut la première étape. La Constitution elle-même fut plus difficile à élaborer. Talleyrand par ses rapports, Mirabeau par son éloquence, devinrent les membres les plus influents de l'Assemblée. Talleyrand fait adopter la nationalisation des biens du clergé pour renflouer les caisses de l'Etat. Le 28 décembre 1790, Tal-

leyrand prête serment à la constitution civile du clergé. Il nommera des évêques de cette obédience. Alors que la Constitution va être adoptée, Talleyrand et les royalistes constitutionnels sont à l'apogée de leur influence sur la Révolution.

Talleyrand est envoyé au printemps 1792 en mission diplomatique à Londres à deux reprises. Mais le 10 septembre 1792, quelques jours avant la proclamation de la République, voyant les excès de la Commune de Paris encouragés par certains députés extrémistes, il repart une troisième fois avec un ordre de mission et un passeport régulier délivrés par Danton.

Les Girondins et les Jacobins manipulent le peuple de Paris en attisant ses plus vils instincts ; ils font tout ce qui peut empêcher la Constitution de fonctionner.

En septembre 1792, Talleyrand et Fouché ne se connaissent pas. Talleyrand vient de quitter la France et Fouché vient d'être élu à la Convention. Ni l'un ni l'autre n'avaient appartenu à l'Assemblée Législative (Robespierre non plus car un député de la Constituante ne pouvait pas y être élu) qui n'a siégé que quelques mois de 1792, mais dont le rôle a été fondamental dans la chute de la royauté.

En réalité, ce sont les Clubs : les Feuillants pour La Fayette et pour les Jacobins : Robespierre avec les Montagnards et les Girondins jusqu'à leur rupture de 1793, qui élaboraient la Politique que « mettait en musique » l'Assemblée Législative. Le peuple de Paris (la Commune, les clubs et les sections) était manipulé pour suivre le chef d'orchestre Jacobin.



Honoré-Gabriel Riqueti, marquis de Mirabeau par Joseph Boze

Acte 3 : La Convention,

la Terreur et la Convention thermidorienne

Talleyrand est en Amérique. Les leaders Girondins sont guillotins suite à leur jugement expéditif par le Tribunal Révolutionnaire, après une mise en accusation à la Convention contrôlée par les Montagnards qui sont devenus majoritaires après l'exécution de Louis XVI. La plupart des Girondins, dont Fouché, avaient voté la mort du Roi ; mais ils avaient demandé, sans succès, que le jugement soit ratifié par le peuple avant d'être exécutoire.

A partir de ce moment, Fouché prend des positions de plus en plus radicales : par suivisme, par conviction, par lâcheté, par goût pour l'intrigue ? Il a été effrayé par l'incapacité ou le manque de volonté de la Convention de créer une force de police capable de contrebalancer les excès de la Commune de Paris.

Le Représentant en Mission de la Convention avait, à l'origine, pour objet de contrôler la « levée en masse » pour l'armée pour pallier les défaites qui s'accumulaient au début de 1793. De sa première expérience de Représentant en Mission en Mayenne qui fut un échec, Fouché tira des conclusions sur les responsables de cet échec : les royalistes, les prêtres, les modérés, qui l'amèneront à ce qu'il sera dans les mois qui suivirent, en particulier à Lyon. Le Représentant en Mission avait les pleins pouvoirs avec un objectif réel de terroriser. Lui, l'Oratorien, sera le plus ardent déchristianisateur de 1793, avec une violence et une intensité que son passé ne laissait pas présager. Fouché est très influencé par les pires extrémistes de la Convention : les hébertistes Hébert, Chaumette, Marat, manipulateurs de la Commune de Paris, qui à l'époque, feront passer Robespierre et Danton comme des « modérés », obligés de suivre par réalisme politique.

A Moulins, Nevers, puis à Lyon, Fouché mènera une politique anticléricale extrême (« Tout ministre du culte ou autre prêtre pensionné par l'Etat sera tenu dans un délai d'un mois, de se marier ou d'adopter un enfant. ») ; les signes du culte sont interdits. Les pauvres ne doivent plus exister, c'est aux riches de les entretenir. Peu de Représentants en Mission sont allés aussi loin.

A Lyon, une rébellion associant royalistes, républicains modérés, Girondins exclus de la Convention, prend le contrôle de la ville et exécute Chalièr, le prédécesseur du duo Collot d'Herbois / Fouché. La répression sera terrible avec des méthodes sophistiquées d'exécution en masse. Après le 9 Thermidor, Fouché accusera Robespierre d'avoir « commandité » ces crimes.

L'exécution des hébertistes en mars 1794 met fin aux exactions de Fouché à Lyon. Il est rappelé à Paris par la Convention après l'exécution de Danton.

De retour à la Convention après 9 mois d'absence, Fouché constate le nombre de bancs vides après les exécutions des mois précédents encouragées par les Montagnards, et commence à s'inquiéter du sort qui pourrait l'attendre.

A la Convention, il n'y a plus que les « bons » et les « méchants » Dénominations symétriques de la part de chaque clan : il faut un vainqueur et un vaincu. Rivalités des Comités, des polices, listes de proscrip-

tions, erreurs tactiques de Robespierre contribueront à l'issue du 9 Thermidor. Fouché et Tallien, les conjurés adroits de l'un des clans, abattent l'autre : celui de Robespierre, Couthon, Saint-Just.

Après la chute de Robespierre, un calme relatif s'établit ; mais les royalistes et les jacobins tenteront chacun de prendre le pouvoir sans y parvenir. Bonaparte deviendra le général Vendémiaire en écrasant la tentative royaliste de prise du pouvoir.



Pierre-Gaspard Chaumette, estampe de François Bonneville

La Convention thermidorienne s'efface pour laisser la place au Directoire. Le 26 octobre 1795. Fouché, trop marqué, ne sera pas membre de la nouvelle assemblée, « le Corps Législatif » dont les 2/3 devaient être des anciens conventionnels.

Quel psychologue ou psychiatre pourra expliquer comment un homme normal a pu subitement devenir un si monstrueux fanatique, puis un expert dans l'art de manipuler une Assemblée ?

Acte 4 : du Directoire au Consulat

Fouché n'est plus député et il exerce pour le Directoire des fonctions de police et de renseignement où son génie de l'intrigue lui est fort utile ; il se plaint à Barras d'être devenu pauvre. Il est nommé en octobre 1798 « ambassadeur » en République Cisalpine (le Milanais étendu), création de Bonaparte après la première campagne d'Italie et sera rappelé à Paris en même temps que le général Joubert duquel il est proche. A partir du 4 juillet 1799 il est nommé Ambassadeur en Hollande et rapporte à Talleyrand.

L'exil de Talleyrand a duré 5 ans. De retour en 1797, il ne retrouvera un poste politique, grâce à Madame de Staël, qu'en juillet 1798 : ministre des Relations extérieures.

Le Directoire, reprenant la main en défaveur des néo-jacobins, nomme, de façon inattendue, Fouché Ministre de la Police Générale et Talleyrand perd son poste de ministre.

Talleyrand et Fouché se sont finalement peu fréquentés pendant le Directoire, jusqu'au moment où le com-

plot qui devait aboutir au Coup d'État du 18 Brumaire s'est préparé. Compte-tenu du nombre de personnages impliqués dans le complot, sa réussite est surtout due à la faiblesse du gouvernement en place.

Objectivement complices, Fouché, bloquant les portes de Paris, et Talleyrand, complotant dans l'environnement du Gouvernement, en ont été des organisateurs efficaces. Initialement celui qui devait prendre le pouvoir était le général Joubert et non pas Bonaparte. Mais Joubert a été mystérieusement tué par un canon de sa propre armée lors d'une campagne militaire.

Ainsi, les deux destins révolutionnaires parallèles se sont rejoints le 18 Brumaire. Ils ne se quitteront plus jusqu'en 1814 et le renoncement forcé de Napoléon au pouvoir.

Les deux hommes se détestent cordialement. Comment aurait-il pu en être autrement étant donnés leurs origines et leurs passés révolutionnaires si opposés. Napoléon comptera sur cette détestation réciproque pour en déduire que toute trahison de l'un d'eux lui serait connue grâce à l'autre, et ainsi les contrôler.

Acte 5 : 1800 à mai 1814

Le Consulat de 3 membres maintient Fouché à la tête de la Police Générale et nomme Talleyrand au poste qu'il avait déjà occupé sous le Directoire de ministre des Relations extérieures ; Talleyrand aurait préféré les Finances, mais Bonaparte était méfiant.

Fouché va occuper le poste jusqu'en 1810 ; période entrecoupée d'une « disgrâce dorée » de 2 ans à la fin du Consulat au moment où la Police passa momentanément sous le contrôle de la Justice. Ses talents d'organisateur et de manipulateur donneront des résultats. Un complot démantelé des royalistes conduisit à l'arrestation en 1804 du duc d'Enghien contre lequel il n'existait qu'une présomption. Talleyrand a été favorable à l'enlèvement ; il avait cependant prévenu le duc de Bade ... qui ne fit rien pour protéger le duc d'Enghien. Fouché ne prit pas de position officielle, mais il ne semble pas avoir été défavorable.

En 1807, Talleyrand doit quitter son poste de ministre des affaires étrangères. Il est nommé Vice Grand électeur. « Le seul vice qui lui manquait », dixit Fouché.

Le complot fomenté par Talleyrand et Fouché durant les derniers mois de 1808 vise, à la suite de rumeurs sur la mort de Napoléon en Espagne, à conserver leur pouvoir : une alliance objective.

Voulant montrer leur nouvelle alliance, ils se montrent ensemble en public. Cette intrigue n'a pas l'occasion de se concrétiser : Napoléon, ayant eu vent de ces préparations, quitte précipitamment l'Espagne en janvier 1809

pour Paris, avant de partir guerroyer la même année en Autriche (Wagram). Les explications personnelles sont orageuses, Talleyrand est accusé d'avoir incité l'Empereur à enlever le duc d'Enghien et d'avoir été favorable à la destitution « des 2 » rois d'Espagne. Cependant, les conséquences politiques pour Talleyrand et Fouché seront limitées. Talleyrand perd son poste de Grand Chambellan ... et prend contact avec l'Autriche.

A partir de 1809, tous les deux mettront en garde l'Empereur Napoléon pour ses excès de conquêtes, sans résultat. Il en résultera des prises de position fort différentes. Fouché prédisant la chute à terme sans prendre de mesures concrètes et Talleyrand s'alliant avec des souverains étrangers sans oublier de demander des avantages financiers. Talleyrand se détache peu à peu de l'Empereur, mais reste cependant son conseiller. Il monnaie ses conseils aux puissances étrangères. A Erfurt en 1808, il conseille au Tsar Alexandre de tenir tête à Napoléon, et Erfurt sera un échec pour Napoléon.

Pendant que Napoléon est en Autriche en 1809, les anglais débarquent à Anvers, mettant en danger une partie de l'Empire. Le gouvernement de Cambacérès tergiverse ; Fouché lève une Garde Nationale, l'arme et en confie le commandement à Bernadotte (ministre de la Guerre sous le Directoire, Maréchal d'Empire, futur roi de Suède ... et Jacobin comme Fouché). L'opération est couronnée de succès et Napoléon soutient l'initiative de Fouché. Fouché devient duc d'Otrante. Mais Fouché, sans autorisation, lève d'autres Gardes



Bernadotte en roi de Suède et de Norvège par Fredric Westin

Nationales dans plusieurs parties de l'Empire; il est admonesté par l'Empereur. En parallèle, Fouché négocie avec l'Angleterre et la Hollande dont le roi est Louis-Napoléon, ceci associé avec le banquier Ouvrard, le plus riche d'Europe.

Fouché, le ministre trop puissant et trop entreprenant inquiète et irrite au plus haut point ... il va être destitué en juin 1810. Savary lui succède. Fouché a le temps de trier et brûler les papiers qui pourraient être compromettants.

A la mi 1810, Fouché et Talleyrand, à force de jouer double-jeu, n'ont plus de rôle politique impérial, ce qui ne les empêche pas d'agir par la bande.

Fouché, furieux, s'exile dans sa sénatorerie d'Aix, revient de temps en temps à Ferrières, son château de Seine-et-Marne, et s'enrichit. Sa femme meurt en 1812 ; il se remaria.

Après l'échec de la conspiration du Général Malet (1812), l'Empereur qui « craint l'oisiveté » des deux ex-ministres leur propose des postes ; Talleyrand refuse tout et Fouché est appelé à Dresde en 1813 avant la bataille de l'Europe de Leipzig qui marquera le début de la chute de l'Empire. Il est chargé de gouverner les provinces Illyriennes (Croatie, Slovénie, Carinthie, Styrie, Trieste) de l'Empire. De retraites en retraites, celles-ci seront récupérées par l'Autriche.

Pendant ce temps Murat, roi de Naples qui tient à garder son trône, se rallie à l'Autriche et Fouché pense faire de Murat un successeur de Napoléon ... qu'il pourrait manipuler.

Acte 6 : La chute provisoire, puis définitive, de l'Empire

Ce que Talleyrand et Fouché avaient pressenti dès décembre 1808, arrive en 1814 où, de fausses victoires en fausses victoires, la campagne de France se termine par l'occupation de Paris par les Alliés et l'abdication de Napoléon.

Fouché tente de rejoindre Paris en circonvenant Augereau, puis Bernadotte, réputés hostiles à Napoléon, sans succès ; il arrive trop tard.

Le 1er avril 1814, le Sénat élit Talleyrand à la tête d'un « Gouvernement Provisoire » Celui-ci négocie avec les puissances étrangères les conditions de l'établissement d'un nouveau régime pour succéder à l'Empire défait. Ce sera la première Restauration des Bourbons avec Louis XVIII qui fera de Talleyrand son ministre des Affaires étrangères (il espérait mieux), et l'enverra au Congrès de Vienne négocier les meilleures conditions possibles pour la France vaincue. Talleyrand y jouera

sûrement la meilleure prestation de sa carrière de diplomate, s'impliquant à 100% pour la France.

Le 1er mars 1815, Napoléon est de retour au pouvoir. Il nomme Fouché ministre de la Police. Talleyrand est resté à Vienne et ne reviendra qu'après Waterloo.

Fouché joue sur tous les tableaux en même temps afin de se ménager une place dans un proche avenir sans Napoléon. Il est royaliste ultra quand il est en contact avec les Bourbons. Il pousse Napoléon à octroyer le maximum de libertés. Il est en contact avec Gand (Louis XVIII) et le Congrès de Vienne. Il manigance de multiples solutions post-Napoléoniennes. Il organise des élections à la Chambre des Représentants en faisant en sorte de ne pas faire élire trop de Bonapartistes, mais plutôt des anciens Conventionnels plus ou moins reconvertis (Barère, membre du Comité de Salut Public) et La Fayette. Curieusement, Carnot, aussi membre du Comité de Salut Public, est ministre de l'Intérieur de Napoléon.

Après Waterloo, Fouché reprendra sa tactique du 9 Thermidor, inquiétant les députés pour se rallier des partisans ; ne prenant pas la parole à l'Assemblée, mais en manipulant sa « marionnette » La Fayette pour obtenir l'abdication sans condition de Napoléon et son exil définitif. La légende va pouvoir se construire.

Fouché a gagné, reste à trouver un successeur à l'Empereur. Talleyrand et Fouché envisagent les solutions possibles pour finalement revenir à la case départ et au retour de Louis XVIII.

Conclusion

Talleyrand et Fouché se sont finalement alliés contre Napoléon, après l'avoir activement et efficacement servi pendant des années. Cette alliance finale, pour abattre définitivement l'Empereur, fut sans pitié et sans limites.

Fouché est Gouverneur Général de la France après Waterloo et l'abdication de Napoléon en 1815.

Après la Restauration de Louis XVIII, Fouché est ministre de la police du Gouvernement Talleyrand. Mais la Chambre élue en août 1815, dite « introuvable » est très majoritairement royaliste et la carrière de Fouché prendra définitivement fin à la chute du Gouvernement Talleyrand qui fut Premier Ministre pendant 76 jours seulement, et sans impact sur la politique du Roi et sur les Alliés qui occupaient la France. Le Congrès de Vienne était bien fini.

Talleyrand perd alors tout pouvoir politique jusqu'en 1830. Jouer double jeu avait rendu les rois méfiants.

Fouché se remarie à 56 ans, à l'Eglise, avec l'aval signé

du Roi. Il épouse la fille de la duchesse de Castellane âgée de 27 ans, donc vieille pour une célibataire en 1815.

Finalement à l'automne 1815, Napoléon, Talleyrand et Fouché étaient vaincus avec des conséquences plus ou moins douloureuses. Fouché retrouvera dans l'exil final à Trieste une partie de la famille Bonaparte, elle aussi bannie. Il y mourra en 1820. Talleyrand est « exilé » à Valençay en attendant des jours meilleurs qui viendront en 1830. Seul Napoléon est entré dans la légende. Comme le titre de l'article le signifie, « Talleyrand et Fouché, des ennemis mais aussi des complices », il y avait des points communs aux deux personnages. Ce qui en a fait, à certaines périodes, des partenaires dans l'action. Par bien d'autres aspects, ils étaient en complète opposition.

Talleyrand avait une vision de l'histoire qu'il a essayé de mettre en œuvre tout au long de sa carrière de

diplomate. Fouché, au contraire, était un opportuniste sans vision globale autre que son intérêt politique du moment, mais avec un art de survivre dans les pires circonstances et une ambition politique, quel que soit le Régime.

Bibliographie

Joseph Fouché (Jean Tulard)

Fouché, dossiers secrets (Emmanuel de Waresquiel)

Fouché, les silences de la pieuvre (Waresquiel)

Jully 1777-1977, huit siècles d'histoire (Jacques de Givry)

Mémoires de J. Fouché, Duc d'Otrante



L'Hôtel de Forbin, résidence aixoise de Fouché, est aujourd'hui occupé par un établissement bancaire

Lancement du livre de Linda Kelly « Talleyrand in London: The Diplomat's Last Mission » à l'Ambassade de France 24 mars 2017.

Introduction et traductions (en bleu) par Roland MARTINET

Introduction :

Du 15 au 18 octobre 2017, notre association avait organisé un deuxième voyage à Londres où Talleyrand séjourna à plusieurs reprises.

Le compte rendu de ce voyage fut publié dans le N° 10 janvier 2018 du « Courrier du Prince »

L'une des visites au programme eut lieu le 18 octobre au Traveller's Club où la délégation fit une rencontre bien amicale avec Madame Linda Kelly, auteure de deux fameux ouvrages sur Talleyrand. Le premier, publié en 1991, « Juniper Hall », relatait la vie des émigrés français sous la Révolution, dont Talleyrand faisait éminemment partie...mais pas du tout bien vu des autorités anglaises qui l'expulsèrent finalement.

Le second livre de Linda Kelly, publié justement en 2017, « Talleyrand in London : The Master Diplomat's Last Mission » consacré à l'Ambassade du Prince entre 1830 et 1834 décrit – comme l'indique le sous-titre- un Talleyrand « souverain » et très en cour ...britannique ! Il se trouve que ce dernier ouvrage fut lancé, à l'Ambassade de France, six mois avant notre visite en ce même lieu !

Après quelques échanges de courriers, en ma qualité de président de l'association, avec Linda Kelly, cette dernière nous a fait cadeau des textes des discours de lancement de cet ouvrage à l'Ambassade de France, manifestation présidée par notre Ambassadrice du moment, Madame Sylvie Bermann ... Première femme Ambassadrice de France au Royaume-Uni. C'était précisément à cette dernière que je m'étais adressé pour ... la réception de notre groupe à l'Ambassade ; ce qui se réalisa avec Madame Taittinger-Jouyet, épouse de son successeur.

Avant de laisser la parole aux intervenantes à cette manifestation, laissez-moi encore vous communiquer une confidence de Linda Kelly. L'une des critiques (en général très positives) de son livre était intitulée « Que Madame Theresa May peut-elle apprendre de Talleyrand ? » !

Allocution de son Excellence Madame Sylvie Bermann, Ambassadrice de France auprès de la Cour of St James 's.

Dear Linda, dear all,

It is with great pleasure that I hold this reception to celebrate the publication of Linda Kelly's Talleyrand in London: the Diplomat's Last Mission. Only a month ago, I had the honour of awarding the annual Duff Cooper prize, named after the British diplomat and English ambassador to France. He was also an "admiring biographer" of his French counterpart Talleyrand. Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, known as "old Talley" to his British friends and detractors alike, is to this day considered both a diplomatic genius and a ruthless double-crosser.

Talley appeared to be the epitome of everything 19th century Britain hated about its French neighbours: a rogue Papist excommunicated for his numerous affairs and illegitimate children; an infamous turncoat who ultimately abandoned every government he worked for, but for the last one. Paradoxically, when he arrived to London for the second time, he was received with great warmth by the British public, while remaining a deeply unpopular figure at home - a fact that Talleyrand in London underlines, not without humour. Talley played on the cliché that a diplomat's main job was to be a polished socialite excelling in conversation and elegant laziness. Both he and his niece by marriage, Dorothea, were famous entertainers, throwing lavish parties at the French Embassy. He was seen in his old age as an enlightened, aristocratic survivor of the 18th century, and his presence in the capital spoke to the nostalgia of the English upper classes.

Writing of the Mother of Talleyrand's illegitimate son, Mme de Flahaut, and her "intrigues", Linda Kelly tells

us: "One of the disadvantages of operating as an ambassador in the aristocratic circles in which political power still resided was the damage that could be done in London drawing rooms." What exactly was happening in these London drawing rooms, in which a handful of Lords were deciding the fate of entire nations over delicious meals and highbrow banter? The reader, a fly on gilded walls, discovers the important role played by women: Dorothea, Talleyrand's niece and de facto ambassadress; the Princess Lieven, wife of the Russian Ambassador in London; Madame Adélaïde, sister of Louis-Philippe, king of France. Through their letters, we guess how thrilling and frustrating it must have been to be so close, yet so far from actual political power.

It would be anachronistic to say that Talleyrand was progressive when it came to women's rights, but he did rely heavily on them as political advisors. Through the use of private letters, they also helped him circumvent the official networks of diplomacy. Madame Adélaïde was a better correspondent in Paris than anyone at the Foreign Office, as she whispered directly into the ear of Louis-Philippe.

I was granted the Honour of being the first woman to hold Talleyrand's position as Ambassador of France to the UK. That is why it is important for me to recognise the work of a female historian who has depicted with such subtlety and care this Shadow Cabinet of ladies and duchesses, without whom many of Talleyrand's manoeuvres would have been impossible. I am certain that Talleyrand would be baffled to hear all these women giving speeches!

He would probably be quite at ease, however, in today's European political scene. The King of England's speech of the 2nd of November 1830 on the state of Europe may sound just as pessimistic as some we hear today. Not only did Talleyrand master the quick burial of dwindling political regimes, he also oversaw the ascending alliances at play within Europe. At the age of 76, he saw potential in the more liberal and constitutional rule of Louis-Philippe and decided he would do everything in his power to bring stability and legitimacy to the crown of the Duc d'Orléans. He dedicated the last years of his life, and his last diplomatic missions, to this difficult task.

Talleyrand is often depicted as a man who stood for nothing but did not fall for anything. Linda Kelly's book highlights three essential sets of beliefs.

First, his unflinching preference for peace over conquest, which led him to dissociate himself from the Napoleonic Wars;

Secondly, his commitment to Louis - Philippe's constitutional monarchy, inspired by the British model;

Lastly, his lifelong admiration for Britain and efforts to build an Anglo-French alliance which could face the autocratic powers of Russia, Austria, and Prussia.

Above all, Talleyrand believed in the necessity of a Franco-British "firm and cordial entente".

We indeed seem to be complementary nations with a lot to learn from each other, as he said to have once remarked; "England has three sauces and three hundred and sixty religions, whereas France has three religions and three hundred and sixty sauces." And as our hero of the day is highly quotable, let's end with his own words. Talleyrand once declared, in his usual categorical tone, that "Whoever did not live in the years neighbouring 1789 does not know what the pleasure of living means".

May evenings like this one prove him wrong?

Chère Linda, chers tous,

C'est avec grand plaisir que je préside cette réception pour célébrer la publication de l'ouvrage de Linda Kelly « Talleyrand à Londres : la dernière mission du diplomate ». Il y a un mois à peine, j'avais l'honneur de décerner le prix annuel Duff Cooper, du nom du diplomate britannique qui fut Ambassadeur anglais en France. Il était également un « biographe admirateur » de son homologue Talleyrand. Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, appelé « old Talley » par ses amis britanniques comme par ses détracteurs, est considéré jusqu'à nos jours à la fois comme un diplomate de génie et un impitoyable mystificateur.

« Talley » apparaissait comme l'épitomé de tout ce que le 19^{ème} siècle britannique exécrait de ses voisins français : un fripon excommunié pour ses nombreuses affaires et enfants illégitimes ; un infâme renégat qui abandonnait chaque gouvernement qu'il servait pour le suivant. Paradoxalement, quand il arriva à Londres pour la seconde fois, il reçut un accueil des plus chaleureux par le public britannique, alors même qu'il demeurait une figure profondément impopulaire en France. Un fait que « Talleyrand in London » souligne non sans humour.

Talley jouait du cliché qui veut que le principal travail d'un diplomate était d'être homme du monde distingué, excellent dans la conversation et d'une élégante paresse. Lui-même et sa nièce par mariage, Dorothea, étaient de fameux hôtes, organisant de somptueuses soirées à l'Ambassade de France. Il était perçu, en son grand âge, comme un aristocrate éclairé, survivant du 18^{ème} siècle, et sa présence dans la capitale parlait à la

nostalgie des classes supérieures anglaises. Ecrivant sur la mère du fils illégitime de Talleyrand, Mme de Flahaut, et ses « intrigues », Linda Kelly nous dit : « Un des inconvénients d'être un Ambassadeur dans les cercles aristocratiques dans lesquels un pouvoir politique s'exerce, réside dans les dommages qui pouvaient être causés dans les salles de réceptions londoniennes. » Que se passait-il donc dans ces salles de réception londoniennes, dans lesquelles une poignée de seigneurs décidaient du sort de nations entières dans un fort intellectuel badinage tout en dégustant de délicieux repas ? Le lecteur, tel une mouche sur des murs dorés, découvre le rôle important joué par les femmes : Dorothee, nièce de Talleyrand et de facto Ambassadrice ; la Princesse de Lieven, épouse de l'Ambassadeur de Russie à Londres ; Madame Adélaïde, sœur de Louis-Philippe, Roi des français. Au travers de leurs lettres, nous devinons combien émouvant et frustrant à la fois ce devait être de se trouver si proche, et malgré tout si loin du véritable pouvoir politique.

Il serait anachronique de dire que Talleyrand avait des idées avancées s'agissant des droits des femmes, mais il comptait sur elles comme conseillères politiques. Par l'usage de lettres privées, elles l'aidaient également à circonvenir les réseaux diplomatiques officiels. Madame Adélaïde lui était un meilleur correspondant à Paris que n'importe qui au ministère des Affaires Etrangères, ayant directement l'oreille de Louis-Philippe.

J'ai l'insigne honneur d'être la première femme à tenir le poste de Talleyrand comme Ambassadeur de France au Royaume-Uni. C'est pourquoi il est important, pour moi de reconnaître le travail d'une femme historique qui a dépeint avec tant de finesse et de soin ce Conseil des ministres fantôme (Shadow-Cabinet) de grandes dames et de duchesses, sans lesquelles maintes manœuvres de Talleyrand auraient été impossibles ! Je suis certaine que Talleyrand aurait été confondu d'entendre toutes ces dames discourant !

Il aurait probablement été parfaitement à l'aise, cependant, dans la scène politique européenne actuelle. Le discours du Roi d'Angleterre du 2 novembre 1830 sur l'état de l'Europe a des résonances aussi pessimistes à certains égards que ce que l'on entend aujourd'hui. Le Maître Talleyrand non seulement fit le rapide enterrement des régimes politiques faiblissants, mais il surveillait également les alliances montantes, en jeu en Europe. A l'âge de 76 ans, il voyait tout le potentiel à attendre de l'autorité libérale et constitutionnelle de Louis-Philippe et décidait de faire tout ce qui était dans son pouvoir pour apporter stabilité et légitimité à la couronne du duc d'Orléans. Il consacrait les

dernières années de sa vie et ses dernières missions diplomatiques à cette difficile tâche.

Talleyrand est souvent dépeint comme un homme qui ne soutenait rien, mais qui ne tombait jamais. Le livre de Linda Kelly met en relief trois groupes de convictions : Premièrement son inlassable inclination pour la Paix, plutôt que pour les conquêtes, qui le conduisit à se désolidariser des guerres napoléoniennes ;

En second lieu, son engagement dans la monarchie constitutionnelle de Louis-Philippe, inspirée du modèle britannique.

Enfin, durant sa vie entière, son admiration pour la Grande Bretagne et les efforts pour construire une alliance anglo-française face aux pouvoirs autocratiques de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie.

Au-dessus de tout, Talleyrand croyait en la nécessité d'une « entente cordiale et inaltérable » franco-britannique.

Nous nous voyons en effet comme des nations complémentaires ayant beaucoup à apprendre l'une de l'autre, et il eut un jour cette remarque : « L'Angleterre a trois sauces et trois cent soixante religions, tandis que la France a trois religions et trois cent soixante sauces. » Et alors que l'on cite tant notre héros du jour, terminons par ses propres paroles. Talleyrand a déclaré, de son ton catégorique habituel, que « Celui qui n'a pas vécu dans les années voisines 1789 ne sait pas ce que le plaisir de vivre veut dire. »

Il est bien possible qu'une soirée comme la présente lui prouve qu'il se trompe !

Discours de remerciements et réponse de Linda Kelly :

Merci, votre Excellence pour votre généreux accueil ce soir. C'est un grand honneur de pouvoir célébrer la publication de cette étude sur Talleyrand à Londres, ici, à l'Ambassade de France. Nous pouvons voir son magnifique portrait par Gérard dans l'escalier d'honneur, et on me dit que sa maxime, « La diplomatie commence avec la cuisine. » est souvent citée lorsqu'il y a des conférences en vue.

Talleyrand est arrivé à Londres juste après la révolution de juillet dix-huit cent trente comme représentant de Louis-Philippe, le nouveau roi des français. On avait à peine accepté le nouveau régime en France qu'une révolution éclata en Belgique où les Belges, unis de force à la Hollande en dix-huit cent quinze, demandaient leur indépendance. Dans la conférence qui suivit à Londres, c'est grâce à la collaboration entre Talleyrand et le Ministre des Affaires Etrangères, Palmerston,

qu'on a pu établir l'indépendance de la Belgique sans provoquer de guerre en Europe. Par parenthèses, je dois mentionner que c'est un grand plaisir de compter parmi nous ce soir son Excellence l'Ambassadeur de Belgique et son épouse. Bien avant Edward VII, Palmerston parlait à la chambre des Communes d'une « firm and cordiale entente » entre l'Angleterre et la France. L'entente cordiale – qui continue aujourd'hui – a en effet commencé avec l'Ambassade de Talleyrand. Homme d'état légendaire – il avait déjà 76 ans - Talleyrand était une célébrité à Londres. J'ai pensé qu'il serait amusant de donner quelques témoignages contemporains de sa mission ici. Mon ami l'acteur Tim Heath, va nous lire quelques citations en anglais, tirées de mon livre.

Version anglaise du discours de Linda Kelly (par elle-même)

Thank you, your Excellency, for your generous welcome this evening. It is a great honour to be able to celebrate the publication of this study of Talleyrand in London, here at the French embassy. We can see his magnificent portrait by Gerard on the grand main staircase- and I am told that his maxim “Diplomacy begins with the cuisine.” is often quoted when there are conferences in prospect.

Talleyrand arrived in London just after the revolution of July 1830 as the representative of Louis-Philippe, the new king of the French. The new regime in France had hardly been accepted when revolution broke in Belgium, where the Belgians, forcibly joined to Holland in 1815, demanded their independence. In the conference that followed in London, it was thanks to the collaboration between Talleyrand and the Foreign Secretary, Palmerston, that the independence of Belgium was established without provoking war in Europe. (I must mention in parenthesis what a pleasure it is to see the ambassador of Belgium and his wife here this evening.) Long before Edward VII Palmerston spoke in Parliament of “a firm and cordial entente” between Britain and France. The entente cordiale – which continues to this day - began with the embassy of Talleyrand.

A legendary statesman- he was already 76- Talleyrand was a celebrity in London.

I thought it would be amusing to quote some contemporary descriptions of his mission here. My friend, the actor Tim Heath, will read us a few examples from my book.



Linda. As ambassador to the Court of St James's Talleyrand attended a number of royal functions. The bluff and breezy monarch, William IV was sometimes a little the worse for wear. The diarist Charles Greville describes one such occasion:

Tim. After dinner he made a long rambling speech in French. This was before the ladies left the room. After they had gone he made another speech in French in the course of which he travelled over every variety of topics which suggested itself to his excursive mind and ended with a very coarse toast and the words “Honi soit qui mal y pense”. Sefton who told it to me said he never felt more ashamed. Lord Grey was ready to sink into the earth. Everyone laughed of course and Sefton, who sat next to Talleyrand said “Eh bien, que pensez vous de cela?”. With his unmoved unmoveable face he answered only “ C'est bien remarquable.” (1)

L. One of Talleyrand's great admirers in London was the Duke of Wellington. When the eccentric Marquis of Londonderry launched a violent attack on Talleyrand in House of Lords, Wellington sprang to his defence:

T. He had known the Prince well at the Congress of Vienna and had no hesitation in saying that both at that time and in every other great transaction in which he had been engaged with Prince de Talleyrand since, no man could have conducted himself with more firmness and ability as regards his own country, or with more uprightness and honour in all his communications with other countries than the Prince de Talleyrand. They had heard of good deal of Prince de Talleyrand from many quarters; but he felt himself bound to declare it to be his sincere and conscientious belief that no man's public or private character had been as much belied as the public and private character of that illustrious individual had been.(2)

L. When Talleyrand read the report of this speech in the Times the next morning he said to have burst into tears. “In Paris, for which I am killing myself”, he wrote,” no-one would think of saying so much.” (3)

L. Among the visitors to London in the winter of 1832-33 was the young Prosper Merimee. He was amazed by Talleyrand's success in London.

T. I cannot sufficiently admire the profound good sense of what he says, the simplicity and *comme il faut* (en français dans le texte) of his manners. It is the perfection of the aristocrat. The English, who have great pretensions to elegance and good taste, come nowhere near him. Wherever he goes he creates a court and sets the tone. There is nothing more amusing than to see him surrounded by members of the House of Lords, obsequious and even servile.

L. All the same, he wrote, he had a curious habit.

T. After dinner instead of rinsing out his mouth as the custom in London and Paris, he rinses out his nose and here is how he does it. Someone puts a kind of neckcloth under his chin and he sniffs two glasses of water up his nose which he then ejects through his mouth. This operation, which does not take place without a considerable noise, occurs at a little buffet at a two paces from the table. Thus yesterday, during this singular operation all the diplomatic corps, with eyes lowered, stood silently awaiting the end of this operation, and behind the prince, Lady Jersey, napkin in hand, followed the course of the glasses of water; if she had dared she would have held the basin. This Lady Jersey is the haughtiest and most impertinent woman in England; she is very beautiful, witty, cultivated and belongs to the highest nobility. The prince must be a great seducer to inspire such condescension on her part. "C'est une bien bonne habitude, mon prince" observed the lady. « Oh, très sale, très sale » he replied and took her arm, having kept her waiting for five minutes. (4)

L. Talleyrand left London at the age of 80 in July 1834. Few ambassadors, before or since, have earned such golden opinions. Writing in his diary, at the time of Talleyrand's death in 1838, Charles Greville looked back fondly on his years in England.

T. During his period in London I lived a good deal with him and dined with him en famille whenever I pleased. Nothing could be more hospitable, more urbane and kind than he was, and it was fine to see after his stormy youth and middle age, a lifetime spent in the very whirlwind of political agitation, how tranquilly and honourably his declining years ebbed away. The years he passed here were probably the most peaceful of his life and they served to create for him a reputation altogether new. His age was venerable, his society was delightful and there was an exhibition of conservative wisdom and healing counsels in all his thoughts,

words and actions, vastly influential from his sagacity and experience and which presented him to the eyes of men as a statesman like Burleigh or Clarendon, for prudence, temperance and discretion. (5)

L. Talleyrand's own comment on his mission was characteristically laconic:

T. I have done a little good, it is my best work, (6)

L. Merci encore, votre Excellence, de la part de nous tous. ET vive l'Entente cordiale !

Linda. Comme Ambassadeur auprès de la Cour de St James's, Talleyrand assistait à maintes réceptions royales. Le Monarque, un peu bourru et plein de verve, William IV était parfois pire encore. Le chroniqueur Charles Greville décrit une pareille occasion :

Tim . Après un dîner, il faisait un long discours décousu, en français, avant que les dames ne quittent la salle. Après qu'elles furent sorties, il fit un autre discours en français au cours duquel il voyagea dans toutes sortes de sujets qui lui venaient à l'esprit dans sa pensée vagabonde et terminait par un toast vraiment grossier et les mots « Honni soit qui mal y pense » Sefton qui m'en parlait dit qu'il n'avait jamais eu plus honte. Lord Grey était prêt à disparaître sous terre. Tout le monde riait bien sûr, et Sefton, assis à côté de Talleyrand, lui dit : « Et bien que pensez-vous de cela ? » (en français dans le texte). Avec son impassible et imperturbable visage, il répondit seulement : « C'est bien remarquable. » (en français dans le texte) (1)

L. L'un des grands admirateurs de Talleyrand à Londres était le duc de Wellington. Lorsque l'excentrique marquis de Londonderry lançait une violente attaque contre Talleyrand à la Chambre des Lords, Wellington bondissait pour sa défense.

T. Il avait bien connu le Prince au Congrès de Vienne et n'avait aucune hésitation à dire qu'autant en ce temps-là qu'en toute autre grande négociation dans laquelle il s'était trouvé partie prenante avec le Prince de Talleyrand, aucun homme ne s'était conduit avec plus de constance et d'habileté à l'égard à son pays, ou avec plus d'honnêteté et d'honneur dans toutes ses relations avec les autres pays, que le prince de Talleyrand. De maints côtés il avait beaucoup entendu parler en bien du Prince de Talleyrand ; mais il se sentait tenu de dire sa sincère conviction qu'aucun personnage pu-

blic ou privé, n'avait été aussi mal jugé, publiquement comme en privé, que cet illustre personne. (2)

L. Quand Talleyrand lut, le lendemain matin, le compte rendu de cette intervention dans le Times, on rapporte qu'il a éclaté de rire. » A Paris, pour lequel je me tue, écrivait-il, personne ne voudrait en dire autant. » (3)

L. Parmi les visiteurs à Londres durant l'hiver 1832-33, se trouvait le jeune Prosper Mérimée. Il était étonné du succès de Talleyrand à Londres :

T. Je ne peux suffisamment admirer le profond sens de tout ce qu'il dit, la simplicité et le « Comme il faut » de son savoir vivre. C'est la perfection de l'Aristocrate. L'Anglais, qui se pique de grandes prétentions pour l'élégance et le bon goût, lui est bien inférieur. Partout où il va, il crée une cour et donne le ton. Il n'y a rien de plus amusant que de le voir entouré par les membres de la Chambre des Lords, obséquieux et même serviles.

L. Tout de même, il écrivait que Talleyrand avait une bien curieuse habitude :

T. Après dîner, au lieu de se rincer la bouche, comme le veut la coutume à Londres comme à Paris, il se rince le nez et voici comment il s'y prend : Quelqu'un lui met une sorte de serviette de cou, sous le menton et il aspire, par le nez, deux verres d'eau qu'ensuite il recrache par la bouche. Cette opération, qui ne se réalise pas sans un bruit considérable, se déroule sur un petit buffet, à deux pas de la table. Ainsi, hier, durant cette singulière opération, tous le corps diplomatique, les yeux baissés, restait silencieux à attendre la fin de cette opération, et derrière le Prince, Lady Jersey, serviette à la main, suivait le trajet des verres d'eau ; si elle avait osé, elle lui aurait tenu la cuvette. Cette Lady Jersey est la plus hautaine et la plus impertinente femme d'Angleterre ; Elle est très belle, pleine d'esprit, cultivée et appartient à la plus haute noblesse. Le Prince doit être vraiment un grand séducteur pour inspirer une telle condescendance de sa part. « C'est une bien bonne habitude mon Prince. » disait la Dame. « Oh, très sale, très sale. » répondit-il en lui prenant le bras, après lui avoir fait attendre cinq minutes. (4)

L. Talleyrand quitta Londres à l'âge de 80 ans en juillet 1834. Bien peu d'ambassadeurs, avant ou après lui, ont mérité de telles opinions dorées. Écrivant dans son journal, au moment du décès de Talleyrand, Charles

Greville se remémorait affectueusement ses années en Angleterre.

T. Durant son séjour à Londres, j'ai passé beaucoup de temps en sa compagnie et dinais avec lui, « en famille » (en français dans le texte) aussi souvent qu'il me plaisait. Il n'était pas possible d'être plus hospitalier, urbain et bienveillant qu'il n'était et c'était superbe de voir, après sa tumultueuse jeunesse et sa maturité dans un tourbillon de troubles politiques, comment le crépuscule de sa vie se déroulait sereinement et honorablement. Les années qu'il a passées ici furent certainement les plus paisibles de sa vie et ont servi à lui créer une réputation radicalement nouvelle. Son âge était vénérable, sa compagnie délicieuse et une sagesse prudente et réconciliante se manifestait dans toutes ses réflexions, paroles et actions, auxquelles sa sagacité et son expérience donnaient du poids. Sa prudence, sa tempérance et discrétion. (5) le faisaient apparaître en homme d'état à l'instar d'un Burleigh ou d'un Clarendon.

L. De manière très caractéristique, Le propre commentaire de Talleyrand sur sa mission est très laconique :

T. J'ai fait un peu de bien. C'est ma meilleure œuvre. (6)

L. Merci encore, Votre Excellence, de la part de nous tous. Et vive l'Entente cordiale !



(1) Greville extract: The Greville Memoirs, selected and edited by Roger Lloyd, London, 1947, p.70, September 7, 1831

(2) Duke of Wellington's reply: The Times, September 30, 1831

(3) Talleyrand's comment: Talleyrand, memoires, ed Duc de Broglie, Paris 1892, vol IV, p.315

(4) Merimee's comments on Talleyrand: G.La-court-Gayet, Talleyrand, vol.III, p. 259

(5) Greville extract, The Greville Memoirs (as above) p.123, May 23, 1838

(6) Talleyrand's comment: Jean Orioux, Talleyrand ou le sphinx incompris, Paris, 1970, p.762

« Les Diplomatiques » du château de Valençay : Talleyrand ou le Discours de la Méthode (27 - 28 octobre 2017)

par **Philippe Selz**

« Les Diplomatiques » organisées sur le thème « Talleyrand ou le discours de la méthode » par Sylvie Giroux, la directrice du château de Valençay (où Talleyrand a vécu 35 ans) ont brillé par la diversité et, en définitive, la cohérence d'un programme de deux jours riche en couleurs :

Invité par le maire de Valençay, Claude Doucet, le ministre de l'Europe et des affaires étrangères, Jean-Yves Le Drian, s'était fait représenter par Jean Mendelson, ancien ambassadeur et ancien directeur des archives diplomatiques.

Cinq conférences et une table ronde ont mis l'accent sur les manières de travailler, le style de Talleyrand : son goût pour les affaires et spéculations commerciales ; son art de faire agir les femmes dont il savait s'entourer ; son aptitude à négocier dans les situations les plus complexes, pour faire avancer la paix, faire gagner (ou perdre le moins possible...) la France ; sa vision, toujours actuelle, des bonnes pratiques diplomatiques ; l'importance qu'il attachait au respect des formes protocolaires et le prix non moins important qu'il accordait à la cuisine et aux arts de la table, toujours utiles dans les relations internationales.

Emmanuel de Waresquiel, historien spécialiste de Talleyrand, a montré, par sa conférence inaugurale, que Talleyrand, après une jeunesse contrariée par la difformité de son pied droit et des études le conduisant à une carrière ecclésiastique non désirée, a d'abord porté un vif intérêt à la finance, et n'est arrivé qu'ensuite aux questions diplomatiques, mais pour y briller d'un éclat incomparable.

Les autres conférences et la table ronde ont été animées : par Emmanuel de Waresquiel et Jean Mendelson qui ont débattu sur le thème « 1800, rupture ou continuité en politique étrangère ? » ; par Vincent Eurieult (professeur SciencesPo Paris) sur « Quand Talleyrand négociait la France » ; par Philippe Selz sur son « Petit Talleyrand portatif » ; par Laurent Stéfanini (ancien chef du protocole et ambassadeur auprès de l'UNESCO) sur « Protocole, cérémonial, étiquette, d'hier à aujourd'hui », puis sur le thème « A la table des diplomates » avec Bernard Vaussion (ancien chef des cuisines de la Présidence de la République), Jean-Pierre PJ Stéphan (conseiller en communication) et Loïc Bienassis (historien des cultures de l'alimentation).

Enrobant ce bouquet talleyrandien, ont été donnés : une lecture animée de la pièce « Le Souper » - mettant Talleyrand et Fouché face à face dans un dialogue ciselé- (avec Louis-Do de Lencquesaing, et le dramaturge Florient Azoulay campant un Fouché savoureux) ; un « jeu de rôles » (organisé par Vincent Eurieult) entre deux groupes de personnes voulant se partager le pouvoir ; une lecture (par Florient Azoulay) de morceaux choisis des poètes-diplomates Saint-John Perse, Vinicius de Moraes et Pablo Neruda ; un trio de chansonniers (La Clique des Lunaisiens) parfait dans la gouaille des chansons politiques du XIXème siècle ; et - en plusieurs délicieux moments - une harpiste (Clara Izambert) interprétant des œuvres d'un compositeur allemand du XVIIème siècle et diplomate à ses heures, Johann Jakob Froberger ; sans oublier un « buffet des diplomates » et un dîner, préparés par Stéphane Rétif, le chef du restaurant « L'Empereur » à Valençay.

L'entrelacement, sérieux et ludique, de ces « Diplomatiques » a visiblement plu à un public attentif, et réactif, d'environ cinq cents personnes en entrées cumulées, dont le président, Roland Martinet, et plusieurs membres de l'association « Les Amis de Talleyrand » et quelques anciens diplomates.

La directrice du Château de Valençay a l'heureuse intention de renouveler l'exercice, autour d'un nouveau thème talleyrandien, à définir. Les diplomates, anciens et actuels, ne pourront qu'applaudir, car ce château de Valençay, un peu excentré par rapport à ses homologues bordant la Loire, recèle meubles, tableaux et une sculpture de Canova dignes du Louvre, avec - cerise sur le gâteau - un petit théâtre inauguré en 1810, aux décors « de style italien et Empire », merveilleusement conservé.

Philippe Selz

Ce texte a été publié dans le bulletin d'information « La Lettre de l'AREMAE » (Association des Retraités du Ministère des Affaires Etrangères) de décembre 2017.

Le pastelliste Quentin de La Tour, et Talleyrand, prince des diplomates, au Siècle des Lumières.

par Georges Lefavre

Le 17 octobre 2009, notre Assemblée générale annuelle s'est réunie pour la première fois à mon domicile, en Picardie, au village de Lesdins, à quelques kilomètres de SAINT-QUENTIN dans l'Aisne. En ma qualité de délégué du Nord, j'eus à cœur de faire découvrir ma région, en tentant de la situer dans le sillage de TALLEYRAND, avec les repères importants que sont son domaine de PONT-de-SAINS, ses séjours à REIMS, au siège épiscopal de son oncle le Cardinal Alexandre Angélique de Talleyrand-Périgord et son ordination sacerdotale dans la CHAPELLE du TAU, annexe de la cathédrale.

« *Qui n'a pas vécu dans les années voisines de 1789 ne sait pas ce que c'est que la douceur de vivre.* »

Nous connaissons bien ce mot célèbre de Talleyrand, rappelé par la majorité des ouvrages qui lui sont consacrés. Et il est exact que jamais la France n'avait connu à cette époque une civilisation plus brillante et un art de vivre plus raffiné, qui servirent de modèle à l'Europe entière. Nous allons tenter de l'illustrer grâce au génie de l'un des artistes qui s'en ait fait le meilleur interprète de son temps, le pastelliste Saint-Quentinois Maurice-Quentin de La Tour.

Né le 2 février 1754, sous le règne de Louis XV, en pleine période de fermentation intellectuelle, dans une famille de grande noblesse issue des comtes de Périgord, Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord va rester marqué toute sa vie par l'éducation reçue de ses parents et par l'influence de cette hérédité aristocratique. « Mon père et ma mère avaient peu de fortune ; ils avaient une position de cour, qui bien conduite, pouvait mener à tout. » Ainsi débutent ses Mémoires.

Séminariste malgré lui, et enfermé dans un mutisme imposé par cette condition de « malgré lui », il profitait de la moindre occasion pour s'enfermer dans la très riche bibliothèque du séminaire de Saint-Sulpice et dévorer les ouvrages se rapportant au rayonnement des idées et au développement des Lumières et à la grande œuvre du siècle, L'Encyclopédie. « J'étais retiré pendant les récréations dans une bibliothèque,



Maurice-Quentin de La Tour. Autoportrait

où je cherchais et dévorais les livres les plus révolutionnaires que Je pouvais trouver, me nourrissant de l'histoire des révoltes, des séditions, et des bouleversements de tous les pays. »

Au cours de ce séjour Picard, notre association des Amis de Talleyrand ne pouvait se dispenser de visiter la très riche collection des pastels de l'un des grands hommes de Saint-Quentin, le peintre pastelliste Maurice-Quentin de La Tour, natif de cette ville.

Né en 1704, cinquante ans avant Talleyrand, et mort en 1788, cinquante ans avant lui encore, il a appartenu, plus encore que Talleyrand, au Siècle des Lumières.

En déambulant dans ce musée qui abrite le fonds d'atelier du peintre, qu'inévitablement nous avons visité au pas de charge, nous restons saisis par les nombreuses ressemblances et analogies qu'évoque cette galerie de portraits au pastel de personnages pouvant avoir un rapport avec le déroulement de l'existence du Prince.

Les pastels que nous passons en revue sont regroupés par catégorie, en distinguant successivement :

- I Les Peintres,
- II Les Financiers et les Fermiers Généraux,
- III Les Religieux,
- IV La Famille Royale,
- V Les Militaires
- VI Les Comédiens, Auteurs et Philosophes de l'Encyclopédie.

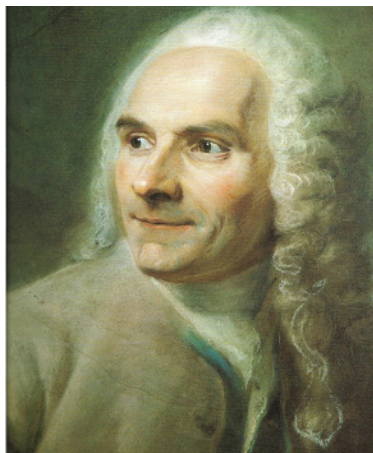
Pour toutes ces figures, si représentatives de ce siècle des Lumières que notre Prince aimait tant, nous trouvons des points de ressemblance que nous nous plaisons sans lassitude à évoquer et à découvrir. Succinctement et dans l'ordre :

I - Les peintres :

Ce sont surtout les professeurs de La Tour. Parmi eux :

Jean Restout (1692-1758)

Peintre Rouennais, arrivé à Paris en 1707, reçu à l'Académie en 1720, il fut surtout peintre de sujets religieux. Il composa une nativité pour l'église Saint-Louis de Versailles et travailla pour d'autres églises de France, sur des sujets mythologiques et bibliques que connut Talleyrand pendant sa période de formation au séminaire de Saint-Sulpice.



Charles Parrocel (1688-1752)



Il assista à la bataille de Fontenoy le 8 mai 1745, et en fit un grand tableau. Il était grand ami de La Tour et est connu pour ses tableaux de scènes de chasse.

Ce portrait au pastel est conservé au musée de Saint-Quentin.

Le souvenir de Talleyrand nous vient à l'esprit. C'est lors de cette bataille de Fontenoy, au siège de Tournai, que fut tué son grand-père, Daniel Marie de Talleyrand, colonel du régiment

de Normandie. C'est aussi en souvenir du vainqueur de cette bataille, le maréchal Maurice de Saxe, que son prénom fut donné à Talleyrand.

Louis de Silvestre (1675-1760)

Elève de Le Brun, peintre d'histoire, reçu à l'Académie en 1702, il fut nommé premier peintre du roi de Pologne Auguste II de Saxe. De 1716 à 1748, il résida tantôt en Pologne tantôt en Saxe et à 74 ans, il revint à Paris où il devint directeur de l'Académie royale de peinture et de sculpture.



Ce pastel très célèbre est l'un des plus beaux du musée de Saint-Quentin. Une étude préparatoire en est conservée à l'Art Institute de Chicago.

II-Les financiers et les fermiers généraux

Au cours de la période de 1780 à 1785, l'abbé de Périgord exerça, sous le mandat de Calonne, Contrôleur général des finances, la fonction d'Agent Général du Clergé de France et s'initia à la finance. Nul doute qu'il s'était au préalable déjà familiarisé avec les grandes questions qui agiterent le siècle : la déroute du financier Law, la situation financière désastreuse de la Compagnie des Indes, l'émission des premiers billets de banque, sous réserve qu'ils soient convertibles en espèces etc...Interviennent alors les quatre Frères Paris qui se firent connaître comme munitionnaires aux armées et firent une immense fortune. Talleyrand connaissait toutes ces questions par la passion de la finance qui l'habita toujours. Et La Tour a merveilleusement réussi les portraits de ces financiers que Talleyrand n'a pas manqué d'étudier et peut-être de connaître.

Le Fermier-Général Antoine-Gaspard Grimod de la Reynière (1690-1756)

Grand ami de la marquise de Pompadour, il était réputé pour avoir la meilleure table de Paris. Son petit-fils, un illustre critique gastronomique, dira de lui : « Un de mes ancêtres est mort au champ d'honneur étouffé par un



pâté de foie gras ! » Il est en effet mort d'une indigestion. Seuls la nourriture et l'argent l'intéressaient. Il amassa une fortune considérable et fit les plus grands efforts pour dissimuler la roture de sa naissance. Nul doute que Talleyrand, dont nous savons toute l'importance qu'il attachait à la table, ait connu son existence et peut être ce magnifique portrait.

Jean Pâris de Montmartel (1690-1766)



L'un des quatre frères financiers, qui participèrent tous les quatre aux affaires financières de l'Etat. Selon les historiens, Jean Pâris a pu être le père de celle qui s'appelait Jeanne Antoinette Poisson (Mme Lenormand d'Étiolle),

devenue marquise de Pompadour. Il était en tous cas son parrain.

Conseiller d'Etat, banquier de la Cour, et connu sur toutes les places de l'Europe pour la sûreté de ses opérations, il possédait un logement au château de Versailles. De ses trois mariages, il ne lui resta qu'un fils né en 1748, connu pour ses extravagances et qui mourut sans postérité.

Ce pastel magnifique fut exposé au salon de 1746. Il a été offert au musée de Saint-Quentin par D. David-Weill. Talleyrand connaissait sûrement très bien l'histoire de ces quatre frères financiers.

Le Fermier général Alexandre Le Riche de La Pouplinière (1693-1762), mécène fastueux.

Ami de Jean-Jacques Rousseau, qui parle de lui dans ses Confession, il protégeait les artistes et les gens de lettres. Il a exercé une grande influence pour promouvoir la musique française.

Le compositeur Rameau fut au



nombre de ses protégés. Ce pastel, effectué vers 1740, est au musée du château de Versailles.

Madame de la Pouplinière (1714-1756), née Françoise Boutinon des Hayes, épouse du fermier-général.



Elle appartenait à l'illustre famille théâtrale des Dancourt. Son salon accueillait artistes, écrivains, philosophes, comédiens et grands seigneurs. Son ancêtre, le comédien Dancourt était l'une des gloires de la scène française.

Philibert Orry, comte de Vignory (1689-1747) Directeur des bâtiments du roi, Contrôleur général des finances.

Intègre de réputation, mais dur et violent. Il porte le ruban bleu de l'Ordre du Saint-Esprit. Disgracié par suite de l'inimitié de Mme de Pompadour, très ami des frères Pâris, il fut remplacé



aux Finances par Machault d'Arnouville qui soumit à l'Assemblée des Notables un plan des finances, soutenu par Talleyrand, mais qui fut rejeté par l'Assemblée, ce qui conduisit à la Révolution.

Il mourut en 1747, deux ans après avoir posé devant La Tour.

III Les religieux

Voici maintenant la salle du musée où sont réunis quatre ecclésiastiques, tous amis de La Tour.

Dans l'ordre, en haut, l'abbé Huber, ami intime de La Tour. Appartenant à une excellente famille de Genève, bibliophile et humaniste, épicurien et fervent de Montaigne qu'il est en train de lire, c'est le type même du bon vivant. Une autre composition de lui se trouve au musée de Genève.

En dessous, et de gauche à droite, le Père Emmanuel, capucin et ancien directeur de conscience de La Tour, l'abbé François Emmanuel Pommyer (1713-1784), doyen du chapitre de Reims et chanoine de Tours, l'abbé Le Blanc, auteur d'un ouvrage sur les membres de l'Académie de Peinture et qui avait les faveurs de Louis XV et de Mme de Pompadour. Là aussi nous songeons à Talleyrand, qui fut conseillé et soutenu par son oncle, archevêque de Reims, et qui porta également, mais contre son gré, la soutane à la

manière de ces quatre modèles de La Tour.

Faisant partie des Encyclopédistes, mêlés aux poètes et aux grands seigneurs, ces ecclésiastiques se retrouvaient chez La Tour, qui les immortalisa. Leur physionomie souriante reflète bien l'image qui pouvait être celle de notre abbé de Talleyrand, à Reims, en séjour chez son oncle. Quel regret de ne pas avoir son portrait par La Tour ! Il faut toutefois souligner que Talleyrand « prêtre malgré lui » mais fidèle à ses amis, avait conservé toute sa vie durant une grande amitié pour ses anciens amis prêtres. L'estime qu'il témoigna toujours à l'abbé Emery, le célèbre supérieur général de la Cie de Saint-Sulpice, qu'il aimait recevoir à sa table. Le comte Bourlier, évêque d'Evreux et ancien élève de Saint-Sulpice lui aussi, avec qui il évoquait avec plaisir ses souvenirs de Sulpicien, et dont il prononça l'éloge funèbre à la chambre des pairs, l'abbé Mannay, son professeur, qui deviendra évêque de Rennes et qu'il recevra souvent à Valençay, autant de bons souvenirs.

Et pourtant, dans sa famille surtout, les réticences à son égard se manifestèrent durement après sa prestation de serment à la Constitution Civile du Clergé. Il est même écrit que son oncle, l'archevêque de Reims, lui-même député aux états généraux, dut regretter de l'avoir accueilli dans les rangs du clergé de son diocèse et de lui avoir facilité l'accès au diaconat et à la prêtrise.



IV- La famille royale

LOUIS XV - Préparation



Fils du duc de Bourgogne et d'Adélaïde de Savoie, né le 15 Janvier 1710, son rang de parenté ne le prédisposait pas à régner. Le modelé du visage présente des ombres bleues qui sont caractéristiques de la main du maître.

Ce pastel qui appartient au musée de Saint-Quentin a été l'un des plus beaux ornements de l'exposition sur La Tour, organisée en 2004 au château de Versailles.

La Reine Marie LECZINSKA (1703-1768)

La douceur et la bonté de la Reine sont très bien exprimées dans ce visage. Le tableau a été peint au pastel en 1745, l'année de Fontenoy. La famille royale avait tant d'admiration pour La Tour qu'elle supporta toutes ses impolitesses.



Musée du Louvre.

La Dauphine Marie Joséphe de Saxe (1731-1767)

Elle était la mère des trois derniers rois Bourbon.

Cette préparation a servi à faire le grand tableau inachevé du musée de Saint-Quentin, représentant la Dauphine avec son fils le duc de Bourgogne à son côté.



Ce grand tableau inachevé du musée de Saint-Quentin (1761) représente la Dauphine avec son fils le duc de Bourgogne, mort dans sa dixième année des suites d'une chute malencontreuse en jouant avec un cheval de carton. Le duc de Bourgogne né le 13 septembre 1751, malingre, au visage souffreteux, aurait dû être roi à la place de Louis XVI.

Louis-Stanislas-Xavier de France, comte de Provence, futur roi Louis XVIII.



Peint en 1762, ce pastel souligne à quel point le pastelliste était apprécié de la famille royale. Nous savons bien quelles seront les difficiles relations entre Talleyrand et Louis XVIII !

Le grand portrait de la marquise de Pompadour (musée du Louvre)

Bien qu'elle n'ait pas été membre de la famille royale, nous présentons le portrait sous cette rubrique par commodité. Il a été réalisé en septembre 1752, alors que la marquise était déjà malade.

La Tour fit des difficultés à ce sujet, craignant de décevoir la toute puissante favorite. Commencé depuis plusieurs mois, le travail restait en suspens. Il avait nécessité plusieurs préparations, et l'œuvre définitive semblait plus difficile à mesure qu'il avançait. A la fureur du peintre, et contre son gré, Louis XV assistait souvent aux séances de pose. Il fut la grande attraction du salon annuel au mois d'août 1755 et aurait été payé 1000 louis d'or.

Le musée de Saint - Quentin possède une préparation du visage pour ce grand portrait du Louvre.



Préparation dite « de Mme du Barry »

Pour les mêmes raisons pratiques, nous présentons la dernière favorite du roi sous cette rubrique de « La Famille Royale ». Talleyrand nous raconte dans ses mémoires, une anecdote dite « de Mme du Barry » antérieure à la mort de Louis XV (10 mai 1774), alors qu'il avait 21 ans. Il se trouvait alors avec ses amis Choiseul Gouffier, Lauzun, Narbonne, racontant des histoires amusantes à la favorite, mais lui-même restant silencieux. La favorite lui en demanda la raison : « Quoi donc, pourquoi silencieux ? » Et lui de répondre : « Paris est une ville dans laquelle il est bien plus facile d'avoir des femmes que des abbayes ! » Si cette préparation est bien attribuée à La Tour, on n'est pas certain que le portrait soit bien celui de Mme du Barry. Mais il lui a été attribué par certains historiens de l'art.

V- Les militaires

Marc-René, marquis de Voyer d'Argenson (musée de Saint-Quentin).



Lieutenant général des armées du Roi, ancien gouverneur de La Bastille, inspecteur général de la cavalerie, associé de l'Académie royale de peinture. Son père combattit par tous les moyens Mme de Pompadour en essayant de la compromettre.

Né le 20 mars 1722, il mourut le 18 septembre 1782, et on estime que peu d'hommes furent autant représentatifs de son époque. Il était l'exact contemporain du père de Charles-Maurice, Charles-Daniel de Talleyrand-Périgord (16 Juin 1734-13 novembre 1788), colonel de grenadiers, otage de la Sainte-Ampoule au sacre de Louis XVI à Reims. Talleyrand et La Tour assistaient également au sacre. Le pastelliste fit le portrait de la Dauphine Marie-Josèphe de Saxe, dont l'épouse de Charles-Daniel, Alexandrine de Damas d'Antigny, était dame d'honneur. Le 1er janvier 1784, il était nommé Lieutenant-Général, comme d'Argenson.

Louis-Auguste Fouquet, duc de Belle-Isle, maréchal de France (1684-1761), petit-fils du surintendant Fouquet.

Il fut le chef du parti anti-autrichien, et fit alliance avec Frédéric II contre Marie-Thérèse. Il conduisit une armée sous les murs de Vienne, remonta en Bohême et participa à la prise de Prague. En 1742, Frédéric II avait gagné et recevait définitivement la



Silésie. Un seul français s'en réjouit : Voltaire, tant admiré par Talleyrand ! Il prit une part très importante à la guerre de succession d'Autriche qui dura 7 ans. Secrétaire d'Etat et membre de l'Académie Française.

Le maréchal Maurice de SAXE (1696-1750) Musée de Saint-Quentin.



Le vainqueur de la bataille de Fontenoy était le fils naturel d'Auguste II roi de Pologne, électeur de Saxe, et d'Aurore de Koenigsmark, issue d'une des premières familles de Suède. Il fit ses premières armes contre la France. Participant à la bataille de

Malplaquet, sous Louis XIV, il assista à ce carnage, l'un des plus sanglants de cette époque. Il partit plus tard en Hongrie et servit sous le prince Eugène. Mais survient à cette époque une curieuse histoire qui nous rapproche de Talleyrand. Il tenait de sa mère, la comtesse de Koenigsmark, des droits héréditaires sur la Courlande et s'y fit élire duc. Il partit combattre sur le terrain, mais se heurta à l'opposition de la Tsarine Catherine I^{ère}, épouse de Pierre Le Grand. En 1727, vaincu et cerné de toutes parts, il se replia sur une île désignée « île Maurice », selon le récent récit de J.P. Kauffmann, intitulé « Courlande ». Cinq mille soldats russes postés sur le rivage, le contraignirent à s'échapper et à traverser leurs lignes en abandonnant armes et bagages, ne parvenant à sauver que son diplôme d'élection au trône de Courlande. Suite au cataclysme Européen que fut la mort de l'Empereur d'Autriche Charles VI, suivi d'un embrasement général, Louis XV envoya en Bohême une armée commandée par le maréchal de Belle-Isle. Chargé de l'investissement de Prague (1741), il emporta la place d'assaut. En 1744, Louis XV investit la Flandre et, avec le comte Maurice de Saxe, il prit successivement Menin, Ypres, la Knoke et Furnes. Arrivèrent le siège de Tournai et la bataille de Fontenoy, le 8 mai 1745, où périt le Grand-père de Charles-Maurice de Talleyrand. Le roi en personne prononça devant tous ses généraux cette proclamation : « Monsieur le Maréchal, en vous confiant le commandement de mes

troupe, j'ai entendu que tout le monde vous obéit : je serai le premier à en donner l'exemple. »

Il termina cette brillante campagne par les prises d'Ath et de Bruxelles. La capitulation fut signée par le prince de Kaunitz.

Il était l'arrière-grand-père de George Sand.

VI Les comédiens, auteurs et philosophes de l'Encyclopédie

Manelli

Il était le principal chanteur de la troupe des Italiens, en pleine « Querelle des Bouffons », lutte d'influence très violente entre l'Opéra Italien et l'Opéra français. La marquise de Pompadour soutenait l'Opéra français, mais la reine préférait les Italiens. Rousseau en parle longuement dans ses Confessions. Talleyrand, lui, trouvait les concerts « savants et ennuyeux », et ne participa pas à ces luttes.



Marie Fel (Bordeaux 1713-Paris 1794) Musée de Saint-Quentin.



La Tour fréquentait assidûment les coulisses des théâtre parisiens. Les portraits d'artistes lyriques sont nombreux dans son œuvre : Melle Clairon, Melle Dangeville, Melle Camargo, Melle Puvigné, Melle Sallé.

Fille d'un organiste de Bordeaux, Marie FEL, entrée à l'Opéra

en 1734, fit une brillante carrière de cantatrice jusqu'en novembre 1759, puis se retira et continua de chanter au Concert spirituel, et à celui de la Reine jusqu'en 1778. Elle est très aimée à Saint-Quentin qui, de ce pastel, très célèbre, lui a fait une renommée universelle dans le monde des arts lyriques. Elle porte la toque orientale bleue, ornée d'un galon d'or. Cantatrice de l'Opéra, elle sera la meilleure amie de La Tour et veillera sur lui jusqu'à ses derniers

jours, alors qu'il était tombé très malade. Elle connut un succès éclatant dans le rôle d'Amélie, principal personnage de l'Opéra de Rameau « Zo-roastre » Interprète de Rousseau, qui parle beaucoup d'elle dans ses Confessions, elle jouait dans son petit opéra « Le devin du village » Mélange de chansons et de ballets, dans la pure tradition de l'Opéra français, défendu par Rousseau, cette œuvre alimenta encore un peu la querelle entre Opéra français et Opéra italien. Elle est développée par Rousseau dans sa « Lettre sur la musique »

Anne Botot, dite Mademoiselle Dangeville (1714-1796)

Célèbre actrice de la comédie Française, de 1730 à sa retraite en 1763. Les frères Goncourt l'appelèrent « Une Joconde des Menus Plaisirs »

La Tour lui voua toute sa vie un culte qui n'a jamais faibli. Oubliée et délaissée, elle mourut en mars 1796.



Mademoiselle CAMARGO (Bruxelles 1710-Paris 1770)-Musée de Saint-Quentin.



Fille de Ferdinand de Cuppis, alias Camargo, célèbre danseuse qui à 16 ans débuta à l'Opéra et remporta un succès qui fit l'enthousiasme de tout Paris.

Voltaire disait d'elle : Ah ! Camargo, que vous êtes brillante ! Mais que

Sallé, grands dieux, est ravissante ! Que vos pas sont légers et que les siens sont doux ! Elle est inimitable, et vous êtes nouvelle ; les nymphes sautent comme vous et les grâces dansent comme elle.

A 18 ans elle suscita une violente passion au comte de Clermont-Tonnerre ; enlevée et séquestrée, puis

délivrée, elle vit sa gloire montée au sommet. La Tour en fit 3 préparations, jamais satisfait du résultat. Elles témoignent de son acharnement à tendre vers la perfection.

Tous ces pastels nous inspirent à nouveau un retour vers Talleyrand, avec son aventure de séminariste « malgré lui » : l'aventure de la rue Férou. Mme Dangeville est née en 1714 et fut ovationnée à la Comédie Française entre 1730 et 1763. N'a-t-elle point connu Melle Luzy ? Dorothee Dorinville, connue à la Comédie Française sous le nom de Luzy, que Talleyrand alla voir tous les jours pendant 2 ans, alors qu'il avait entre 18 et 20 ans, tandis qu'elle en avait 25. Elles se connaissaient certainement.

Voltaire- préparation pour son portrait (1694-1778)

A l'époque de cette préparation, en 1735, La Tour n'était pas encore agréé comme portraitiste de l'Académie royale de peinture. Mais Voltaire admirait déjà le peintre, qui lui voua toute sa vie une grande dévotion. Talleyrand également admirait Voltaire. En février 1778, Voltaire quittait Ferney et arrivait à Paris. Il avait 84 ans. L'abbé de Périgord voulut à tout prix le voir, et il le vit 2 fois. Voltaire lui donna sa bénédiction en imposant ses mains sur la tête du jeune abbé, à genoux et prosterné devant lui. Jusqu'à la fin de sa vie, Talleyrand conserva son admiration pour le patriarche de Ferney. Et pourtant, vers cette même époque, le 24 septembre 1775, LOUIS XVI, lui donnait l'abbaye de Saint-Denis de



Reims, de l'Ordre de saint-Augustin, dont il devint abbé commendataire, à 21 ans, avec un revenu de 18 000 livres, avant de devenir ensuite Agent Général du Clergé de France. Quel drôle de contraste, nous inspire une fois de plus ce rapprochement du pastelliste Maurice Quentin de La Tour et du Prince des diplomates !



Le musée Antoine Lécuyer, à Saint-Quentin

Talleyrand et Austerlitz

par Claude Beauthéac

Le 02 décembre 1805, Napoléon remporte une éclatante victoire à Austerlitz sur les armées russes et autrichiennes.

A 1 heure et demie, la mêlée à peine terminée, Berthier peut envoyer à Talleyrand, à Vienne, la lettre suivante : « Sur le champ de bataille d'Austerlitz, à une heure et demi après midi, ce 11 frimaire an XIV, anniversaire du couronnement de l'Empereur, à M. de Talleyrand.

« Je vous annonce avec plaisir, Monsieur, la plus célèbre bataille gagnée par l'Empereur; les Empereurs d'Autriche, de Russie et de France en présence ; les armées russes et autrichiennes détruites. La Garde de l'Empereur des Français a chargé la Garde de l'Empereur de Russie, a pris le colonel, le tiers des officiers, toute son artillerie et taillé le reste en pièces. C'est sur le champ de bataille couvert de morts que je mets le pied à terre pour vous annoncer cette éclatante victoire. Le canon gronde encore en poursuivant les débris des armées ennemies. L'Empereur, qui a été présent partout, qui a ordonné lui-même les charges qui ont décidé la victoire, se porte bien. Nous avons peu perdu. Nous ne savons pas ce que sont devenus les Empereurs de Russie et d'Autriche. »

Source : Jacques GARNIER : Austerlitz. 2 décembre 1805. Propos liminaire par Jean Tulard. Paris, Fayard, 2005, 458 pages, 26 euros. La citation ci-dessus se trouve en page 330.

Note 1 : A Austerlitz, le maréchal BERTHIER était Major général. Il occupait donc un poste très élevé, immédiatement sous l'Empereur, et ayant autorité sur les 5 corps d'armée, sur la cavalerie et sur la réserve, soit au total sur 73.000 hommes environ. Les armées autrichiennes et russes alignaient 85.700 hommes environ.

Note 2 : Dans ses Mémoires, Talleyrand parle d'Austerlitz de la manière suivante :

« Au bout de vingt-quatre heures, je quittai Austerlitz. J'avais passé deux heures sur le terrible champ de bataille ; le maréchal Lannes m'y avait mené et je dois à son honneur et, peut-être, à l'honneur militaire en général, de dire que ce même homme qui, la veille, avait fait des prodiges de valeur, qui avait été d'une valeur inouïe tant qu'il avait eu des ennemis à combattre, fut au moment de se trouver mal quand il n'eut plus devant ses yeux que des morts et des estropiés de toutes les nations. Il était si ému que, dans un moment où il me montrait les différents points d'où les attaques principales avaient été faites : « Je n'y puis plus tenir, me dit-il ; à moins que vous ne vouliez venir avec moi assommer tous ces misérables juifs qui dépouillent les morts et les mourants. »

Source : Mémoires et Correspondances du Prince de Talleyrand. Edition intégrale présentée par Emmanuel de Waresquiel. Paris, Robert Laffont, Collection Bouquins, 2007, 1632 pages, 32 euros. La citation ci-dessus se trouve en page 248.

Note 3. Le 26 décembre 1805, Talleyrand conclut à Presbourg (aujourd'hui Bratislava) une paix très humiliante pour l'Autriche : fin du Saint Empire romain germanique, rattachement de Venise au royaume d'Italie...Cependant, ce traité ne plut pas à Napoléon, qui ne le trouva pas assez rigoureux. Mais, quelque mois plus tard, le 05 juin 1806, Talleyrand devint prince duc de Bénévent, ancienne possession pontificale enclavée dans le royaume de Naples.

Napoléon à Austerlitz, par Gérard



La question des biens de l'Église aux Etats Généraux d'Orléans et de Pontoise (1560-1561)

par Dominique Cantryn

Dans le contexte très troublé des événements qui suivent la conjuration d'Amboise, François II, sous la tutelle de sa mère Catherine de Médicis, et le chancelier Michel de L'Hospital réunirent à Fontainebleau une Assemblée des Notables qui décida de la convocation des Etats Généraux : « Ils peuvent seuls remédier aux maux universels, les sujets y entrent en quelque sorte en conférence avec le souverain » (Charles de Marcillac, évêque de Vienne). Cette opinion était partagée par Coligny.

Les Etats Généraux furent réunis à Orléans le 13 décembre 1582. On y confessa pour la première fois l'énormité du déficit, un arriéré de plus de 42 millions de livres alors que les recettes du trésor royal sont estimées à 15 millions de livres par an.

Le Tiers-Etat dénonçant dans ses cahiers de doléances les souffrances du peuple et la misère publique : « En douze ans on avait levé plus d'argent sur les sujets que l'on n'avait fait de quatre-vingts ans auparavant », il n'était pas envisageable de créer de nouvelles contributions. Le tiers proposa de supprimer nombre d'offices et de pensions « qui dépensent l'argent du peuple en fumée de cour et non au bien du royaume » et de rendre l'impôt foncier et non personnel, portant ainsi atteinte aux privilèges. Le roi promit de réduire ses dépenses, mais la question du déficit fut cependant ajournée car, prétextant que leur mandat ne leur donnait pas le pouvoir de consentir à un nouvel impôt, les députés demandèrent de nouvelles élections et se séparèrent le 31 janvier 1561.¹

Le 1er août, les Etats Généraux furent réunis à Pontoise. Dans les lettres de convocation, l'ordre du jour était bien précis « trouver un remède aux problèmes financiers ». Les députés du tiers et de la noblesse désignèrent immédiatement le clergé comme devant secourir le roi en aliénant ses biens, solution qui avait déjà été évoquée par Michel de L'Hospital à Orléans.

La noblesse proposa que le clergé contribue pour les deux tiers de la dette et demande que l'on vende les biens de l'Église jusqu'à concurrence de 1 million de livres de rente « attendu que ce sont des biens qui proviennent du roi et de la noblesse desquels la propriété appartient au commun du royaume et que les gens d'Église n'en ont que l'usufruit seulement. » Le tiers restant serait à la charge du troisième ordre.

Le tiers avait deux propositions :

Les revenus des bénéfices vacants seraient attribués au Tré-

sor, les bénéfices les plus importants seraient taxés. Quant aux moines et religieux « comme leur profession est claustrale, recluse et solitaire et qu'ils ne doivent souhaiter en ce monde outre la nourriture, bâtiments et aumônes » le surplus de revenu devait être confisqué.

La deuxième proposition consistait à vendre la totalité des biens du clergé, ce qui rapporterait 120 millions, dont un tiers placé servirait à rétribuer les gens d'Église. Le reste serait placé entre les mains du roi.

L'Église, face aux pressions des deux ordres laïcs, consentit « à éteindre les dettes du roi » en rachetant les rentes constituées sur le domaine dans un délai de quinze ans. Cela devait lui coûter 17 millions de livres. En échange on lui fit la promesse que ses biens ne seraient pas confisqués. Ils le furent cependant six fois de 1563 à 1586.²

À Pontoise les Etats émirent des idées politiques hardies : contrôle des conseillers du roi, périodicité des Etats, consentement à l'impôt.

La propriété des biens de l'Église est une question récurrente pendant l'Ancien Régime. L'opinion que l'Église n'en a que l'usufruit et que ces biens peuvent être aliénés pour sauver le royaume est largement répandue et fait l'objet de plusieurs traités.

Il convient donc de mettre dans cette perspective la « Motion sur les biens ecclésiastiques » que Talleyrand propose le 10 octobre 1789.

« Or personne ne l'ignore, tous les titres de fondation de biens ecclésiastiques, ainsi que les diverses lois de l'Église qui ont expliqués le sens et l'esprit de ces titres nous apprennent que la partie seule de ces biens qui est nécessaire à l'honnête subsistance du bénéficiaire lui appartient, et qu'il n'est que l'administrateur du reste. »

« Le clergé n'est pas propriétaire comme les autres propriétaires puisque les biens dont il jouit ont été donnés non pour l'intérêt des personnes mais pour le service des fonctions. »

¹ Les députés accomplirent un énorme travail de réformes administrative et financière : ordonnance d'Orléans de 1561.

² Les biens vendus furent rachetés principalement par la noblesse, les officiers royaux et la partie « haute » du Tiers Etat. Le prince de Condé acquit pour 160 000 livres de terres en Picardie. Dans certains cas, les rachats furent opérés par les familles des gens d'Église. Revue d'histoire de l'église de France n° 52.

Dans la bibliothèque

Une sélection proposée par Claude Beauthéac

Emmanuel de WARESQUIEL : Le temps de s'en apercevoir. Journal d'un historien.
Paris, l'Iconoclaste, 2018, 265 pages, 17 euros.

Corinne DORIA : Pierre-Paul Royer-Collard (1763-1845). Un philosophe entre deux révolutions.
Paris, Presses Universitaires de Rennes, 2018, 276 pages, 25 euros.

Alain LECLERCQ et Daniel-Charles LUYTENS : Talleyrand. Les derniers secrets.
Paris, Editions Jourdan, 2018, 212 pages, 19,90 euros.

Luigi MASCILI MIGLIORINI : Metternich. Paris, CNRS Editions, 2018, 432 pages, 27 euros.

Louis MADELIN : Joseph Fouché. Paris, Nouveau Monde Editions, 2010, 895 pages, 29 euros.

Bruno COLSON : Clausewitz. Paris, Perrin, 2015, 517 pages, 27 euros.

Olivier VARLAN : Caulaincourt, diplomate de Napoléon.
Paris, Nouveau Monde Editions, 2018, 504 pages, 25 euros.

Pascal CYR : La campagne de France, 1814, la chute de l'Empire. Préface par David Chanteranne.
Saint-Cloud, Soteca, 2017, 368 pages, 23 euros.

Pierre-François PINAUD : Cambacérés.
Paris, Perrin, collection Tempus, 2018, 409 pages, 10 euros.

Franck FAVIER : Marmont. Le maudit.
Paris, Perrin, 2018, 364 pages, 23 euros.

Michel RODIGNEAUX : Victor Hugues. L'ambition d'entrer dans l'histoire. 1762-1826. Un Conventionnel sans scrupules, au service de Bonaparte et de Talleyrand. Paris, Editions SPM, 2017, 613 pages, 39 euros.

Michel VERGE-FRANCESCHI : Pozzo di Borgo. L'ennemi juré de Napoléon.
Paris, Payot, 2016, 412 pages, 24 euros.

Jean LUCAS-DUBRETON : La Restauration et la Monarchie de Juillet. Paris, Hachette, 1937, 320 pages.

Benoît FLORIN : La princesse de Vaudémont (1762-1833). La grande amie de Talleyrand.
Aix en Provence, Editions Mémoires et Documents, 2012, 290 pages, 24 euros.

Benoît FLORIN : La superbe comtesse de Brionne (1734-1815).
Versailles, Editions Mémoires et Documents, 2009, 27 euros.

FONDATION NAPOLEON : Correspondance générale de Napoléon (2002-2018). 15 volumes, 22000 pages, 40497 lettres publiées. Paris, Editions Fayard.

Dans ce Courrier

Editorial par Roland Martinet	1
Le concept d'Histoire par Jean-Marie Bader	3
Culture et Belles Lettres versus Diplomatie? par Philippe Selz	5
Le mariage de Charles-Maurice de Talleyrand par Claude Jambart	9
Le voyage de Talleyrand en Provence par Daniel Chartre	13
Les sacres royaux au temps de Talleyrand par Alain Boscher	20
Talleyrand - Napoléon : 1805-1807 : Les prémices de la séparation par Daniel Chartre	26
Talleyrand - l'homme de la France par Joachim von Bellow	30
Talleyrand et Fouché : ennemis mais aussi complices par Daniel Haumont	38
Le lancement du livre de L Kelly par Roland Martinet	44
Les Diplomatiques à Valençay par Philippe Selz	50
Le pastelliste Quentin de la Tour par Georges Lefaivre	51
Austerlitz et Talleyrand par Claude Beautheac	60
La question des biens d'Eglise, aux Etats Généraux d'Orléans et de Pontoise (1560-1561) par Dominique Cantryn	61
Dans la bibliothèque par Claude Beautheac	62
Sommaire	63

LE COURRIER DU PRINCE

Bulletin d'information de l'association
LES AMIS DE TALLEYRAND

Siège : Château de Valençay - 36600 Valençay
www.amis-talleyrand.org groupe facebook « Les Amis de Talleyrand »

Responsable de la publication : Roland Martinet

Comité de rédaction : Anna de Bagneux, Roland Martinet, Georges Lefavre,
Alexandre Belonoschkin, Claude Beauthéac, Claude Jambart, Pierre Combaluzier.

Collecte et revue des articles : Roland Martinet, Claude Jambart

Maquette et composition : Jean-Marie Bader

Parution annuelle N° 11 - janvier 2019
ISSN 2606 - 1082

La reproduction des textes est interdite sauf autorisation préalable de l'auteur.

Crédit photos : les photos ou reproductions sont fournies par les auteurs sous leur responsabilité